



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

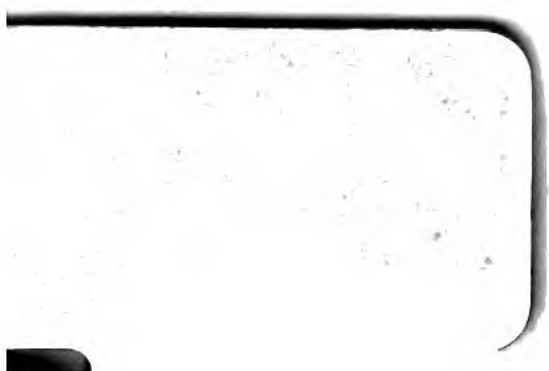


Les contemporains

Eugène de Mirecourt



155 a 11



VIENNET

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





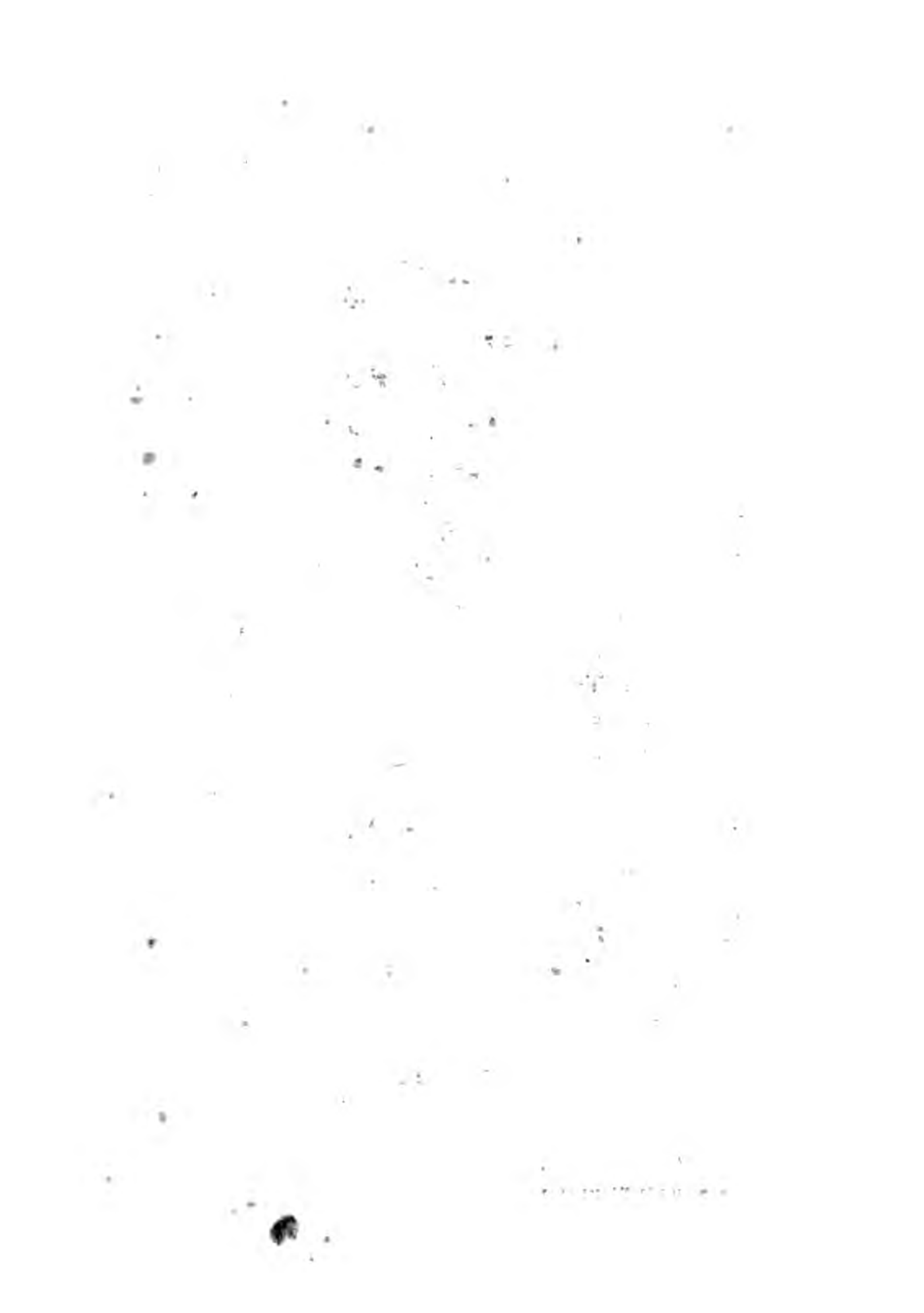
Lacey sc.

VIENNET

G. HAVARD

Imp de Mougnot 67 r. St. Jacques Paris.





LES CONTEMPORAINS

VIENNET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

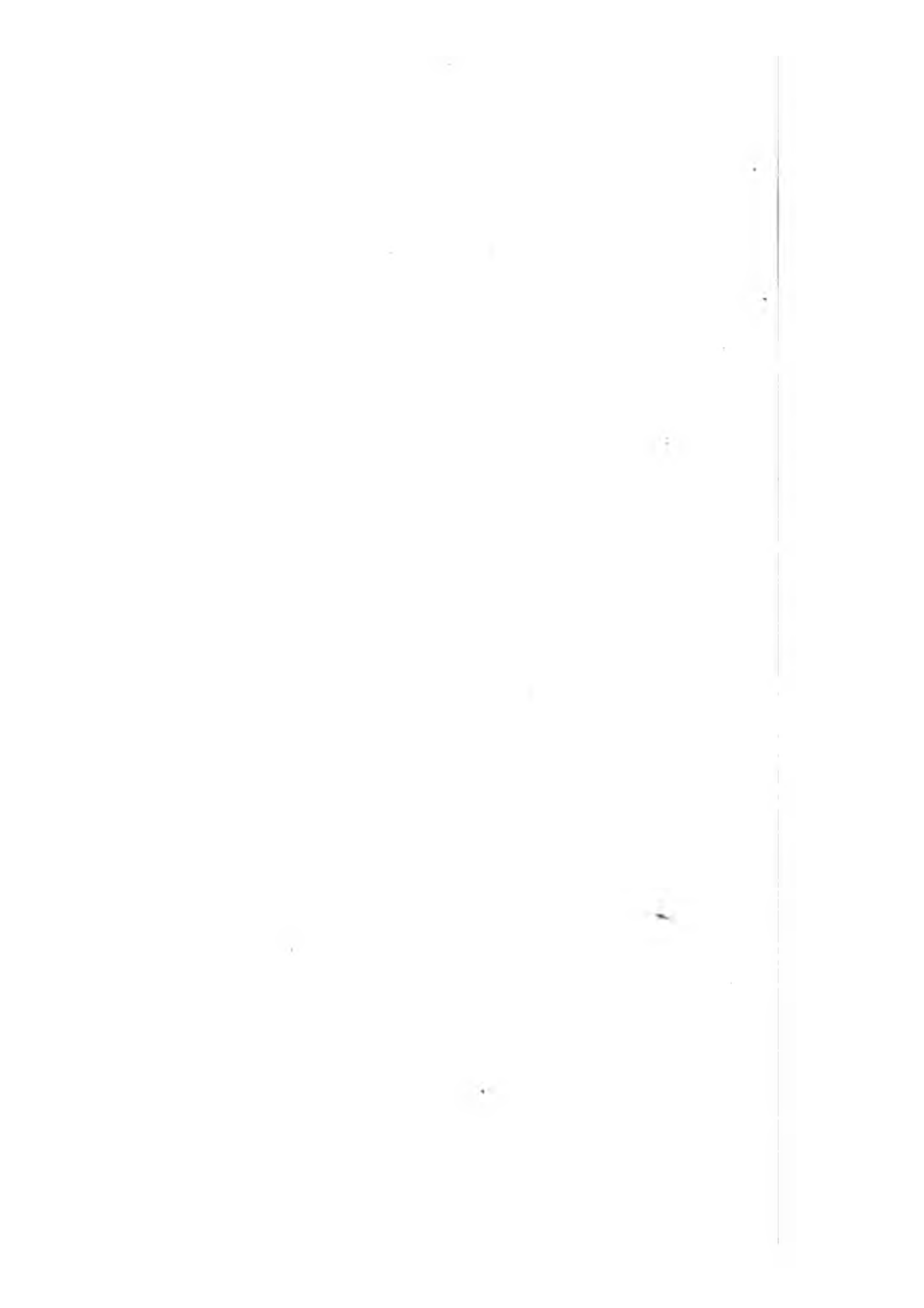
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



VIENNET

Il y a plus d'un genre de célébrité.

Le personnage qui apparaît à son tour dans ce long cortège de silhouettes contemporaines que nous avons fait défiler sous les yeux du public est célèbre à sa manière.

C'est le Napoléon du ridicule.

Depuis que notre pays existe, pense et

parle, il n'y eût jamais d'écrivain, jamais d'homme public plus moqué, plus bafoué, plus turlupiné que M. Viennet, membre de l'Académie française, ex-pair de France, et poète à ses heures de loisir.

Après avoir lu et relu les pièces du procès qui, voici trente ans bientôt, reste en litige entre cet immortel et l'opinion publique, nous ajouterons :

Il n'en est pas qui l'ait mieux mérité.

Le lecteur jugera.

Béziers, chef-lieu du département de l'Hérault, eut l'honneur de souhaiter la bienvenue en ce monde à Jean-Pons-Guillaume Viennet, le 18 novembre 1777.

On voit que notre héros est d'un âge respectable.

Mais il est homme à vivre son siècle, et, dans les promenades, dans les salons, au théâtre, partout, vous le rencontrerez ingambe et plein de verdure.

Son père, Jacques-Joseph Viennet, fut d'abord chartreux à dix-huit ans, et chanoine à vingt ans.

Puis, — c'est monsieur son fils qui daigne nous l'apprendre avec sa légèreté voltairienne, — il jeta le froc aux orties, et changea son aumusse contre une dragonne.

Viennet père obtint une lieutenance.

Il entra dans un régiment de cavalerie

commandé par un de ses oncles, combattit à Rosbach, et fut licencié à la paix de 1763, sans pension et sans fortune.

Deux fois il se maria dans sa province.

Jean-Pons-Guillaume est l'aîné des enfants issus du second mariage.

C'était, du reste, une famille qui rappelait le temps des patriarches par le nombre de ses rejetons. Le héros de cette notice n'eut pas moins de douze frères cadets, qui suivirent, comme lui, la carrière des armes, et ceignirent leur front de très-peu de lauriers.

Mais terminons avec *l'auteur de ses jours*, comme il dit fort élégamment lui-même, dans son style académique.

La Révolution éclata.

Tout alors était dans ce cri de guerre :

« A bas les nobles ! vivent les bourgeois ! »

On guillotinaient les premiers pour faire place aux seconds, et la France, depuis soixante ans, a beaucoup à se louer de sa nouvelle aristocratie.

Jacques - Joseph Viennet , père de l'homme qui a commis la tragédie d'*Arbogaste*, fut élu membre du conseil municipal de Béziers.

On l'envoya plus tard à l'Assemblée législative, puis à la Convention.

C'était un des rares députés honnêtes auxquels nos provinces confièrent leur mandat dans ces mauvais jours.

Au moment du procès de Louis XVI, il soutint avec énergie, malgré les sinistres clameurs de la plupart de ses collègues, une thèse où éclatait la voix de la justice et de la raison.

« Vous n'avez pas le droit, leur criait-il, d'usurper le pouvoir judiciaire. C'est un abus monstrueux dont vous allez vous rendre coupables ; c'est un crime que vous allez commettre ! »

Marat, ne pouvant rétorquer sa logique, voulut, dit-on, lui brûler la cervelle.

Ce point d'histoire est assez vraisemblable.

Notre député de l'Hérault vota pour la réclusion du roi jusqu'à la paix.

Quelque temps après, chargé de surveiller la remonte des quatorze armées de la République, il refusa vingt mille chevaux d'un seul bloc, malgré les trent mille louis de pot-de-vin que lui offrit délicatement le fournisseur.

Plus tard, il entra au Conseil des anciens, et mourut, en 1824, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Jean-Pons Guillaume fut un enfant précocé.

Un abbé, son oncle maternel, lui fit bégayer du latin au sortir des langes. A quatorze ans il avait terminé toutes ses études.

Sans la Révolution, qui jugeait à propos de couper la tête des prêtres comme celle

des nobles, Jean-Pons-Guillaume eût suivi la carrière ecclésiastique et fût devenu très-certainement un des curés de la capitale. Il devait recueillir la succession d'un autre frère de son père, également dans les ordres, et qui se trouvait à la tête de la paroisse de Saint-Merry.

L'héritage de la cure n'était plus possible.

C'est un des rares bienfaits dont il faut remercier 93, car Jean-Pons-Guillaume eût fait un singulier ministre du Seigneur.

Il orna ses flancs d'une sabretache, et prit les allures fanfaronnes d'un soudard, ce qui convenait beaucoup mieux à sa nature hâbleuse et méridionale.

Mais, ne voulant point se résigner à la

condition de simple soldat ni passer par les grades inférieurs, il pria son père d'user de son influence pour le faire admettre d'emblée, comme sous-lieutenant, dans le corps de l'artillerie de marine.

La République de 1798 commençait à tolérer de nouveau ces passe-droit si fort reprochés à l'ancien régime.

Or Viennet père avait des principes rigides.

Il sermonna vertement monsieur son fils, et lui répondit :

— Prends un mousquet! va sur les champs de bataille, et gagne ce que tu pourras gagner par ta conduite et par ton courage.

— Mais, mon père...

— Silence! Crois-tu que je sois ici pour faire uniquement les affaires de ma famille et l'avancer quand même, au préjudice des autres citoyens?

Jean-Pons-Guillaume était né pour l'intrigue.

Il tourmenta si longtemps et si bien Truguet, le ministre de la marine, qu'il finit par obtenir la sous-lieutenance objet de son ambition.

Depuis deux ans il était au service.

Un jour, ou plutôt une nuit, les Anglais surprirent le vaisseau l'*Hercule*, et le capturèrent avec tout son équipage, après une lutte des plus sanglantes.

Notre héros se trouvait au nombre des officiers vaincus.

Les ténèbres, qui cachèrent malicieusement ses exploits, nous privent du plaisir de les raconter.

Jean-Pons-Guillaume resta sur les pontons de Plymouth jusqu'à la paix d'Amiens. On le traita fort mal. Il eut gravement à se plaindre de la manière dont la perfide Albion se conduisait envers les prisonniers français.

Du pain noir, arrosé d'eau fétide, composait toute sa nourriture, et rarement on lui permettait de quitter sa sombre casemate pour aller respirer l'air sur le pont.

Aussi voua-t-il au colosse britannique une haine irréconciliable.

Il dépasse là-dessus en férocité Chauvin lui-même, ce type aussi grotesque qu'original de nos vieilles rancunes patriotiques.

Vous l'entendrez perpétuellement répéter ce vers comme un axiome :

Crains les dons de l'Anglais ; ils sont faits par la haine !

On se rappelle sa virulente sortie de l'année dernière, à l'Institut, contre les anglomanes.

M. Viennet exècre les Saxons et les exécrera toujours, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Dans sa rancune violente et dans son mépris, il les place absolument sur la même ligne que les romantiques ; les républicains et la Société de Jésus :

Néanmoins la démocratie ne fut pas toujours pour Jean-Pons-Guillaume un objet d'horreur.

Nous n'inventons rien, son histoire est là pour appuyer nos assertions.

A peine a-t-il revu sa patrie, grâce aux victoires de Bonaparte, qu'il se pose brusquement et sans dire gare en républicain farouche.

Il vote contre le consulat à vie, et, plus tard, contre l'Empire.

Cette conduite n'est pas faite pour lui attirer les bonnes grâces de Decrès, qui a remplacé Truguet, au ministère de la marine.

Le jacobin Viennet a la naïveté de se plaindre:

Mais l'oreille du pouvoir est insensible. On laisse plus d'un an vacante une place de capitaine qui lui revient de droit.

Il se fâche, crie, tempête contre le despotisme impérial ; mais on lui insinue délicatement, de la part du ministre de la police, que de bons et solides verrous sont tout prêts, s'il ne veut pas se taire, à garantir dorénavant son silence.

Après les pontons, le cachot politique : la perspective manque de charme.

Les mécomptes de Jean-Pons-Guillaume lui inspirent de sages et judicieuses réflexions. Il cesse de clabauder contre l'Empire et jette le bonnet de jacobin pour ne plus le reprendre.

On lui donne sa place de capitaine.

Aussitôt, et sans la moindre transition,
il chante l'Empereur sur toutes les gam-
mes.

Te suive qui pourra, César, je perds haleine!
Je sais que de nos vers ton nom n'a pas besoin ;
Que sans nous ta mémoire ira bien assez loin ;
Qu'une vie aussi pleine, un règne aussi prospère,
Feraient le désespoir et l'écueil d'un Homère ;
Mais, quand la Renommée, enflant toutes ses voix,
Remplit le monde entier du bruit de tes exploits,
Au milieu des transports que ta gloire fait naître,
De mes sens étonnés je ne suis plus le maître !
Le passé n'a plus rien que je puisse admirer,
Et nul autre que toi ne sait plus m'inspirer.

Nous avons omis tout à l'heure un fait
biographique important.

Sur les pontons anglais, au milieu de
brouillards éternels et d'exhalaisons ma-

récageuses, la Muse de la poésie était venue consoler Jean-Pons-Guillaume.

Il avait pu supporter, grâce à ses caresses, les chagrins et les tortures de la captivité.

César, qui n'oubliait pas les votes hostiles de notre ex-jacobin, devenu tout à coup l'apologiste ardent de ses hautes conquêtes, ne se laissa point désarmer par cet enthousiasme lyrique.

Viennet végéta piteusement jusqu'en 1813 dans son grade de capitaine.

A cette époque eut lieu la campagne de Saxe.

Notre homme y prit part, avec tout son corps, que nos désastres maritimes permettaient de joindre aux troupes de terre:

Il reçut la croix après la bataille de Lutzen ; mais à Leipsick il fut obligé, pour la seconde fois, de rendre les armes et de rester prisonnier de guerre.

La chute de l'Empire le rendit libre.

Son premier soin fut de se rallier aux rois légitimes et de saluer leur retour.

Donnant à Pégase un coup d'éperon superbe, il s'éleva tout en haut de la sainte montagne et fit chanter à sa Muse la blancheur des lis.

On trouva les vers détestables, mais l'intention parut bonne.

Viennet, pour récompense, eut l'honneur insigne d'être élevé au grade d'aide de camp de M. de Montélégier, aide de camp

lui-même de Son Altesse Royale monseigneur le duc de Berry.

Presque aussitôt survint la fantastique résurrection de l'Empire.

N' saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami!

Jean-Pons-Guillaume cache sa cocarde blanche et reprend, comme si de rien n'était, du service dans l'armée de Napoléon. Son flair politique ne va point jusqu'à sentir Waterloo.

Mais le vl'à r'chassé,
Vl'à l'aut' remplacé :
Viv' ceux que Dieu seconde !

Il retire de sa poche la blanche cocarde, et se hâte d'aller présenter ses hommages à M. de Montélegier, qui revenait de Gand.

— Osez-vous bien vous présenter devant moi? dit celui-ci d'un ton de colère.

— Je n'ai pas signé l'acte additionnel, je vous le proteste, murmure humblement Viennet.

— Qu'importe, si vous avez pris l'épée pour la défense de l'usurpateur?

— C'est-à-dire que je suis resté dans l'intention de mieux le combattre.

— Vous?

— Moi-même.

En même temps, il présentait à M. de Montéléguer deux brochures ayant pour titres : *Lettre d'un Français à l'Empereur sur la Constitution qu'on nous*

prépare, et Opinion d'un homme de lettres sur la Constitution proposée.

L'aide de camp de monseigneur le duc de Berry ne daigna pas lire une page de ces deux factums et tourna le dos à Jean-Pons-Guillaume.

Le voilà privé de sa place, exclu de l'armée, sans protecteur et sans ressources.

— Allons, se dit-il, c'est à ma Muse de sauver encore une fois ma barque du naufrage. Montélegier n'est qu'un brutal et un sot. Le roi me rendra justice; il suffit de me faire entendre du roi. Chante, ô ma Muse, chante!

On était au mois de juin 1816.

Paris se trouvait en fête à l'occasion du mariage du duc de Berry avec la princesse Caroline de Naples.

Jean-Pons-Guillaume profite de l'occasion pour rimer la cantate amusante qui va suivre.

Comme, avant tout, son but était de chatouiller l'oreille du roi, vous comprenez qu'il flatte tout d'abord Louis XVIII, avant de célébrer le royal hymen.

O rusé poète!

Mais voici la cantate :

C'est notre père, allons lui rendre hommage.
L'auguste voix qui sort de ce palais
N'annonce plus la guerre et le carnage;
C'est un signal de bonheur et de paix.

Quelle illustre race
A tant de bonté
Unit plus de grâce
Et de majesté?

Deux fois son absence
 Causa nos malheurs,
 Deux fois sa présence
 A séché nos pleurs.

La paix, la victoire,
 L'ornement tour à tour;
 Huit siècles de gloire
 Fixent notre amour.

Quelle est cette aimable étrangère ?
 Je sens déjà qu'elle m'est chère.
 Ainsi qu'à mon regard elle plaît à mon cœur.

 Elle revient s'unir au sang dont elle est née,
 Et, fille des Bourbons, nous aimera comme eux.

Son hymen fait notre espérance,
 Qu'il soit payé de notre amour.
 Les fils qu'il promet à la France
 Sur nos fils régneront un jour.

 Ils seront dignes de leur père,
 De nos aïeux et de nos rois...

Et cætera !

Nous croyons que de pareilles citations peuvent donner à nos lecteurs une haute idée du génie poétique de Jean-Pons-Guillaume, ce futur adversaire des romantiques et de l'audace du rythme.

Louis XVIII eut l'indélicatesse de ne pas jeter des cris d'admiration.

Nulle faveur de la cour ne récompensa ces strophes brillantes, et notre héros, pour vivre, fut obligé de se faire journaliste. On le chargea du compte rendu des Chambres dans le *Journal de Paris*.

Sa position précaire ne fut pas de longue durée.

Tout méchant poète qu'il était, Jean-Pons-Guillaume avait un physique orné de quelque agrément.

Aux yeux des femmes, une figure passable rachète bien des mauvaises rimes.

Viennet fit un mariage avantageux, qui lui assurait une belle et large indépendance.

L'épouse avait cinq ou six ans de plus que l'époux, mais elle possédait vingt mille livres de rente ¹.

Quelle aubaine !

Jean-Pons-Guillaume peut, dès lors, en toute sécurité, se lancer dans l'opposition et dire leur fait à ces rois malappris qui laissent impertinemment sans réponse la cantate du 19 juin.

¹ Madame Viennet vit encore. Son grand âge l'a rendue aveugle.

Sa rancune est d'autant plus vive, que, peu de jours après la publication de cette cantate, il a trouvé moyen de faire remettre directement au roi un autre chef-d'œuvre poétique, destiné à le fléchir.

Pourquoi n'en citerions-nous pas une bribe?

Nos derniers neveux peuvent-ils trop connaître le talent littéraire des antagonistes de Lamartine et de Victor Hugo?

Je te bénis, Louis, tu sauves la patrie !

.

Du glorieux Louis secondons la sagesse ;

Des ennuis de l'exil consolons sa vieillesse ;

Charmons par nos accords les ennuis du pouvoir ;

Et sa vie orageuse embellissons le soir.

.

Que dis-je ? Le Français, pleurant son imprudence ;

Ne croit plus au bonheur que promet la licence ;

Il salt, et nbs malheurs nous l'ont fedit assès,
Que de leur trône en vain les rois sont renversés ;
Qu'un État populaire en proie à des caprices
Toujours à des tyrans est livré par ses vices,
Et que la liberté ne reprend tous ses droits
Qu'au pied d'un trône heureux et fondé sur les lois.

Jean-Pons-Guillaume passa du *Journal de Paris* au *Constitutionnel*.

Cette dernière feuille servait alors de quartier général à bon nombre de faiseurs littéraires, jadis aux gages de la censure impériale, savoir : les Arnaud, les Jouy, les Tissot, etc.

Tous avaient retourné leur casaque

Notre spirituelle patrie les acclamait
comme de grands citoyens.

Viennet, grâce à sa fortune, devient

tout de suite, au milieu du parti libéral, un personnage d'importance.

Il débute comme auteur tragique vers la même époque, et fait jouer successivement au Théâtre-Français *Clovis* et *Arbogaste*.

On connaît la chute honteuse de ces deux pièces.

Le soir où la première succomba sous le haro d'une salle inflexible, le journaliste René Perrin rencontra l'auteur à la sortie du théâtre et crut devoir lui adresser, au sujet du décès de l'œuvre, son compliment de condoléance.

— Une autre fois, lui dit-il, vous serez plus heureux, car une bataille per-

due forme le soldat; les revers apprennent à vaincre.

— Eh ! s'écria Jean-Pons, la pièce est excellente ! Mais cet *imbécile* de Talma n'écoute rien. C'est lui, je vous le proteste, c'est lui seul qui a compromis le succès. Au lieu d'entrer en scène avec une hache sicambre, longue et pesante, il est sorti de la coulisse avec une petite javeline élégante et coquette, véritable hache de société bonne à casser du sucre !

— Et vous croyez que cette javeline...

— Parbleu !... Dès ce moment, le public n'a plus rien compris à l'ouvrage, et, quand le public ne comprend pas, que voulez-vous qu'il fasse ? Il siffle :

Arbogaste eut un destin plus cruel encore.

Jamais, de mémoire d'homme, tragédie n'excita des rires plus olympiens. On ne sifflait pas, on se tenait les côtes.

Ces deux échecs ne purent déconcerter Viennet, ni lui enlever le sentiment de son propre mérite. Comme tous les hauts et sublimes génies, comme César, comme Napoléon, comme le Corrège et comme Christophe Colomb, il a la conscience instinctive de sa force.

Ne cherchez pas à lui apprendre ce qu'il vaut.

Il a regardé son talent face à face, il sait son moi sur le bout de l'ongle.

Aussitôt après la chute d'*Arbogaste*, il

proposa très-sérieusement au Théâtre-Français de se charger de la fourniture exclusive des tragédies.

Notre homme voulait passer un marché d'alexandrins, comme on passe un marché d'huile ou de chandelle.

— Rien de plus simple, disait-il; on représentera chaque semaine, un jour du Molière, un jour du Corneille, un jour du Racine et quatre jours du Viennet.

La Comédie-Française fut assez inepte pour refuser une proposition si avantageuse.

Obligé par le mauvais vouloir et l'injustice des sociétaires à renoncer définitivement au théâtre, Jean-Pons-Guillaume

n'en eut que plus de loisirs pour se livrer au commerce des chastes sœurs.

Il revint à la poésie politique, accouchant sous le premier prétexte venu tantôt d'une épître et tantôt d'une satire.

Aujourd'hui, c'était l'insolence des Jésuites qui stimulait sa Muse.

Demain, c'était l'apparition des pères Capucins.

Puis il célébrait la recomposition de l'armée par Gouvion-Saint-Cyr, ou saluait la loi d'amour par sa fameuse *Épître aux chiffonniers*.

Cette dernière œuvre eut son châtiement.

Viennet avait été réintégré dans le

corps royal de l'état-major. Il était même parvenu, en 1823, à l'ancienneté, au grade de chef d'escadron.

Mais son épître vint tout démolir.

Le ministre de la guerre ¹ était un mauvais compagnon qui entendait fort mal la raillerie.

Par ses ordres, on raya M. Viennet des contrôles.

Vengeance, ô ma Muse!

Et tout aussitôt *l'Épître aux Grecs* est lancée comme un caillou dans les jambes du pouvoir. Il semble que Jean-Pons-Guillaume progresse en art poétique.

¹ M. de Clermont-Tonnerre.

Voici trois vers admirables que nous exhortons les professeurs à offrir, dans tous les collèges, comme modèles d'harmonie imitative.

Il s'agit de peindre les vagues occupées à rouler des corps humains, absolument comme si elles avaient affaire à de simples galets.

Le poète s'adresse aux modernes Hellènes :

Attendez-vous encor que la mer d'Ausonie,
Que la mer de Tyrène et la mer d'Ionie
Traignent de vos enfants les troncs ensanglantés?

Les deux premiers vers imitent le bruit des flots qui se heurtent, et le troisième vous les montre expirant sur la grève. C'est magnifique.

On doit rendre justice à tout le monde, même à M. Viennet.

Ce diable d'homme faisait pleuvoir des épîtres.

Après celles que nous avons déjà citées, il en écrit une à *Charles X*. Est-ce la dernière? Non vraiment : l'*Épître à don Miguel* lui succède. Jean-Pons-Guillaume se garde bien de laisser passer sans épître la nouvelle de l'accident arrivé à ce monstre royal en dressant un attelage.

Il continue d'adresser des épîtres à Pierre, à Paul et à Jacques ; puis les ailes de son inspiration deviennent beaucoup plus larges, et nous le voyons monter jusqu'au ciel du poëme épique.

Ah ! mon Dieu, oui !

Si vous n'avez pas lu son poème de *Parga*, c'est un avantage que vous avez sur nous. Quant à son poème du *Siège de Damas*, laissez-le tranquillement dormir dans la poudre des bibliothèques.

« Il n'est pas bon, ma conscience m'oblige à le déclarer, » dit Viennet lui-même dans son autobiographie du *Dictionnaire de la Conversation*.

Mais pour son poème de *Sédim ou la Traite des nègres*, c'est autre chose.

« Je dirai encore avec la même franchise, écrit Jean-Pons-Guillaume, qu'il y avait de l'intérêt et de la poésie. »

Pas si bête !

S'humilier à droite pour s'élever à gauche est un assez bon système.

Croyez-vous, lecteur, être au bout de cette longue énumération des ouvrages de M. Viennet ? Par exemple ! Il est impossible de vous laisser ignorer qu'il a commis un poème en vingt-six chants et nous ne savons plus combien de mille vers, intitulé la *Philippide*.

O le plaisant esprit d'un poète *intrigant*,
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand !

N'importe, c'est l'œuvre favorite de Jean-Pons-Guillaume. Avec elle il ira sûrement au temple de Mémoire.

Ah ! c'est lui qui l'affirme !

« Ce poème revivra, quoi qu'on dise.

Il n'est pas vrai qu'on l'ait tué et qu'il ait mérité de l'être. »

Jean-Pons lève le masque et ne se montre plus modeste.

Or ce n'est pas tout.

Bientôt il fait paraître un volume de prose et de vers intitulé : *Promenades philosophiques au Père-Lachaise*. Il écrit, en outre, une *Histoire des guerres de la Révolution dans le Nord*.

Que cette fécondité prodigieuse ne surprenne personne. Elle existe chez M. Viennet à l'état de maladie chronique et d'infirmité sans remède.

Il lâche quotidiennement le robinet du

vers avec une profusion diurétique : vers brutal, banal, trivial, prose abominablement rimée, qu'il décore des noms pompeux de tragédies, d'épîtres et de poëmes : tragédies à la livre, épîtres à la rame, poëmes au boisseau. Demandez, messieurs, faites-vous servir !

Notre rimeur lui-même se livre à un calcul bien propre à nous glacer d'épouvante.

— Je puis, dit-il, faire aisément, pendant toute ma vie, quatre mille vers par mois, c'est-à-dire cent trente trois vers par jour.

Et nous avons dit qu'il vivrait son siècle. Frémissez !

Plus de vingt ans encore, il vous inon-

dera de ce déluge. Il est vrai qu'il ajoute avec une humble candeur :

— Je ne dis pas qu'ils seront tous bons ; mais ce seront des vers comme ceux de Racine.

On ne nous accusera pas de répéter souvent les mêmes anecdotes. Il en est une, toutefois, sans laquelle ce petit livre serait incomplet. Nous prions nos lecteurs de la saluer par le *bis repetita placent*.

C'était à Sainte-Pélagie, au bon temps où la Restauration y tenait en cage notre Béranger.

Viennet, un jour, alla par hasard lui rendre visite.

Nous disons par hasard, vu qu'il n'es-

timait le chansonnier populaire que d'une façon très-médiocre. Cela était dans l'ordre : Béranger faisait à peine un chef-d'œuvre tous les deux mois.

Jean-Pons-Guillaume avait donc été conduit là par trois amis du poète.

Au milieu de la conversation, il prit un accent demi-sérieux et demi-goguenard pour dire au détenu :

— Eh bien, nous avez vous fait quelque petite chanson? *

Béranger sourit, de ce sourire que vous savez, du sourire de la Fontaine et de Benjamin Constant. Puis, se tournant vers les autres visiteurs :

— Il croit, en vérité, dit-il, qu'une chanson se fait comme une tragédie!

Les œuvres poétiques de M. Viennet, — car il faut enfin les juger autrement que par des phrases plaisantes, — sont remarquables surtout par l'intrépidité de la cheville et par l'abondance de ces mots impossibles et démesurément longs qui réussissent toujours, à deux ou trois qu'ils se mettent, à produire un vers délicieusement plat et lourd.

Sa période est enflée comme la poitrine d'un asthmatique imprudent qui veut se mettre au pas de course.

On doit admirer aussi la science heureuse de ses périphrases.

M. Viennet ne dit pas le chameau, mais bien le *patient compagnon de l'Arabe au désert*.

Il ne dit pas : J'ai tué d'un coup de fusil une perdrix ; mais *un plomb lancé d'une main vigilante atteignit la perdrix dans sa fuite.*

Sans compter le vieil attirail des mots de la Fable : le *Parnasse*, — le *Pinde*, — le *Permesse*, — le *Léthé*, — *Pégase*, — *Apollon*, — l'*Olympe*, — l'*Hélicon*, — l'*Hypocrène*, le tout employé de la façon la plus grave et la plus solennelle.

Ce bizarre écrivain n'a pas avancé d'une ligne depuis 1810.

De là sa haine furibonde contre les audacieux qui donnent à la période une allure nouvelle et franche, en déchirant ces haillons du style dans lesquels il se drape.

On se permet de changer le vieux lan-

gage classique de Jean-Pons-Guillaume : voyez le crime !

Si nous voulions raconter ici tous les traits de vanité bouffonne de notre héros, où en serions-nous, juste ciel ! et que dirait l'éditeur des *Contemporains*, en voyant quadrupler son volume ordinaire ?

A l'époque où Jean-Pons était membre du comité de lecture du Gymnase, il dit un jour à ses collègues :

— Messieurs, vous pouvez me rendre un véritable service.

— Lequel ? Parlez, lui répondirent-ils, ignorant de quoi il s'agissait.

— J'ai fait une tragédie, messieurs, et

je l'ai lue avant-hier chez le duc de M***. Tout le monde a pleuré, tout le monde, je vous l'affirme. Eh bien, je l'ai lue hier à la Comédie-Française, et tout le monde a ri ! Comprenez-vous cela ? Je veux que vous en écoutiez vous-mêmes la lecture, afin d'avoir votre sentiment. Voltaire, après tout, n'était pas un sot, messieurs, et il ne savait pas faire de comédies. A la rigueur il se pourrait donc que je n'eusse pas le génie tragique. Soyez mes juges, et venez demain matin déjeuner chez moi. Vous entendrez mes vers.

Ils promirent de s'y rendre.

Mais le coup d'œil qu'ils échangèrent entre eux laissait voir que la promesse était dénuée de franchise.

Le lendemain, pas un seul ne se trouvait au rendez-vous.

Chacun aurait cru payer son écot trop cher.

En sorte que l'infortuné Jean-Pons, faute de juges compétents, en est à se demander encore aujourd'hui :

— Suis-je un tragique ou un comique ?

A sa place, nous saurions parfaitement que répondre. Toutes les queues-rouges ne sont pas au théâtre,

Et Jocrisse, parfois, se promène à la ville.

Un autre jour, au foyer de l'Opéra, devant Merle et plusieurs autres journalistes, M. Viennet, se posant en orateur, et voulant démontrer à ces messieurs qu'il

n'était point un écrivain de la veille, leur apprit qu'il cultivait déjà les belles-lettres au milieu des camps, ni plus ni moins que Polybe, Xénophon et le poète allemand Kœrner, qui se battit contre les Français.

— A Lutzen, disait Jean-Pons, je portais sur moi mes tragédies d'*Arbogaste* et de la *Mort de César*.

— Quel surcroît de bagages ! murmura perfidement un des journalistes.

Viennet n'entendit point ou fit la sourde oreille.

— Une balle, continua-t-il, vint me frapper en pleine poitrine. Elle se perdit dans les feuillets de mes manuscrits, et le lendemain je la retrouvai au milieu de la

scène des conspirateurs méditant l'assassinat du héros des Gaules.

Il se frotta les mains d'un air joyeux et conclut en ces termes :

— Vous le voyez, messieurs, la *Mort de César* m'a sauvé la vie!

— Cela prouve que vos tragédies sont bonnes en temps de guerre, lui répondit Merle.

Reprenons le fil biographique. La peinture de notre personnage et de ses ridicules nous en écarte un peu trop.

Nous sommes en 1827.

Depuis son entrée au *Constitutionnel* Jean-Pons-Guillaume a fait un rêve qu'il cherche par tous les moyens possibles à

changer en réalité. La gloire des lettres lui échappe, il veut se raccrocher à la gloire politique.

Béziers, sa ville natale, où il se porte candidat, le choisit pour la représenter au palais Bourbon.

Il vote l'adresse des deux cent vingt et un.

Sa présence à la Chambre n'intimide en aucune sorte le pouvoir. On sait qu'il est du parti orléaniste et qu'il se rend aux secrètes conférences du Palais-Royal; mais on ne le regarde pas comme dangereux.

Au moment de la Révolution de juillet, Jean-Pons chasse à quinze lieues de Paris, « atteignant çà et là dans leur fuite quel-

ques perdrix et quelques lièvres, par un plomb lancé d'une main vigilante. »

Il n'éprouve pas le désir d'apporter sa tête comme enjeu à la terrible partie qui se décide alors.

— Ma foi, dit-il à ses intimes, le plus sûr est de se conformer aux ordonnances !

La défaite des ministres et du roi lui semble si peu probable, qu'il écrit à Étienne :

« Je ne pense pas que l'opposition doive s'abstenir aux élections prochaines. Elle peut encore compter sur quatre-vingts voix au moins. »

Tout à coup le télégraphe apporte la nouvelle de la victoire du peuple.

Ponç-Guillaume accourt.

Il se montre sur les barricades encore fumantes avec l'arme anodine qui vient de lui servir à massacrer des perdreaux, et ne dissuade pas le moins du monde ceux qui se figurent qu'il en a fait usage pour envoyer des balles aux gardes du corps.

On le voit, sur toute la ligne, fraterniser avec les vainqueurs.

Le 31 juillet, c'est lui qui se charge de lire, au balcon de l'Hôtel de Ville, la proclamation du duc d'Orléans, lieutenant général du royaume.

Vivent nos amis du Palais-Royal ! A Philippe la couronne, morbleu !

C'est notre père, allons lui rendre hommage.
L'auguste voix qui sort de ce palais .
N'annonce plus la guerre et le carnage,
C'est un signal de bonheur et de paix.

Son ancienne cantate peut s'adresser à la nouvelle dynastie. C'est absolument comme les devises à bonbons, qui servent à tous les confiseurs.

Dès les premiers jours du règne de l'ordre de choses, Viennet se plonge résolument dans les centres et fait cause commune avec les ventrus.

Une fois dans les rangs de cette majorité compacte de bourgeois satisfaits, partisans quand même d'une politique toute de corruption, notre homme essaye de croquer du gâteau de Juillet la plus grosse part possible.

Il joue près de Casimir Périer le rôle de la mouche du coche, ayant l'air d'être son bras droit et se donnant une importance grotesque.

On a dit que ce ministre avait eu l'intention de le nommer préfet de police.

Mais c'est un bruit que Jean-Pons a fait courir.

Périer se connaissait beaucoup trop dans le choix des personnages qu'il mettait en œuvre pour commettre une semblable bévue.

Déjà ridicule au théâtre, M. Viennet ne tarde pas à l'être à la Chambre.

Seulement il commence par se rendre odieux.

Entonnant à la tribune un dithyrambe en l'honneur de la corruption, il ose porter aux nues la police secrète et prôner sans vergogne les services rendus au gouvernement par la *clef d'or*.

Il fait, en un mot, l'apologie complète de l'immoralité.

Le président des ministres meurt du choléra. Des troubles éclatent. Viennet demande contre leurs auteurs une punition prompte, énergique, en dehors de tout concours des tribunaux.

Ce fut alors qu'il poussa le célèbre cri d'alarme :

« Messieurs, la légalité nous tue ! »

Dans sa philippique il y avait du bon. Le passage suivant, par exemple, ne manque pas d'une certaine vérité :

« Sur trente-deux millions de Français,

disait Jean-Pons, il en est trente et un millions qui désirent le repos à tout prix, qui donnent leurs enfants et leurs os à tous les gouvernements que leur impose la fortune; qui, depuis quarante ans, obéissent à tout le monde. Un autre million d'individus s'entre-choquent, se débattent et disposent de l'État selon que le sort en décide. Tout le reste est une masse inerte et passive. »

Malheureusement la conclusion de l'orateur : « Plus de légalité ! Fourrons tout en prison ! » n'était pas admissible.

Après le tumulte provoqué par cette harangue, Laffitte s'approcha de notre homme et lui frappa sur l'épaule.

— Faites-nous des tragédies, monsieur

Viennet, lui dit-il, faites-nous des tragédies !

Ce mot du célèbre banquier prouva qu'il ne portait pas un intérêt bien vif à notre littérature nationale.

Dès ce jour, comme on dit vulgairement, ce pauvre Jean-Pons ne fut plus à la noce. On l'accabla de quolibets, on lui lança mille turlupinades à la tête, on l'inonda d'un véritable déluge d'épigrammes.

On vit se signaler dans cette interminable agression à coups d'épingles le *Charivari*, la *Caricature* et le *Corsaire*.

Le malheureux ventru n'avait ni repos ni trêve.

Son inamovible redingote verte devint aussi célèbre que l'énorme cravate du docteur Véron devait l'être plus tard.

Messieurs du *Corsaire* prétendirent que le discours de Casimir Périer, dans la discussion du budget de 1832, avait été rédigé par son ami V..., et que ce service de plume avait coûté mille écus.

Eugène Briffaut, le lendemain, voit apparaître la fameuse redingote verte au bureau du journal.

— Le rédacteur en chef, s'il vous plaît ? dit Jean-Pons en saluant.

— C'est moi.

— Je suis monsieur Viennet.

— Fort bien ; je vous en fais mon com-

pliment ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je viens vous prier de déclarer, dans votre plus prochain numéro, que le V... d'hier ne me concerne pas.

— Eh ! monsieur, dit le rédacteur en chef, à quoi bon ? Vous savez que le *Cor-saire* vous nomme toujours en toutes lettres.

— C'est vrai, dit Pons-Guillaume d'un ton mélancolique ; vous avez la bonté de vous occuper souvent de moi. Vous donnez de mes nouvelles à ma famille.

Nous avons oublié de dire qu'à la fin de 1830 l'auteur de la *Philippide* avait été promu à l'Académie française, en remplacement du comte de Ségur.

Et le candidat adverse était Benjamin Constant ! Viennet l'emporta sur lui.

Proh pudor !

Il eut toutes les voix de la docte assemblée, à l'exception d'une seule. C'était la voix de Paul-Louis Courier.

Viennet, se conformant à l'usage, avait fait une visite à Paul-Louis.

— Comment vous portez-vous ? lui demanda-t-il en entrant.

— Je me porte bien, répondit l'auteur des *pamphlets* ; mais je ne vous porte pas.

Royer-Collard lui-même donna son vote à Pons-Guillaume. Comme on lui en manifestait une grande surprise, il s'écria :

— Que voulez-vous ? Je sais que Benjamin écrit admirablement ; mais Viennet *pense* mieux.

Ceci prouve que ce n'est pas d'hier seulement que l'Académie, notre haute et suzeraine dame, manque au but formel de son institution, foule aux pieds les convenances, et se prostitue au vampire politique.

Ses veines, sucées par le monstre, n'auront bientôt plus une seule goutte de sang littéraire.

Jean-Pons-Guillaume, essayant de se justifier de la scandaleuse préférence qu'il avait réussi à obtenir sur Benjamin Constant, lâcha cette phrase absurde :

« Je ne me suis pas abstenu, parce que

le comte de Ségur, mon ami le plus cher, m'avait fait jurer solennellement, à son lit de mort, de le remplacer sur le fauteuil académique. »

Oh ! ce bon temps de l'orléanisme, avec toutes ses sottises, avec toutes ses lâchetés, avec toutes ses impudeurs !...

Mais, chut ! il y a des gens qui travaillent à nous le rendre.

Le triomphe académique de Jean-Pons amena, comme bien vous le pensez, une recrudescence terrible de persécution de la part de la presse.

La *Tribune* accusa notre héros de toucher deux mille francs par mois d'indemnité ministérielle sur les fonds secrets.

Était-ce une calomnie? C'est possible.

Mais la *Tribune* soutint son dire.

Dans un nouvel article, elle attaqua plus violemment encore le député de l'Ilé-rault, et traita la Chambre de *Babylone impure, de grande prostituée.*

Viennet, qui, jusque-là, n'avait opposé aux sarcasmes qu'un flegme imperturbable, eut le mauvais esprit de changer de manière.

Il se fâcha tout rouge.

Oublieux des traditions paternelles, et devenant de plus en plus l'homme de l'anti-légalité, il cita l'auteur de l'article à la barre du Corps législatif.

Les conseils pourtant ne lui manquèrent

pas. Mais, nous l'avons dit plus haut, Jean-Pons est têtue. Pendant sa vie tout entière, il a constamment suivi son jugement boiteux, au lieu de s'appuyer sur celui des autres. Ce fut donc en vain que Berryer lui cria :

— Prenez garde : vous empiétez sur le jury !

Notre homme ne voulut rien entendre.

Il était trop en colère.

L'accusé, M. Lyonne, défendu par Godfroy Cavaignac et par Armand Marrast, ne trouva pas grâce aux yeux de la Chambre.

Jugeant dans sa propre cause, elle le condamna à dix mille francs d'amende

et à trois ans de prison, qu'il alla purger à Clairvaux.

M. Viennet se recusa, comme accusateur, au moment du vote.

Or personne ne fut dupe de cette apparence de générosité, car on l'avait vu travailler trop manifestement à la victoire.

Durant tout le procès, il courut les centres; encouragea les timides; exhorta les indécis, démontra victorieusement qu'on l'avait outragé dans son honneur; et que son honneur, en cette circonstance, était celui de la Chambre. Bref, il usa de toute son influence, et parvint à monter la tête à ces députés de la niaiserie et du ventre, que la presse de l'opposition

appelait alors d'un nom générique, les *Viennet*.

Toujours on doit garder quelque mesure, même dans la vengeance et dans la haine.

Voilà ce que Jean-Pons ne comprit pas. Aussi fut-il cruellement puni quand arriva la fin de la session.

M. Thiers venait d'être hué et charivarisé dans le Midi.

Les présages étaient menaçants pour notre héros. Tout l'invitait à résister aux charmes de la villégiature, et à passer à Paris ses vacances.

Point. Viennet prend la voiture, et le voilà parti pour la terre natale.

A Béziers, sauf quelques sifflets, l'accueil est assez convenable. Notre homme s'imagine que sa popularité n'a rien perdu dans la province, et qu'on ne songe à lui donner ni de la casserole ni du chaudron.

C'est le cas ou jamais de se montrer partout.

Jean-Pons a la fantaisie inconcevable de tenter une excursion dans le département des Pyrénées-Orientales, cette contrée inféodée aux Arago. Son outrecuidance lui fait espérer là quelque ovation tout à la fois flatteuse pour sa personne et pour le système.

Donc il prépare ses malles.

A peine a-t-il assuré sa place à la di-

ligence, que les *bousingots* du pays, bien et dûment pourvus de crécelles, de tam-tams et de trompettes, se hâtent de reténir les autres places.

Impériale, intérieur, coupé, tout est rempli par la bande hostile. Sept ou huit des plus intrépides se sont même fourrés sous la bâche.

Pons-Guillaume ne voit rien, ne devine rien. Son aveuglement ne s'explique pas.

On attendait que la voiture fût assez éloignée de la ville pour que le martyr politique ne pût songer à y retourner pédestrement.

Tout à coup il tressaille et se bouche les oreilles.

Une musique effroyable éclate.

Cornets, tams-tams, trompes et crécelles crient, mugissent, hurlent à l'envi l'un de l'autre, sur les gammes les plus folles et les plus discordantes.

La voiture entière est un affreux orchestre, et dans le coupé même où se trouve Jean-Pons, — ô comble de l'irrévérence politique ! — deux cornets à bouquin lui sonnent à bout portant d'abominables fanfares.

Jusqu'au chef-lieu, ce fut une odysée burlesque, un vacarme sterling, que la plume ne saurait décrire.

Pons-Guillaume se montra sublime de morgue impassible.

Tranquillement pelotonné dans son coin, il ressemblait à l'idole du Psal-

miste : il avait des yeux et ne voulait pas voir, des oreilles et ne voulait pas entendre.

Mais, au relais d'Estagel, ce fut une bien autre histoire.

Estagel est un joli bourg, d'une physionomie calme et toute débonnaire. Hélas! fiez-vous donc aux apparences!

Descendue de voiture, la victime de nos bousingots a profité d'une demi-heure de répit pour intéresser le maître de poste à sa position critique.

Celui-ci lui prête sa chambre, et Viennet s'y enferme.

L'infernal concert ne résonne plus.

Heureux de se reposer le tympan, no-

tre homme pense que ses ennemis vont retourner à Béziers et le laisser en repos, quand soudain, devant sa fenêtre et sous le balcon même de sa chambre, il entend une psalmodie frénétique exécutée par des basses-tailles doublées du talent de soprano le plus étrange, et qui passent d'une octave à l'autre avec une rapidité merveilleuse.

La symphonie ébranle les vitres, éveille les échos du bourg et attire les curieux, qui se livrent à un accès de fou rire.

Elle est tout simplement exécutée par une députation des ânes du pays, brayant à qui mieux mieux sous les coups de fouet qui leur tombent sur l'échine, drus comme grêle.

Il y en a bien cinq cents, peut-être mille : ânes de toutes les conditions et de toutes les couleurs, maigres ou dodus, jeunes ou vieux, gris, noirs, argentés, blancs, roux, bâtés et chargés du panier double, en costume de cérémonie enfin, pour mieux fêter Jean-Pons-Guillaume.

Le chantre des mules de don Miguel se décide à faire tête à l'orage. Il se montre au balcon, l'enthousiasme redouble.

Hi han! — Hi han! — Hi han!

C'est à ne plus entendre Dieu tonner.

Notre devoir d'historien nous enjoint d'apprendre au lecteur que cette atroce plaisanterie avait été conçue et menée à bonne fin par Étienne Arago.

Vous pensez quel retentissement la chose eut à Paris!

Grands et petits journaux se gaussèrent toute une semaine du malheureux Jean-Pons. On raconta l'aventure avec le plus grand soin ; les rédacteurs n'omirent aucun détail, et la France entière éclata de rire comme les bourgeois d'Estagel.

Rappelant lui-même ce bizarre incident de sa vie, notre héros l'accompagne de cette réflexion philosophique :

« J'aurais fait ma fortune en trois mois, si je m'étais montré derrière un rideau, à côté de la femme géante. »

Il ne se reconnut pas tué par ce comble de ridicule.

Étienne et Baour-Lormian composaient avec Pons-Guillaume ce trio curieux, stupide avec orgueil et classique en diable.

Encore aujourd'hui l'auteur de la *Philippide* n'oublie pas la fine et spirituelle repartie de Béranger.

Depuis trente ans, sa rancune persiste et se montre toujours plus vivace. Quand il parle du bouhomme et de ses œuvres, il ne trouve ni assez de paroles méprisantes ni assez d'injures.

— Vous n'aurez pas ma voix, dit-il à Tissot quand ce dernier voulut être académicien.

— Allons donc! c'est une plaisanterie!

— Non vraiment, je voterai contre vous, et des deux mains, comble !

— Mais pourquoi cela, mon cher ?

— Parce que vous avez forcé au bon goût, aux saines doctrines ; parce que vous avez follement exalté un petit faiseur de chansons, dont le recueil, avant dix ans, sera sur tous les quais de Paris.

Et le journalisme, là-dessus, de pousser de nouveaux éclats de rire, qui se communiquaient aux échos de la presse de province. Celle-ci ne manquait pas de répéter tous les axiomes de ce genre, tombés des lèvres immortelles de Jean-Pons-Guillaume.

Sa burlesque célébrité croissait ; croissait encore ;

On le retournait dans tous les sens, on l'examinait à la loupe, on l'attaquait avec tous les acides.

Un jour, on révéla ses prétentions généalogiques.

Véritablement elles sont curieuses.

Notre héros se vante de descendre des anciens monarques du Béarn, ou d'un général de Didier, roi des Lombards, dont Muratori a parlé.

Peste ! Il nous semble voir d'ici le général Viennet, commandant au neuvième siècle les brigades italiennes contre les barbares Francs, aux longs cheveux graissés d'huile !

Jean-Pons regrette beaucoup de n'avoir pas le portrait de cet illustre ancêtre.

On racontait bien d'autres anecdotes.

Aujourd'hui leur authenticité ne fait plus doute. Une des meilleures est celle-ci.

Le libraire de notre homme le prévient qu'un de ses manuscrits est à l'impression.

— Demain ou après, lui dit-il, je vous enverrai les épreuves à corriger.

— Inutile, mon cher, répond Viennet avec la plus adorable candeur : je coule en bronze!

Un autre jour, voulant donner une haute idée de son importance politique et des égards qu'on lui témoignait à la cour citoyenne, il se met à dire, au foyer de

l'Opéra, devant plus de cinquante personnes :

— Oui, messieurs, oui, le roi, *mon auguste ami*, m'a fait appeler hier !

Jugez si les mystifications, après cela, suivaient leur cours.

A Béziers, on faillit mettre obstacle à sa réélection en propageant le faux bruit de sa mort. On affirmait qu'il venait d'être tué en duel par M. Thiers, et l'on entra dans les détails.

Heureusement il arriva lui-même démentir la nouvelle.

En 1837, il eut moins de chance.

Trouvant un vice à son élection, la Chambre eut l'indélicatesse de la déclarer

nulle, sans égard aux bons et loyaux services rendus au Système par le député de l'Hérault.

— Votre *clef d'or* n'est pas un passe-partout ! lui dit le président Dupin.

Mot cruel, que Jean-Pons plaça dans sa rancune à côté de celui de Béranger.

C'était aussi trop d'ingratitude.

Vraiment on devait ménager davantage cet enfant perdu de l'ordre de choses. Tant de don quichottisme valait un dédommagement.

Le pouvoir eut l'air d'y songer. Mais que fera-t-on de Viennet ?

Scr...-t-il dieu, table, ou cuvette ?

On n'ignorait pas que son idée fixe était la pairie.

Pons-Guillaume ne tenait plus à son mandat de député. Ses oreilles tintaient encore du bruit des chaudrons. D'ailleurs, il se faisait vieux, et la chaise curule du Luxembourg lui semblait très-favorable au repos.

Il obtint, en 1839, sa promotion à la noble Chambre.

— Ma parole d'honneur, je n'avais pas demandé cela, disait-il à tout le monde, et je l'ai su, hier soir seulement, par mon portier !

Dans cette nécropole parlementaire, il fit assez piteuse figure.

On le classa parmi les *pairs à parapluie*, et l'on ne s'occupa plus de la marionnette; le rideau politique était définitivement baissé sur elle.

A l'heure où nous écrivons, notre homme renonce à tout succès en dehors de l'Académie française.

Régulièrement, aux séances annuelles, après les interminables discours, les fragments historiques, les comptes rendus, les mémoires et autres facéties de la même pesanteur, M. Viennet lit deux ou trois fables, que l'auditoire, assommé par les léthargiques morceaux qu'il vient d'entendre, trouve charmantes par comparaison.

Toutefois, il faut être juste, quelques-

unes de ces fables ont de l'esprit et du mordant ; mais le sel en est presque toujours grossier.

Quant au style, on n'en parle pas.

Deux nouveaux essais dramatiques de Jean-Pons appartiennent à cette dernière période.

C'est d'abord la *Course à l'Héritage*, comédie en cinq actes, jouée sans beaucoup de succès à l'Odéon, vers 1847 ; puis, *Michel Brémont*, drame en vers, représenté sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

L'auteur avait choisi le principal personnage de son œuvre dans l'innombrable famille des scélérats vertueux, des coquins amendés ou repentants, dont l'*Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire est le prototype.

Grâce à Frédéric Lemaître, la pièce eut un assez grand nombre de représentations.

Jean-Pons-Guillaume, que nous avons vu jadis trancher du jacobin, n'accorda pas la moindre sympathie à la seconde République.

Elle lui enleva son siège au Luxembourg, et, sous prétexte d'organiser le travail, elle y fit asseoir à sa place un hôte populaire à l'épaisse encolure et aux mains calleuses.

M. Viennet trouva le procédé blessant.

Il résolut de combattre ces butors de socialistes, et les fables allèrent leur train.

Chaque soir, dans le monde, il en lisait

une nouvelle. De temps à autre, l'*Assemblée nationale* en imprimait quelques-unes. Jean-Pons est persuadé que la mort du socialisme est son ouvrage.

Le jour de la réunion de l'Assemblée législative, il rencontre sur le quai Voltaire le vieux Kératry, son ancien collègue à la Chambre haute.

Devenu représentant du Finistère, Kératry s'en allait présider l'Assemblée par droit d'aînesse.

Il n'aimait pas notre homme, et cherchait à l'éviter.

Néanmoins il ne put y réussir. Viennet profita de l'occasion pour lui réciter une demi-douzaine de ses fables les plus anti-révolutionnaires.

— Ah ! mon cher ami, lui dit-il, suivez mon exemple : montrez-vous implacable pour ces bêtes féroces !

— N'ayez pas peur... Mais, ajouta Kératry, ne sachant plus sous quel prétexte lui échapper, laissez-moi, car ils manqueraient de doyen d'âge.

Une des dernières aventures de Jean-Pons fut sa querelle avec *l'Illustration*.

Ce journal lui avait attribué un apologue ayant pour titre les *Singes et le Radeau*, « croyant, disait-il, y retrouver le tour ingénieux et caustique auquel M. Viennet doit, à l'Institut, le succès de ses lectures. »

Jean-Pons protesta violemment.

Il jura qu'une telle fable n'était jamais sortie de sa plume.

A l'entendre, l'*Illustration* avait commis une erreur volontaire. L'accuser d'écrire dans l'intérêt de l'anarchie et pour le triomphe de ses fauteurs, quel indigne mensonge !

Non, jamais, à coup sûr, il n'avait mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ce fut Jean-Pons lui-même qui remania pour son usage personnel ces deux vers du poète.

L'*Illustration* répliqua, disant qu'elle connaissait enfin le véritable auteur de l'apologue ; mais qu'en l'attribuant à l'ex-pair de France elle n'avait point commis d'indignité, pas plus que si elle eût mis

par erreur *Athalie* au compte du père d'*Arbogaste*.

Elle menaçait Jean-Pons de lui attribuer quelque jour une fable de la Fontaine.

« Il ne se souviendra pas de l'avoir lue, ajouta-t-elle, ou peut-être ne l'aura-t-il jamais lue : il protestera, et, s'il a le malheur de la trouver moins bonne que les siennes, alors nous nommerons l'auteur. »

Viennet, si calme et si impassible en apparence devant les attaques multipliées du *Charivari* et du *Corsaire*, se fâchait quelquefois pour beaucoup moins.

Le bruit de son duel avec Thiers avait quelque vraisemblance.

Un instant on put croire que nos deux grotesques allaient se manger l'un et l'autre, absolument comme ces deux loups dont parle la chronique normande, et qui se dévorèrent jusqu'au bout de la queue, inclusivement.

Nous devons dire, pour être juste, que Thiers eut les premiers torts.

Apprenant qu'on avait charivarisé Mirabeau-Mouche en Provence, Viennet compatit vivement, par intuition sans doute, à un malheur qui devait bientôt le frapper lui-même.

Il se hâta d'adresser à son triste collègue une *Épître* en guise de consolation.

Thiers y répondit par le quatrain qui suit :

Quoi ! partout des charivaris
Viendront me déchirer l'oreille !
Les sifflets du peuple à Marseille,
Les vers de Viennet à Paris !

C'était sanglant.

L'épigramme, au sens de chacun, valait une balle ou un coup d'épée. Jean-Pons-Guillaume crut vaincre plus facilement Picrocole à coups de langue.

Hélas ! quelle présomption !

— Je cherche, depuis trois quarts d'heure une rime à *Foutriquet*, lui dit-il un jour, à la buvette de la Chambre, devant trente ou quarante ventrus. Aidez-moi donc un peu, je vous prie.

— Très-volontiers, *Bourriquet!* répondit Thiers.

Ce fut le coup de grâce. Jean-Pons-Guillaume ne se releva plus.

FIN.

11

12

13

14

15

16

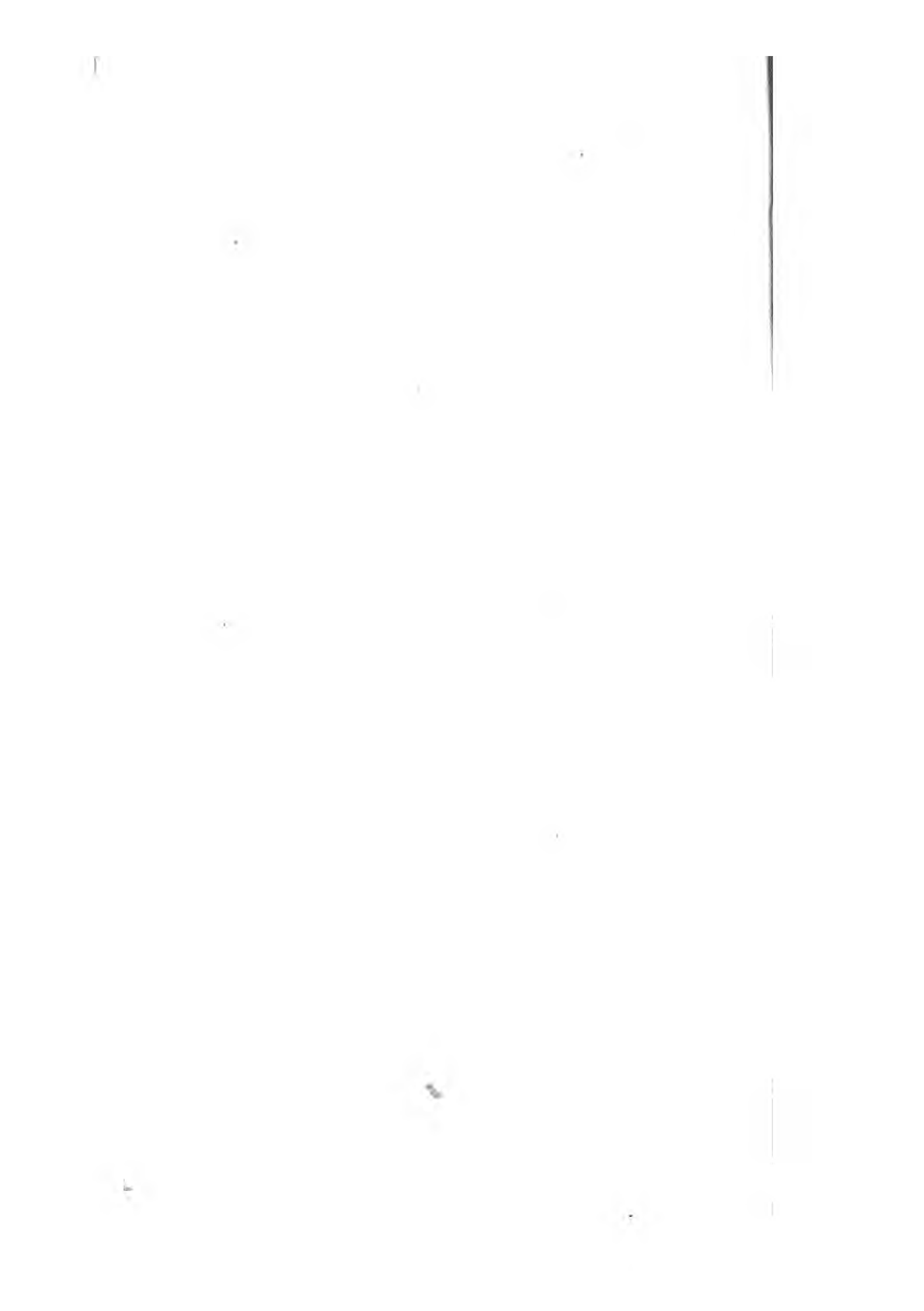
17

18

19

20

21



OUVRAGE COMPLET

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les Confessions de Marion Delorme, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 vol. grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, il-

lustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent.

Chaque livraison contient invariablement 16 pages de texte. Les gravures sont données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue Guénégaud, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger.

MÉRIMÉE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**MÉMOIRES
DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

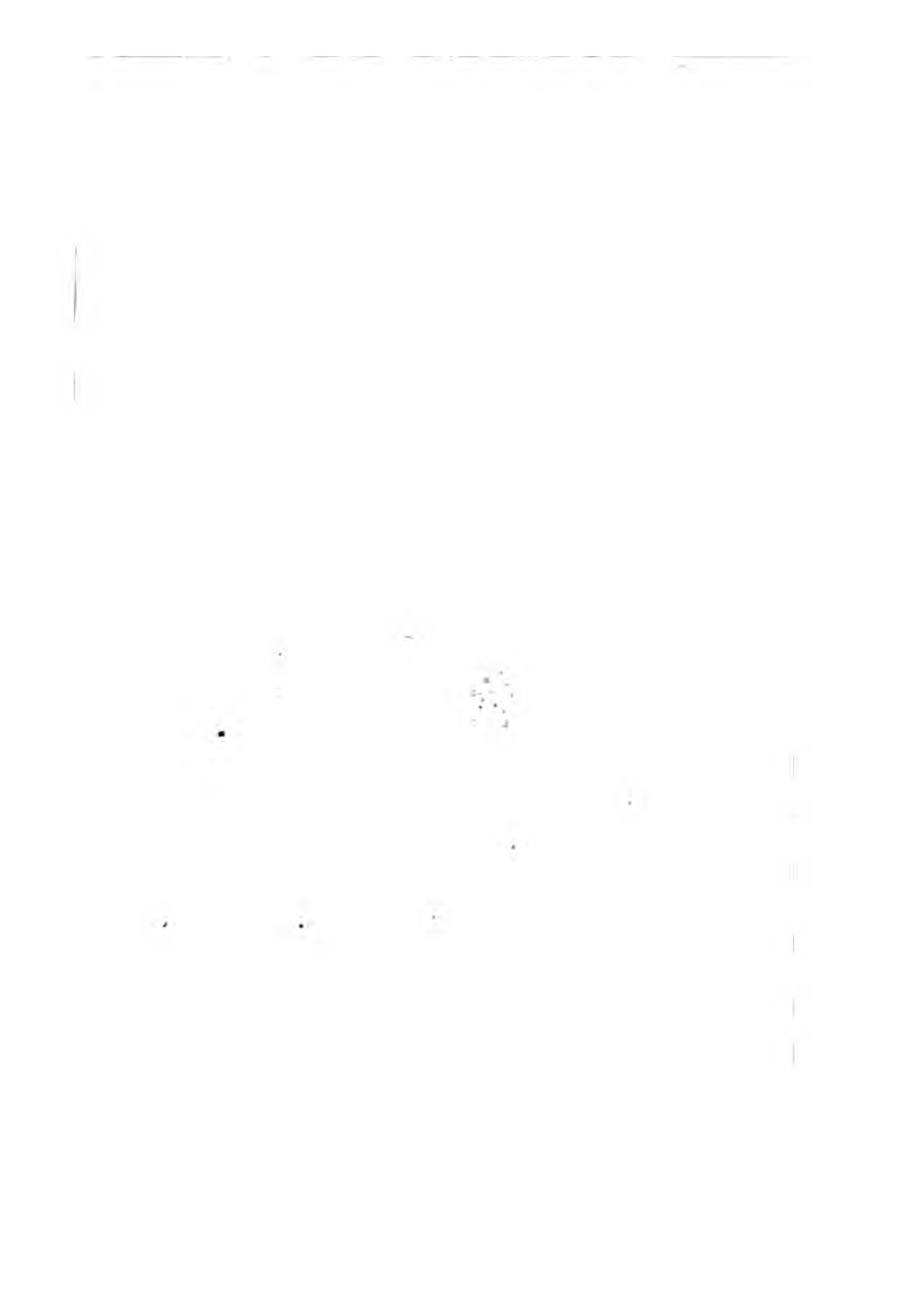
OUVRAGE TERMINÉ

**CONFESSIONS
DE MARION DELORME**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Git-le-Cœur, 7.





Cary del. et sc.

Imp. de Langson, 57, r. St. Jacques.

MÉRIMÉE

Publié par G. HAVARD

ET CONTEMPORAINS



PREMIÈRE

GENE DE MARECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE CONDORCET, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



George Washington

1789

1789

LES CONTEMPORAINS

MÉRIMÉE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

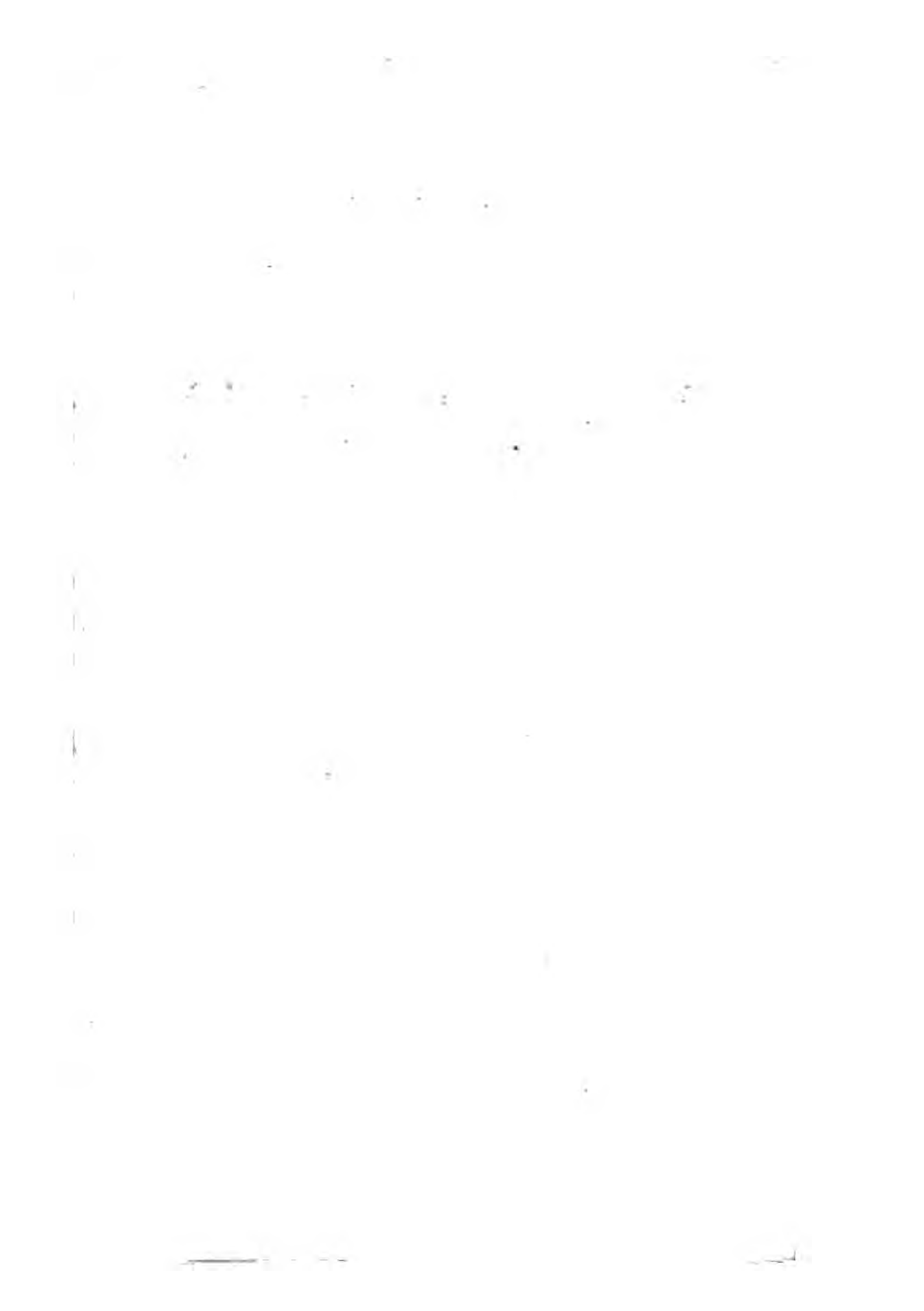
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



MÉRIMÉE

Voici un homme heureux, et qui a eu le privilège de naître, pour ainsi dire, sous l'aile du génie des beaux-arts.

Prosper Mérimée fut baptisé à Saint-Germain des Prés, le 28 septembre 1803.

M. Louis Mérimée, son père, était tout à la fois un peintre de mérite et un écrivain remarquable.

Comme peintre, on lui doit le plafond de l'une des salles de sculpture du Louvre. Il a signé, comme écrivain, un traité fort estimé sur les procédés matériels de la peinture à l'huile, depuis Hubert et Jean Van Eyck jusqu'à nos jours.

Membre de la Société d'encouragement et secrétaire de l'école des Beaux-Arts, il conserva toute sa vie ce dernier titre.

L'enfance de Prosper Mérimée fut malade.

Sa mère craignait à chaque ins'tant de le perdre. Elle lui prodiguait les soins les plus assidus et les plus tendres. Ce fut elle qui se chargea de sa première éduca-

tion, et, sans contredit, l'écrivain lui doit cette sensibilité délicate qui fait la meilleure partie de son talent.

Quand Mérimée fut en âge d'aller au collège, on l'envoya suivre, comme externe, les cours du lycée Charlemagne.

Il s'y lia bientôt avec un camarade, qui devait plus tard devenir célèbre comme lui.

Ce camarade se nommait Michelet.

Plus heureux que Victor Hugo, qui, sur les bancs universitaires, n'obtint jamais qu'un accessit, et un accessit de physique, le jeune Prosper remporta suffisamment de palmes, aux fins d'année, pour exciter l'orgueil maternel; mais

pas assez toutefois pour mériter le titre de héros du thème grec.

Notons, en passant, que la remarque n'a rien de désobligeant pour sa gloire.

Au sortir du collège, on le fit entrer à l'École de Droit.

Il étudia comme la plupart des jeunes gens riches étudient, c'est-à-dire qu'il s'occupa beaucoup de plaisirs et de littérature, mais fort peu des institutes.

Le doux regard de ces dames lui semblait préférable aux charmes du *corpus juris*, et Walter Scott ou madame de Staël étaient plus souvent entre ses mains que Cujas et Barthole.

A cette époque remonte un des pre-

miers succès d'amour de Mérimée, le seul peut-être dont il conserve joyeux souvenir, car il marcha de pair avec un succès de mystification, et, — il faut bien l'apprendre à ceux qui l'ignorent, — l'illustre écrivain est un mystificateur de premier ordre, même en littérature.

Plus d'une fois, comme on le verra bientôt, il a fait tomber dans le piège de ses fantaisies le peuple le plus spirituel du globe.

Nous parlons du peuple français.

Mais arrivons à l'anecdote.

Prosper est âgé de vingt et un ans. Il distingue, dans le monde des bals et du

jours? Cette lettre n'est donc pas en votre pouvoir?

— Non, mais je l'aurai, dit Prosper; dussé-je bouleverser le monde!

— Bien, je compte sur vous, dit la dame avec un sourire plein de promesses.

Mérimée est aux anges.

Le lendemain soir, il arrive en triomphateur et s'écrie :

— Je l'ai obtenu plus tôt que je ne pensais!

— L'autographe, monsieur?

— Oui, chère belle, l'autographe.

Effectivement, il montre à l'objet de

ses pensées une lettre de quatre pages, au bas de laquelle se trouve la signature de Maximilien Robespierre.

Après avoir récompensé de la bonne façon le zèle du jeune homme, la dame va présenter à Cuvier le précieux écrit.

Voilà notre savant dans la joie.

— Parbleu! s'écrie-t-il en se frottant les mains, Nodier ne m'écrasera plus avec son orgueilleuse collection. Jamais il n'a rien possédé de semblable!

Il court à l'Arsenal, afin de montrer la fameuse lettre au père de *Jean Sbogar*.

— Bien sûr, il va crever de jalousie, pensait Cuvier.

Le sentiment n'était point généreux. Mais ce sont là plaisirs d'amateurs.

Charles Nodier parcourt la fameuse lettre, et sa figure s'allonge considérablement. Il n'y a pas le moindre doute; c'est bien un autographe de Maximilien. Voilà son écriture, voilà son style. Ces quatre pages s'adressent à Catherine Théot, la fameuse illuminée d'Avranches, et le caractère énigmatique du farouche tribun s'y dessine avec une rare netteté.

Bref, non-seulement cet écrit deviendra la perle d'un cabinet; mais encore c'est une trouvaille, une véritable trouvaille pour l'histoire.

Nodier tombe avec accablement sur un fauteuil.

— Il vous a coûté cher, n'est-ce pas ? murmure-t-il. Vous êtes bien heureux d'être riche !

— Eh ! non, dit le savant, on m'en a fait cadeau. Cela ne me coûte pas une obole.

— Allons donc !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Nodier reprend l'autographe, l'examine dans tous les sens, le flaire, et s'approche de la fenêtre pour le regarder au jour.

Tout à coup il tressaille et pousse un petit cri nerveux.

— Qu'y a-t-il ? demande Cuvier.

— Rien, mon ami, rien, ou du moins peu de chose, dit le bibliothécaire sur un ton railleur, et procédant à un nouvel examen de la lettre, pour bien s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une erreur des sens.

Le nuage qui couvrait son front a disparu.

Ses traits se dérident comme par miracle, et le plus joyeux éclat de rire qui se soit jamais échappé des lèvres d'un poète franc-comtois va frapper l'oreille et le cœur du savant.

— Mais enfin de quoi riez-vous? dit celui-ci, pâle d'inquiétude.

Nodier, sans répondre, lui fait signe de

venir à la fenêtre, lève en l'air la lettre de Maximilien, et lui montre le millésime de 1813, brillant dans la transparence du papier.

— Certes, dit-il, Robespierre était de première force, j'en conviens; mais convenez à votre tour, mon ami, que cette force n'allait pas jusqu'à rédiger sa correspondance sur du papier fabriqué vingt ans après sa mort.... Ah! ah! la plaisanterie est délicieuse!

L'auteur de *Trilby* riait aux larmes.

Quant au naturaliste, il ressemblait à un homme écrasé d'un coup de foudre.

— Allons, allons, dit Nodier en lui frappant sur l'épaule, vous n'êtes pas un

fin collectionneur, et je suis encore votre maître.

Cuvier sortit furieux.

Nous vous laissons à juger la scène qui se passa chez la dame. Il y eut des pleurs, des attaques de nerfs, et il fallut avouer, en fin de compte, de quelle source provenait l'autographe.

Le savant comprit son double malheur.

Il jeta des cris d'aigle et se plaignit partout de Mérimée.

Chacun se plut à reconnaître que le tout était un peu vif. Nodier seul persista vaillamment à le trouver impayable, et voua, dès cette époque, à Prosper une reconnais-

sance affectueuse et une estime sans bornes.

Cependant Mérimée achevait ses études de droit.

On le reçut avocat Il se fit inscrire au tableau de l'ordre, mais sans avoir le projet de plaider jamais la moindre cause.

Aux luttes ingrates de la jurisprudence il préféra les doux loisirs d'un emploi lucratif au ministère du commerce.

Ses goûts le portaient à la littérature, et les bureaux lui laissaient presque tout son temps.

Il se mit à l'œuvre avec courage.

Mais il savait combien les débuts sont

effrayants dans cette carrière, et à quels buissons pleins d'épines on se déchire avant de pouvoir suivre tranquillement le sentier de la gloire.

Mérimée cherchait un moyen d'aplanir les obstacles. En examinant les abords du domaine littéraire, il se dit :

— Voyons ! au lieu d'enfoncer la porte, si je sautais par-dessus le mur ?

Cette dernière manœuvre lui parut décidément la meilleure, et son premier livre, imprimé en 1825, est une publication sournoise qui a pour titre : *Théâtre de Clara Gazul*.

Le prudent auteur s'y couvrait du voile d'un double pseudonyme.

Non content d'attribuer à un personnage de pure fantaisie les pièces qu'il avait composées lui-même, il les fit précéder d'une notice biographique très-détaillée sur ce personnage imaginaire, et signa le tout, œuvre et préface, du nom de Joseph l'Étrange.

Le tour était encore plus habile que celui de la lettre de Maximilien.

Ce ne fut pas, du reste, la seule fois que Mérimée, toujours prudent, recourut à l'anonyme ou au pseudonyme en littérature. Il publia de la même façon la *Guzla*, — la *Jacquerie*, — la *Famille Carvajal*, — la *Chronique de Charles IX*, et même une partie de ses mémoires archéologiques.

En 1830 seulement, il dépouilla le voile du mystère.

La seconde édition du *Théâtre de Clara Gazul* contient des aveux explicites de paternité. L'auteur signe son œuvre et donne au public les raisons de la petite supercherie qu'il s'était antérieurement permise.

Il avait supposé que Clara Gazul, célèbre comédienne espagnole de son invention, fatiguée des règles et des entraves de la scène, avait écrit des pièces uniquement pour être lues.

C'était, comme on le voit, un excellent subterfuge pour échapper à la critique, ou du moins pour ne pas recevoir directement sur la main le coup de férule des Aristarques.

Le théâtre de Clara Gazul se composait d'abord de six pièces : les *Espagnols en Danemark* ; — *la Femme est un diable, ou la Tentation de saint Antoine*, qui n'est autre chose que le *Moine* de Lewis, resserré en trois scènes admirables de naïveté et brûlantes de passion ; — *l'Amour africain* ; — *le Ciel et l'Enfer*, — et *Inès de Mendo*, divisée en deux parties : *le Préjugé vaincu* et *le Triomphe du préjugé*.

Cette dernière pièce est un véritable mélodrame, pareil à ceux des grands écrivains Dennery et Brisebarre, sauf pourtant le style.

Tout s'y trouve, duel, meurtre, jugement, sans compter le bourreau, qui se

coupe la main pour ne pas procéder à l'exécution.

L'idée de ce grand prêtre de la hache est fort heureuse; car le roi, qui survient à la dernière scène, le fait gentilhomme, honneur que très-peu de bourreaux ont reçu, reçoivent ou recevront dans le cours des âges.

La pièce se dénoue par l'hymen de la fille du roi avec le noble condamné.

Dans la seconde édition, l'auteur joignit deux nouvelles pièces aux six premières. Elles ont pour titre : *l'Occasion* et le *Carrosse du Saint-Sacrement*.

En général, ces pastiches sont touchés

de main de maître, et la couleur locale est admirablement conservée.

Presque tout le monde crut à l'existence de la célèbre comédienne.

Chaque pièce du recueil a une épigraphe andalouse, castillane ou aragonaise, et les formes de la comédie espagnole y sont d'une imitation parfaite.

M. de Jouy fut peut-être le seul qui ne s'y laissa point prendre.

L'Ermite de la Chaussée-d'Antin ne manquait pas de flair. Il admira l'œuvre, tout en la déclarant apocryphe.

Prosper Mérimée venait quelquefois à son cercle, et le vieil académicien s'épan-

dait en éloges tantôt sur le *Préjugé vaincu*, tantôt sur *la Femme est un diable*, ou sur quelque autre pièce du recueil.

Il s'amusait beaucoup de la confusion modeste de Mérimée.

— N'est-ce pas votre avis? lui demandait-il.

Le jeune homme était bien obligé de répondre affirmativement; mais le rouge lui montait aux pommettes.

— Allons, mon cher traducteur, disait le malin vieillard, vous manquez d'enthousiasme. Louez franchement avec nous le théâtre de mademoiselle Gazul. On vous en croirait presque l'auteur, tant vous vous montrez timide!

Ce premier livre de Mérimée passa d'abord inaperçu.

Sans les esprits d'élite qui le remarquèrent, peut-être serait-il enfoui, à cette heure, dans les bas-fonds de notre librairie intelligente.

A cette époque, du reste, les écarts les plus fougueux du romantisme avaient seuls le privilège d'attirer l'attention d'un public assommé de moyen âge et de couleur locale.

Peu à peu néanmoins les membres les plus distingués de la jeune école firent fête à ce nouvel et brillant auxiliaire.

Mérimée leur témoigna sa gratitude par des avances et par des concessions

qu'il regretta plus tard. Ses collègues immortels (nous parlons de MM. les académiciens) lui en ont fait de graves reproches.

Mais à tout péché miséricorde. Le repentir efface tout.

L'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* n'est plus ce jeune évaporé qui, dans les salons de Victor Hugo, place Royale, définissait ainsi la littérature classique :

« — C'est la littérature à l'usage des classes. »

Il n'a pas traité Racine de *polisson*, comme tous ses amis d'alors; non, certes! M. Mérimée a des mœurs trop dignes et un langage trop rempli de convenance

pour employer des vocables de cette nature. Seulement il a dit :

« — Racine est le plus grand des écrivains qu'on ne lit pas. »

O palais Mazarin ! tu frémis sur tes bases, et tes lions poussent des rugissements !

Mais nous écrivons l'histoire.

Toujours est il que les romantiques se constituèrent les prôneurs intrépides de Mérimée. Chacun, en les écoutant, prit fait et cause pour le livre méconnu, et *Clara Gazul* obtint, un peu tard, le succès le plus incontestable. L'auteur contribua puissamment à développer chez nous

cet engouement pour l'Espagne auquel avant lui Victor Hugo, de Musset et Alfred de Vigny avaient déjà donné naissance.

Ce premier triomphe de Mérimée fut suivi d'un autre plus merveilleux encore.

En 1824, M. Fauriel avait publié les *Chants populaires de la Grèce*. L'œuvre avait excité l'intérêt le plus vif, non-seulement parce que toute l'Europe tenait alors les yeux fixés sur l'ancienne terre des Pélasges, mais aussi parce que le livre offrait une originalité romantique fort saisissante.

Mérimée, sous le titre de la *Guzla*, fit paraître un recueil de prétendus chants populaires slaves et dalmates.

La *Guzla* est le nom d'une espèce de guitare dont se servent les improvisateurs des provinces illyriennes.

Fidèle au système qui lui avait si bien réussi, l'auteur abdiqua sa personnalité littéraire. Il écrivit en tête du livre l'histoire d'un certain poète, qu'il décora du nom d'Hyacinthe Maglanovich.

Pas n'est besoin d'ajouter que cette histoire est entièrement fabuleuse.

Jamais Hyacinthe Maglanovich n'a paru sous la calotte du ciel. Ses chants nationaux, ses légendes illyriennes, sont de fabrication parisienne pure.

Un bureau du ministère du commerce les a vus naître entre deux dossiers.

On peut dire que le pseudonyme a rendu Mérimée célèbre.

Ses audaces biographiques ne lui ont pas causé le moindre tort, et cela n'a rien de surprenant : il a raconté la vie de personnages qui n'ont point vécu.

Heureux écrivain !

Pourquoi n'avons-nous pas suivi son exemple ?

La *Guzla* s'inspire d'un bout à l'autre du livre de M. Fauriel, ou plutôt elle l'imite avec un rare bonheur.

Ici comme là, ce sont des histoires de jeunes filles, de brigands et de vampires. La couleur et les détails sont les mêmes.

Seulement M. Mérimée a dû substituer des mots slaves aux noms harmonieux du Péloponèse.

Toute la France lut ce second ouvrage, et, cette fois, le succès ne se fit point attendre.

Il fut immédiat, solennel et complet.

Pas une nuance de réprobation. Chacun se trouva d'accord pour applaudir et pour acheter trois éditions successives.

Les romantiques se livrèrent aux transports du plus chaud enthousiasme. Victor Hugo, leur général en chef, écrivit de sa noble main cette flatteuse anagramme du nom de Prosper Mérimée :

PREMIÈRE PROSE.

Notre auteur conserva longtemps, comme son plus beau titre de gloire, cette anagramme tracée par le grand poète au frontispice de la *Guzla*.

Dame critique elle-même se montra bienveillante.

Un de ses plus hargneux ministres résuma par cette phrase remarquable son opinion sur le jeune auteur :

« M. Mérimée est jusqu'à ce jour le chef le plus brillant et le plus heureux qui ait paru à l'avant-garde romantique : c'est le Mazeppa d'une armée dont Victor Hugo est le chef. »

Y a-t-il une perfidie cachée sous le sens de cette phrase ?

A-t-on voulu dire que la course romantique de l'écrivain n'avait pas été libre, et qu'on l'avait attaché sur le dos d'un cheval sauvage, pour le faire dévorer par les loups classiques?

La métaphore ne serait pas heureuse, puisque les académiciens ont coupé les cordes de la victime, et l'ont installée sur un glorieux fauteuil, au lieu de la dévorer toute crue.

Mais les critiques ont dit, et diront encore tant de sottises !

Plus d'une fois nous avons entendu reproduire, au sujet de la *Guzla*, certaines anecdotes qui, pour avoir cours, n'ont eu d'autre mérite que leur absurdité même.

On a dit, par exemple, que l'auteur, avant d'écrire ce livre, avait reçu de son éditeur la somme nécessaire au voyage des provinces illyriennes. L'argent aurait été consacré à tout autre usage, et Mérimée aurait visité lesdites provinces sans quitter son cabinet de travail.

En admettant la chose comme authentique, l'œuvre n'en a pas moins été fort bien conçue, et la vente a dépassé toutes les espérances du libraire.

De quoi peut-on se plaindre, quand chacun est satisfait?

Un autre bruit courut, mais on soupçonne Mérimée de l'avoir propagé lui-même.

« Il a travaillé considérablement, disait-on, à donner à cet ouvrage un air de vérité. Tous les détails en sont d'une scrupuleuse exactitude. »

Franchement, ceci est de l'exagération.

Le seul ouvrage consulté par l'auteur est le livre de Fauriel. Il est vrai que Mérimée parle lui-même de recherches laborieuses qu'il aurait faites dans le gigantesque volume de l'abbé Fortin sur les provinces illyriennes ; mais, franchement, nous ne voyons pas de quel secours a pu lui être ce livre indigeste, qui ne parle que de métallurgie, de botanique et de géologie.

Toutefois le jeune auteur dut quelques

renseignements utiles à M. Fulgence Fresnel, fils du célèbre chimiste.

M. Fulgence Fresnel avait longtemps voyagé dans les contrées slaves.

En 1828, parut la *Jacquerie*. Selon nous, c'est la plus faible des productions de notre auteur. Elle n'eut pas moins un succès immense.

Décidément Mérimée devenait à la mode.

Bons ou médiocres, ses livres étaient lus.

Dans le cours de la même année s'imprimèrent deux nouveaux ouvrages dus à sa plume.

Le premier, qui a pour titre la *Famille Carvajal*, est d'une conception vraiment extravagante, et que ne rachètent ni quelques beaux traits semés çà et là, ni quelques chapitres heureux, ni la force du dialogue.

Un père, cédant à l'incestueuse passion de sa fille, empoisonne sa femme, et meurt lui-même, poignardé par sa détestable complice.

Le second ouvrage est une excellente critique sur la vie et les œuvres de Michel Cervantès, placée à la tête d'une nouvelle édition de *Don Quichotte*.

Enfin parut, l'année suivante, cette fameuse *Chronique du temps de Char-*

les IX, que l'on regarde avec raison comme l'un des meilleurs livres de Mérimée. Elle joint à l'intérêt du roman le mérite plus précieux de recherches historiques savantes, et nous croyons qu'elle égale, sous ce rapport, le *Cinq-Mars* de M. de Vigny.

Pendant que le livre lui-même obtenait les suffrages unanimes des lecteurs, la préface soulevait dans tous les journaux une polémique pleine de colère.

Mérimée, après avoir établi que l'appréciation morale d'une page d'histoire doit varier suivant le temps et les lieux, soutenait par des arguments aussi neufs que hardis qu'un massacre au seizième siècle n'était pas un crime analogue à un

fait de la même nature reproduit de nos jours. Il voyait, en un mot, dans la Saint-Barthélemy, non la conjuration d'un roi contre une partie de ses sujets, mais le résultat d'une émeute contre les protestants.

Il lui arriva plus d'une fois, dans les questions historiques et dans les questions de beaux-arts, de soutenir des thèses de ce genre.

Ceux qui l'accusent de paradoxe nous semblent beaucoup plus éloignés que lui du juste et du vrai.

Par exemple, Mérimée déclare que les portes du Louvre doivent être fermées le dimanche, et voici les raisons qu'il donne :

« Ce jour-là, une foule de bonnes, d'ou-

vriers, de soldats, viennent se promener dans la galerie par pur désœuvrement. Ils regardent l'*Intérieur* d'une cuisine par Drolling, ou le *Jugement dernier* de je ne sais quel vieux peintre allemand; mais, en général, ils ne font aucune attention aux ouvrages des grands maîtres, qui ont le malheur d'être un peu noirs et ternis. Le résultat de leur promenade est une poussière horrible qui nécessite de fréquents nettoyages, et c'est ce qu'il y a de plus préjudiciable pour les tableaux. Je voudrais, ajoute Mérimée, qu'on ne montrât tant de chefs-d'œuvre qu'à ceux qui pourraient ou qui voudraient les apprécier. »

Nous sommes entièrement de son avis.

Offrir des tableaux en spectacle au peuple, sans lui donner en même temps la connaissance, l'admiration et le respect des chefs-d'œuvre, c'est vouloir qu'il renouvelle souvent, dans ce malheureux pays exposé aux tourmentes révolutionnaires, les scènes de vandalisme de la cour du Palais-Royal, en 1848.

Considérant la plus belle peinture comme un simple objet d'ornement et de luxe, le peuple la brûle avec une joie toute républicaine.

Mérimée est de première force en critique d'art.

A la fin de 1828, il visita les musées de l'Espagne, et, quelques années après, il se livra, par ordre du gouvernement, à

de sérieuses études d'archéologie dans le midi de la France.

La Révolution de 1830 arrêta pour quelque temps l'essor du jeune écrivain.

Elle lui créa, dans la carrière administrative, de nouvelles et importantes occupations.

Immédiatement après les Trois Jours, M. le comte d'Argout, appelé au ministère du commerce, nomma Mérimée chef de son cabinet.

L'auteur de *Clara Gazul* était alors âgé de vingt-sept ans.

Modeste et plein de défiance de lui-même, il voulut décliner l'honneur de ce haut emploi. Mais son mérite était connu.

Le ministre ne jugea pas à propos de se priver des services du jeune homme, et la muse de l'inspiration replia ses ailes, pendant qu'il se livrait à de fatigants et insipides labeurs.

Enfin on lui permit de résigner ses fonctions.

Il entra au ministère de la marine en qualité de chef de bureau. Là, il reprit, avec ses anciens loisirs, ses chères études et ses relations littéraires.

Ce fut à cette époque, — nous le croyons du moins, — qu'il fut envoyé dans nos régions méridionales.

A son retour, il publia le livre qui a

pour titre : *Notes sur le midi de la France.*

A propos de cet ouvrage, M. Philarète Chasles, quelquefois injuste dans ses appréciations, a écrit sur Mérimée les lignes suivantes :

« C'est l'auteur le plus froid et le plus sec de notre époque. Ne dirait-on pas que le génie français actuel est un génie technique et architectural, plongé dans la science des archivoltés et des pilastres, mesurant les ogives, respectueux pour le passé et plein de vénération pour l'antiquité féodale ? Le ton pédant de M. Mérimée est tout bonnement la prétention d'un écrivain qui, après avoir sculpté quelques romans à la manière de Scott, et quelques

dramas dans le style misanthropique et acerbe de lord Byron, se constitue aujourd'hui l'imitateur artistique de Gœthe. Faute de véritable enthousiasme pour l'art, il se met en frais de technologie inutile et de science apprêtée. »

N'admirez-vous pas comme la langue française, réputée si ingrate, se prête à l'éreintement sous la plume d'un critique?

Ailleurs, M. Philarète Chasles appelle notre héros « le glacial Mérimée, historien des beaux-arts en fort mauvais style. »

La *Chronique de Paris*¹ a eu le mal-

¹ Dans ses numéros des 6 septembre et 29 novembre 1835.

heur d'imprimer ces jugements bizarres, que n'a jamais ratifiés le public.

Appelé par sa position, par l'aisance dont il jouissait, par des goûts fort naturels à son âge, à vivre dans le monde fashionable et à partager ses plaisirs, Mérimée sut toujours préserver son cœur des séductions incompatibles avec le travail.

Il ne renonça jamais à ses habitudes studieuses.

Dès l'année 1829, il a définitivement pris son rang, et un rang distingué, dans la littérature.

Aussi toutes les *Revues* qui paraissent après la Révolution de juillet cherchent-

elles à l'attirer au nombre de leurs rédacteurs.

Sa collaboration contribue puissamment au succès des deux plus remarquables, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*.

Ce fut dans ces recueils qu'il publia, de 1830 à 1845, cette foule de charmantes nouvelles qui s'intitulent *Carmen*, — *Tamango*, — les *Ames du Purgatoire*, — la *Partie de Tric-Trac*, — le *Vase étrusque*, — la *Double Méprise*, une de ses études les plus fines et les plus consciencieuses, et qui est la contre-partie de la *Duchesse de Langeais*, de Balzac.

N'oublions pas de citer la *Vénus d'Isle*,

— *Arsène Guillot*, — l'*Abbé Aubain*, —
et *Colomba*, un chef-d'œuvre.

La grâce exquise du talent de M. Mérimée nous frappe moins encore peut-être que la souplesse et la variété de ce même talent.

On peut dire de l'illustre écrivain qu'il est doué du rare privilège de pouvoir aborder les sujets les plus divers, en restant toujours vrai, toujours plein d'inspiration et de charme.

Depuis la *Chronique du XVI^e siècle* jusqu'aux *ballatas corses*; depuis les *pantoums* malais jusqu'aux légendes illyriennes, on trouve dans ses œuvres les observations les plus délicates sur notre société

raffinée, et, — n'en déplaie à M. Philarète Chasles, — une foule de détails archéologiques curieux, nombre d'histoires pleines d'intérêt sur un bas-relief, sur un vase, sur une statue antiques.

Grâce à ce talent multiple, plein d'élasticité, de verve et de finesse, Mérimée a pu demander des inspirations à toutes les contrées de l'Europe.

Il a choisi la Suède pour le théâtre d'une de ses nouvelles, la *Vision de Charles XI*.

Il a fait connaître aux lecteurs français la littérature et le théâtre russes, en traduisant Pouschkine et Gogol.

Partout, à Stockholm comme à Paris, à

Saint-Pétersbourg comme sur les rives de l'Adriatique, il s'est trouvé sur son terrain.

Quand Mérimée dépose la plume et ne se sert que de la parole, il conserve le plus délicieux talent de conteur qu'il soit possible d'admirer de nos jours.

Ceci est généralement reconnu, et jamais réputation ne fut mieux méritée.

A vingt ans on l'entendait regretter tout haut le vide que fait la civilisation moderne parmi les professions libérales, en transportant presque uniquement dans les œuvres écrites cet art merveilleux du récit, que les Orientaux, disait-il, se sont bien gardés de proscrire.

C'était un des rêves favoris de sa jeunesse de s'imaginer un cercle de vrais croyants, les jambes nues et croisées, l'œil sérieux et l'oreille ouverte, au milieu desquels il se trouvait assis lui-même, entamant quelque vieux conte, brodé par son imagination d'arabesques fantastiques.

Il voyait ces solennelles figures se détendre, au gré de son caprice, sous un rire irrésistible, ou ces yeux noirs et expressifs s'humecter de larmes.

Nous reproduisons ce rêve de Mérimée presque dans les mêmes termes dont il s'est servi pour le peindre.

Mais l'Orient est trop loin. La vie du pauvre conteur arabe est aujourd'hui dé-

poétisée, et notre écrivain n'a plus vingt ans.

C'est dans un salon bien clos, en hiver, au coin de l'âtre, devant la bûche qui pette et flambe, qu'il aime à impressionner de ses récits un cercle de jeunes femmes attentives.

Derrière elles se tient le cercle plus grave des maris qui écoutent.

Alors Mérimée raconte, il raconte sans fatigue, il raconte sans cesse, et l'on peut dire qu'il s'amuse autant des jeux de son esprit et de sa pensée que les auditeurs dont il se charge d'égayer les loisirs.

Ce qui frappe le plus dans les œuvres

de notre écrivain, c'est la sobriété de sa phrase et la sûreté de son goût.

Il attache à sa plume cette sage devise :

« *Rien de trop.* »

Quelquefois même on pourrait lui reprocher de se montrer par trop économe de ses rares et excellentes qualités.

En ouvrant les œuvres d'Alfred de Musset, nous trouvons sur le héros de cette notice les vers qui vont suivre :

L'un, comme Caldéron et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule, et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.
Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie.
Rien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a fondu.
Cherchez-vous la *morale* et la *philosophie*?
Rêvez, si vous voulez... Voilà ce qu'il a vu !

Pas un coup de ciseau est un fort bel hémistiche.

Mais l'auteur de *Rolla* voudra bien nous permettre de soutenir qu'il s'applique mal à Mérimée, le premier peut-être de nos sculpteurs littéraires, après Balzac.

Quant à la *morale* et à la *philosophie*, on s'exposerait à de longues et inutiles recherches, si l'on s'obstinait à vouloir les trouver chez M. Alfred de Musset.

Cependant Mérimée donnait une suite à son *Voyage dans le midi de la France*, publié en premier lieu sous forme de rapports au ministre de l'intérieur.

Le Voyage dans l'Ouest de la France,
— *le Voyage en Auvergne et dans le*

Limousin, — les *Notes d'un voyage en Corse* doivent être considérés comme des notices archéologiques aussi savantes que précieuses.

Il imprima sur les poésies de Guin Clov, barde breton du sixième siècle, un autre ouvrage plein d'une érudition remarquable.

Seulement il eut le tort de s'attribuer la découverte de ces poésies, malgré les réclamations de M. de Villemarqué, leur véritable Christophe Colomb.

La première récompense que Mérimée obtint de ses travaux scientifiques fut de succéder à M. Vitet, en 1835, comme inspecteur général des monuments historiques de France.

La seconde, plus belle et plus enviée, fut son admission à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au mois de novembre 1843.

Il y avait avec lui d'autres candidats à la place laissée vide par le marquis de Fortia d'Urban, cet ex-colonel des milices du pape, devenu mathématicien, géographe et antiquaire.

MM. Onésyme Leroy, Ternaux-Compans et de la Grange disputaient les votes à Mérimée.

La lutte ne fut pas longue, et celui-ci fut élu au premier tour de scrutin, par vingt-cinq voix sur trente-huit votants.

Après la récompense de ses travaux

scientifiques, l'auteur de *Colomba* ne tarda point à recevoir celle de ses travaux littéraires.

Casimir Delavigne et Charles Nodier venaient de mourir.

Parmi les concurrents nombreux qui ambitionnaient leur fauteuil académique, on comptait Sainte-Beuve, Casimir Bonjour, Aimé Martin, Vatout, Alfred de Vigny, Émile Deschamps et Onésyme Leroy, que sa première défaite n'empêchait pas de se présenter dans cette seconde lice.

Balzac lui-même avait résolu de se mettre sur les rangs.

Mais, comme il ne convenait pas à sa fierté de s'exposer à un échec, il fit sonder

le terrain par des amis moins brouillés qu'il ne l'était lui-même avec la docte corporation.

Ses ambassadeurs allèrent trouver tour à tour trois membres de l'Académie appartenant chacun à l'un des partis qu'on voit y exercer le plus d'influence.

Ces trois messieurs témoignèrent presque de la surprise lorsqu'on leur exposa la prétention de l'auteur d'*Eugénie Grandet*.

Leurs réponses furent vagues et sans espoir.

Ce qu'il y eut d'étrange, ainsi que nous l'avons déjà fait connaître, c'est qu'ils ne prirent même pas la peine de discuter le

mérite du candidat. Leurs motifs d'hésitation partaient d'une autre source, comme, du reste, on peut le comprendre à la réponse du plus franc... pardon, nous voulons dire du plus étourdi d'entre eux.

Après une longue dissertation sur les romans, le style et la pureté de la langue, ce noble immortel s'écria, pour conclure :

« — Enfin, M. de Balzac n'est point dans un état de fortune convenable ! »

Quand le romancier apprit cette réponse, il entra, comme nos lecteurs le savent, dans une de ces grosses colères qui allaient à sa nature.

« — Ah ! ah ! dit-il, marchant à grands pas, frappant du pied et serrant les poings,

ah ! ces beaux messieurs de l'Académie ne veulent point de mon honorable pauvreté ? eh bien, ils se passeront plus tard de ma richesse ! »

Balzac, à cette époque, avait l'intime conviction qu'il allait se faire deux cent mille livres de rente en vendant *quinze sous* pièce le nombre incalculable d'ananas qu'il prétendait faire pousser, en dépit du climat, dans ses plates-bandes des Jardies.

Cependant les Quarante se trouvaient fort embarrassés dans leur choix.

Il se présentait, d'une part, certaines réputations établies sur un talent incontestable, mais entachées de romantisme,

et, de l'autre, quelques auteurs classiques d'une médiocrité désespérante.

Que faire ?

La situation était de la plus haute gravité, car le public, encore sous l'empire de haines vigoureuses et d'affections enthousiastes, attendait dans un silence redoutable le résultat du vote.

Mérimée ne posa pas d'abord sa candidature.

Il avait trop de prudence naturelle, et la gloire patentée ne le tentait pas assez fort, pour qu'il s'exposât à une rebuffade.

Ses futurs collègues firent les premiers pas.

A tout prendre, ils aimèrent mieux choisir un romantique doux, que les classiques eux-mêmes pouvaient revendiquer au besoin, qu'un *révolutionnaire* comme Alfred de Vigny, par exemple.

Tout se passa dans les meilleurs termes.

Opposant d'abord une résistance polie et pleine de tact, Mérimée peu à peu se laisse convaincre et séduire.

Il rend visite aux différents membres de l'illustre corps, non pas en candidat, mais en homme du monde. On cause de la pluie, du beau temps, de la Chambre, de la Bourse, des théâtres; mais de l'Académie, pas un mot.

Ses visites terminées, il attend le résultat du scrutin.

Le jour solennel arrive.

C'était le 14 mai 1844.

On procède aux élections, et Sainte-Beuve hérite d'emblée du fauteuil de Casimir Delavigne.

Celui de Nodier se dispute avec plus de chaleur, et la victoire est un instant douteuse.

Quelques défections apparentes se remarquent au premier tour de scrutin. Çà et là des voix s'égarèrent systématiquement sur chacun des candidats, afin de consoler un peu ces victimes nécessaires.

Après avoir flotté quelque temps dans cette indécision pleine de politesse, la majorité se rallie brusquement et fait sortir de l'urne le nom de Mérimée.

Classiques et romantiques, tout le monde crie victoire.

On s'embrasse, on se félicite; l'Académie entière est dans le ravissement, et les acteurs applaudissent avec naïveté au succès d'une pièce dont ils ont eux-mêmes pris soin de se distribuer les rôles.

Le seul M. Vatout, accablé de douleur et de désespoir, va cacher son nouveau désastre au fond du parc de Neuilly.

Ce triste candidat, nous sommes obligé

de le consigner dans cette histoire, en était à son huitième Waterloo.

Voilà donc Mérimée en possession du fauteuil de l'auteur de la *Fée aux Miettes*.

Tout récipiendaire est obligé de prononcer un discours à la louange de son prédécesseur, et le nouvel académicien se trouve dans un embarras extrême.

D'une part, les romantiques affirment que Charles Nodier n'a jamais abandonné leur école, et les classiques le revendiquent, de l'autre, avec un acharnement incroyable.

A qui l'orateur va-t-il donner raison?

Comme Sainte-Beuve, Mérimée n'est pas homme à subtiliser et à raffiner sur le talent d'autrui.

Les ambages et les détours sont antipathiques à sa nature.

Il se borna tout simplement à caractériser par des traits généraux la manière et le style de l'auteur de *Jean Sbogar*; puis, comme s'il eût préféré l'homme à l'écrivain, il se lança dans le champ biographique, et n'en sortit plus.

Quant aux questions dangereuses de couleur littéraire et de drapeau, le nouvel élu ne les aborda que par des demi-mots et des réticences.

Mais l'illustre Viennet, chargé de lui

répondre, au nom de l'illustre Étienne, retenu au lit par la goutte, n'imita point sa réserve.

Arbogaste a la rancune chevillée dans l'âme.

Tout en félicitant l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*, il ne manqua pas d'exécuter une charge à fond de train contre le romantisme et contre son chef.

On n'a jamais bien compris comment Victor Hugo put résister aux phrases accablantes qui vont suivre :

« En rappelant tous vos titres, disait Arbogaste au récipiendaire, puis-je en ome'tre un qui vous assurait des droits aux préférences de l'Académie? C'est le

naturel, la clarté du style, la clarté surtout, qui disparaît de plus en plus des écrits de notre temps, et qu'il nous appartient de remettre en honneur. Épris, comme tant d'autres, de la nouveauté, vous ne l'avez point cherchée dans la bizarrerie. Vous avez le secret d'être original sans cesser d'être vrai. Chez vous, la pensée n'a rien de vulgaire ; vous ne recourez pas, pour la revêtir d'un faux air de grandeur, à l'éclat des mots et au luxe des métaphores, » etc.

Si Victor Hugo passe à la postérité, que le scandale retombe sur d'autres !

M. Viennet, Dieu merci, n'a pas apporté sa pierre à cet édifice monstrueux de la gloire romantique : tour de Babel

gigantesque, achevée en dépit de la confusion des langues, et qui, si l'on en croit Arbogaste, épouvantera les âges futurs.

Une fois assis dans le fauteuil académique, Mérimée se montra le plus ferme soutien du grand parti de l'ordre.

Beaucoup de ses collègues adoptent la tenue de fantaisie, et viennent aux séances en bizets.

Jamais l'auteur de *Colomba*, même pour les réunions ordinaires, ne s'est permis d'entrer au palais Mazarin sans être revêtu de l'habit à palmes vertes le plus irréprochable.

Il n'y a qu'un seul membre du docte

corps qui ait pu rivaliser avec lui sur ce terrain.

C'est le baron Pasquier.

Immédiatement après le sac des Tuileries en 1848, et lorsque le château se trouvait au pouvoir du peuple vainqueur, Mérimée fut chargé, avec MM. Laborde et Châlons d'Argé, de mettre obstacle au pillage.

Ses collègues et lui recherchèrent dans les appartements du palais, au milieu d'un désordre impossible à peindre, tous les objets d'art qui méritaient d'être conservés.

La mission n'était certes pas sans péril.

Nos commissaires l'accomplirent avec courage et avec bonheur.

Il fut constaté qu'aucun objet d'un grand prix artistique n'avait disparu. Bijoux, tableaux, bronzes, statuettes, vaisselle précieuse, tout fut sauvé, ou à peu près.

Ces messieurs arrachèrent, nous ne dirons pas au vol, mais au saccage et à la ruine, une foule d'objets, représentant la valeur de plus de quatre millions de francs.

Mérimée n'appartenait pas à l'opinion républicaine.

Son attachement à la dynastie de la branche cadette était connu. L'ordre de

choses l'avait gratifié, pendant dix-huit ans, d'une brillante et riche sinécure à la marine. On la lui laissa, comme témoignage de gratitude pour le service qu'il venait de rendre.

Les Provisoires, qui chassaient des emplois toutes les créatures de Louis-Philippe, respectèrent Mérimée.

On ne vit en lui que l'homme de talent, dont les efforts généreux venaient de préserver de la destruction nombre de monuments historiques, et qui, dans ces jours difficiles, donnait une nouvelle preuve de son dévouement pour l'art. •

Mérimée fut peut-être le seul fonctionnaire qui put conserver sa position sans

se mettre à genoux devant la République, et sans témoigner aux gouvernants d'alors un enthousiasme et une sympathie qu'il n'éprouvait en aucune sorte.

Il continua ses travaux littéraires, et fit paraître deux nouveaux ouvrages : une *Histoire de Don Pèdre I^{er}* et des *Études sur l'histoire romaine*, qui réveillèrent toutes les accusations de paradoxe que le journalisme avait autrefois lancées contre lui.

Dans ce livre, Mérimée s'attache à effacer du front de Catilina le stigmate honteux du crime, que lui ont imprimé jusqu'à nos jours les harangues cicéroniennes.

Notre écrivain sait parfaitement l'anglais.

Tous les chefs-d'œuvre de la littérature d'Outre Manche lui sont familiers. Il déclare à qui veut l'entendre que cette littérature n'a qu'un tort, celui de n'être pas assez connue en France.

Il a vu de tout temps et voit encore la meilleure société anglaise.

Lorsqu'une célébrité des lettres ou de la science nous débarque de l'Angleterre ou de l'Amérique, Mérimée s'institue son guide.

Il fut un des Français que Fenimore Cooper reçut avec le plus d'empressement pendant son séjour à Paris.

Le chantre de Bas-de-Cuir logeait rue du Bac.

Six mois durant, il y occupa un petit entre-sol, où Mérimée lui rendait visite tous les soirs. Leurs entretiens littéraires se continuaient souvent jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Quand le citoyen de la libre Amérique voulut voir comment était bâti un roi constitutionnel, ce fut Mérimée qui lui procura l'occasion de satisfaire ce sentiment curieux.

Par sa position officielle et par ses relations avec M. d'Argout, il obtint à Fenimore une audience particulière de S. M. Louis-Philippe.

On sait l'effet que produisit cette audience sur le *Yankee* railleur ; il l'a consignée dans ses *Monikins*.

Entre nous, sa critique n'a rien de condamnable.

Louis-Philippe avait l'air de tout, excepté d'un roi.

Un autre littérateur étranger, dont le talent, pour la science d'observation et la fine fleur de fantaisie, se rapproche beaucoup de celui de l'auteur de *Clara Gazul*, eut l'avantage, comme Cooper, d'avoir dans notre capitale Mérimée pour cicerone.

L'estime réciproque du caractère les unit bientôt étroitement.

Par malheur, les relations affectueuses entre gens de lettres ne sont jamais bien solides, et Dickens alla faire à ses amis, de l'autre côté de la Manche, certaines confidences qui le brouillèrent avec l'écrivain français.

A Londres, il s'avisa de dire tout bas et bien discrètement à deux ou trois cents personnes tout au plus :

— Savez-vous ce qui manque à M. Mérimée pour faire un véritable ami ?

— Non. Quoi donc ? lui demandait-on.

— L'amitié, répondait Dickens. Tout ce qu'il en peut donner, il le réserve pour lui-même.

Ceux qui connaissent le héros de ce petit livre trouvent l'accusation d'une injustice révoltante. L'auteur anglais a très-probablement suivi le système qui consiste à traiter un homme de corsaire pour ne pas être appelé pirate.

Plusieurs fois Mérimée a traversé le détroit; mais son séjour à Londres n'a jamais été bien long.

Vers la fin de 1848, à son dernier voyage, il alla visiter dans son exil le vieux roi des Français, qui lui avait donné, en plusieurs circonstances, des marques d'affection toutes particulières.

Les hôtes de Claremont lui firent fête,

et, ce jour-là, les oreilles durent corner à nos républicains.

Revenu à Londres, après cette visite, notre héros eut l'honneur d'être présenté à la reine Victoria par lord Brougham, son collègue de l'Institut.

Ce qui lie surtout Mérimée à la haute aristocratie anglaise, c'est le mérite incontestable d'archéologue qui le distingue.

Par bon ton plutôt que par goût, les grands seigneurs anglais se posent en admirateurs intrépides des monuments de l'antiquité. C'est donc une véritable joie pour eux de pouvoir rencontrer à Paris un homme de talent, versé dans la matière, et qui unit à cet avantage ceux

d'occuper un rang élevé dans la société française, de posséder une fortune considérable, et d'être lui-même quasi Anglais par la connaissance profonde de la langue et des mœurs britanniques.

Aussi la maison de notre académicien est-elle constamment peuplée de lords et de ladys.

L'alliance ang'aïse, dans ces derniers temps, l'a presque forcé d'agrandir ses salons.

Une jeune Parisienne, élevée à Londres, se trouvait un soir à un thé chez des Anglais.

Notre auteur était au nombre des invités.

· On parlait littérature. Mérimée vantait Shakspeare dans la langue de ses hôtes et en parlait avec enthousiasme.

La dame, après l'avoir écouté, se tourna vers son mari :

— Ah! mon Dieu! dit-elle en français, que ces gens-là sont donc engoués de leur Shakspeare! On voit bien qu'ils n'ont jamais lu Racine.

Mérimée avait tout entendu.

Il se pencha vers la jeune femme, et dit, en s'inclinant avec politesse, mais sur un ton de fine rail'erie :

— Je cherchais à les en consoler, madame.

Ces mots venaient d'être prononcés dans l'accent parisien le plus pur.

Honteuse de sa méprise, la pauvre jeune femme rougit et balbutia quelques excuses; mais quel ne fut pas son trouble, nous dirions presque sa honte, lorsque, cinq minutes après, elle sut le nom de son interlocuteur!

Mérimée, pour y mettre un terme, fut obligé de saisir un prétexte et de quitter le salon.

Quelquefois notre héros eut des aventures moins flatteuses.

Toute chose, en ce monde, a son mauvais côté. L'obligeance et la sympathie de l'écrivain pour les Anglais ne lui a pas

toujours donné des satisfactions d'amour-propre.

Un soir de fête publique, il aperçoit dans la foule deux dames, dont l'embarras extrême se devinait, à leur figure inquiète et presque bouleversée,

— Ce sont deux étrangères, se dit-il.

Aussitôt il s'approche et demande s'il peut leur être agréable en quelque chose.

L'une de ces dames lui répond, en français britannique :

— Haô!... le voiture!... Nous avoir perdu le voiture!

Elles expliquent à Mérimée que le fiacre

qui les a conduites a disparu, qu'elles ne connaissent point Paris, et qu'elles ignorent complètement dans quel quartier elles se trouvent.

- Tout chevalier galant offre son bras en pareille circonstance.

Mérimée, qui avait affaire à deux Anglaises, présenta son bras droit à l'une, son bras gauche à l'autre, les aida vaillamment à traverser la foule, et se dirigea vers la station de fiacres la plus prochaine.

Les dames étaient vieilles, et partant la conversation fut à peu près nulle.

Arrivées devant un café vivement

éclairé, les trois personnes purent se voir à plein visage.

Il paraît que la figure de Mérimée causa une surprise peu agréable à l'une des filles d'Albion; car, se penchant en arrière, elle dit en anglais à sa compagne :

— Vraiment, ma cousine, ce monsieur est d'une politesse charmante; mais, juste ciel, qu'il est laid !

Notre héros tressaille, s'arrête court, lâche le bras des deux Anglaises, ôte son chapeau, et dit, dans la même langue, à celle qui venait de parler :

— Ah ! madame, quand on est aussi jolie que vous l'êtes, on devrait se montrer plus indulgente !

Inutile d'ajouter que la vieille était affreuse.

Les deux Anglaises jetèrent un cri de saisissement, prirent la fuite, et courent encore.

Sous la seconde République, on intenta, chacun le sait, à M. Libri un procès pour soustraction de livres.

Or, si M. Libri est réellement coupable, voilà qui vient singulièrement confirmer l'opinion de Bernardin de Saint-Pierre au sujet de l'influence du nom d'un individu sur sa conduite.

S'appeler *Libri* et voler des livres, quelle bizarre coïncidence !

Mérimée était l'ami du savant Italien.

Ce procès lui fournit une belle occasion de démentir publiquement la renommée d'égoïsme que lui avait faite Charles Dickens.

Il ne croyait pas M. Libri coupable.

Tous ses efforts, toutes ses démarches, toute son influence, furent employés à éclairer les juges et à les convaincre de l'innocence de son ami.

Par malheur, il ne réussit pas à le sauver d'une condamnation.

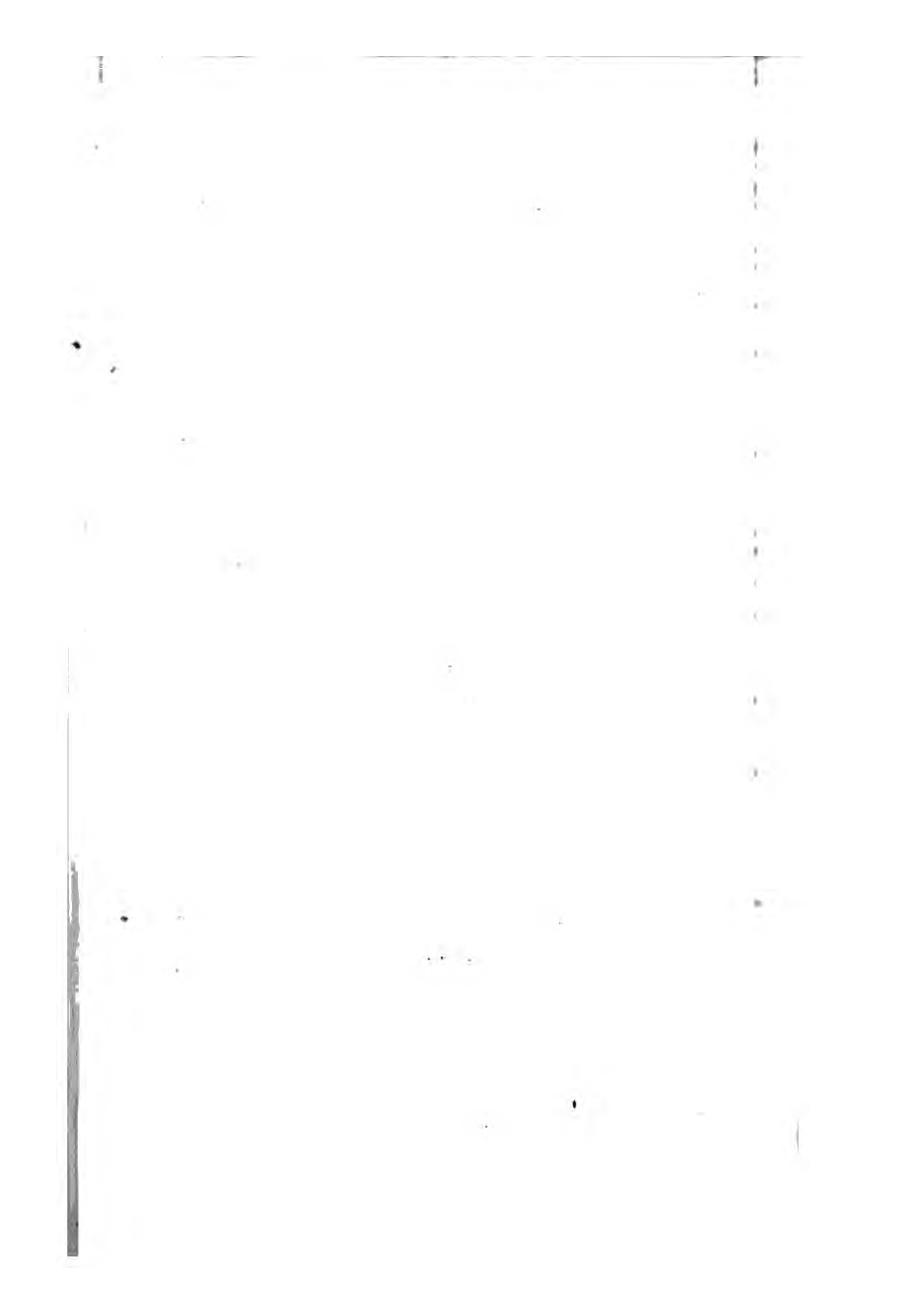
La sentence rendue, Mérimée publia une brochure où il attaquait très-vivement, et, disons-le, avec beaucoup de logique, ce qu'il croyait, ce qu'il croit encore une déplorable erreur du tribunal.

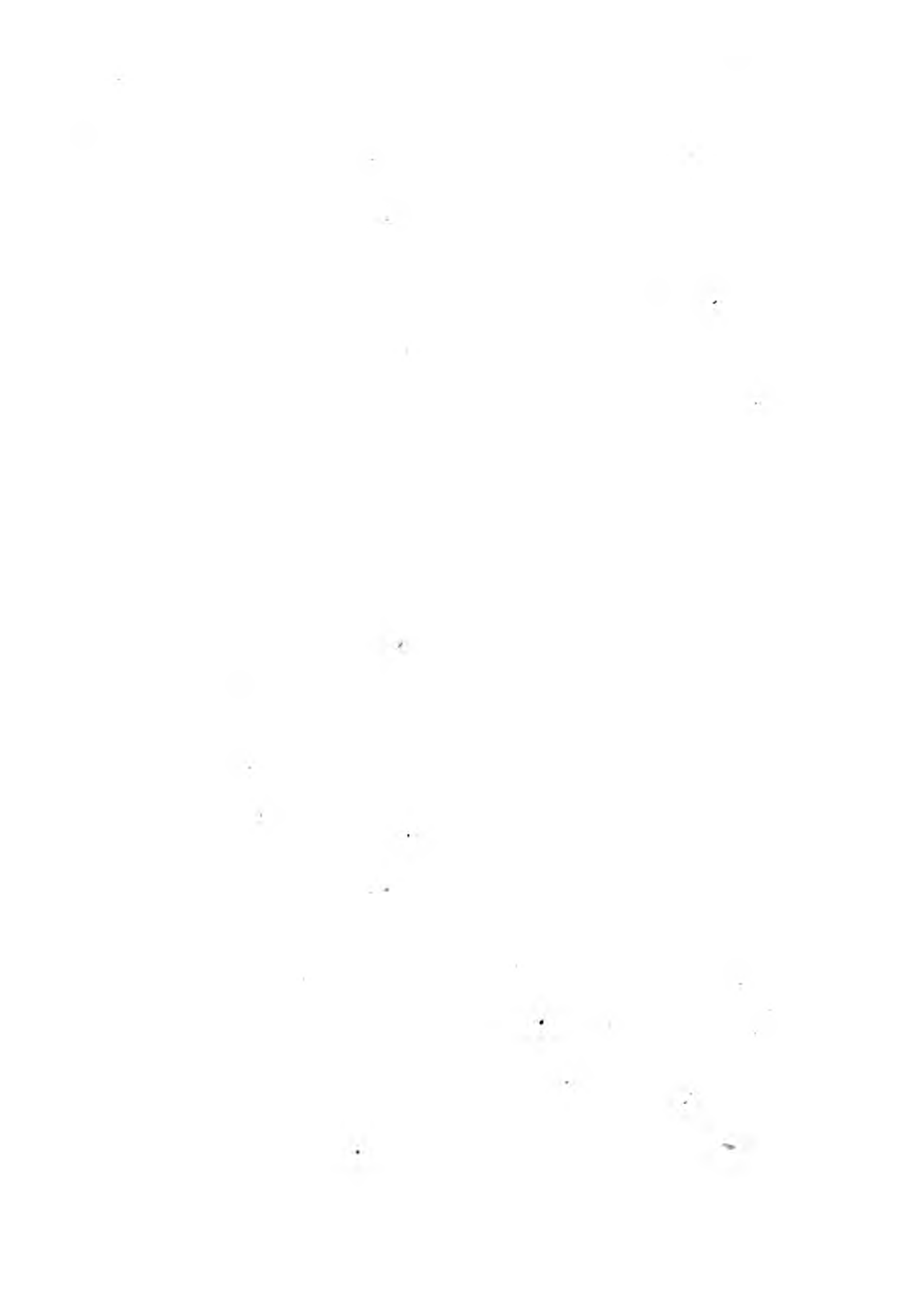
Cette brochure attira sur sa tête les foudres de la police correctionnelle.

M. Mérimée, aujourd'hui sénateur de l'Empire, fut condamné à un mois de prison, pour attaque à la chose jugée. Les hommes de cœur le félicitent d'avoir osé encourir cette peine en prenant la défense d'un ami malheureux.

Tantum infelicem nimium dilexit amicum !

FIN.





OUVRAGE COMPLET

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les Confessions de Marton Delorme, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 vol. grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, il-

Illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent.

Chaque livraison contient invariablement 16 pages de texte. Les gravures sont données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue Guénégaud, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger.

EN VENTE :

Chez **GUSTAVE HAVARD, Éditeur,**
15, rue Guénégaud, 15.

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES BALS PUBLICS

A PARIS,

ÉTUDE PARISIENNE

PAR VICTOR ROZIER.

UN FORT VOLUME IN-32.

Prix : 1 franc.

TABLE SOMMAIRE.

LIVRE PREMIER.

État physique.

CHAPITRE PREMIER. — GÉNÉRALITÉS.

I. NOTIONS GÉNÉRALES.

La danse dans les Bals publics. — Public des dimanches. — Variété du public.

II. TABLEAU DES BALS PUBLICS.

Les bals régis et les bals-guinguettes. — Nombre des bals dans Paris et dans les environs. — Classement des principaux bals. — Prix de l'entrée selon les jours. — Les bals-guinguettes.

III. LÉGISLATION DES BALS PUBLICS.

Droit des pauvres. — Ordonnance sur la police des bals et salles de concerts publics. — Arrêté concernant la fixation des rétributions résultant du dépôt des cannes et autres objets dans les théâtres et les établissements publics.

IV. ORIGINE DU LUXE DANS LES BALS PUBLICS.

Origine du JARDIN MABILLE. — Les journaux attirent l'attention sur les bals publics. — La reine Pomaré. — Clara Fontaine. — Maria l'anglaise. — Mogador. — Rose Pompon. — Pritchard. — Élan donné aux autres bals par le JARDIN MABILLE. — Le JARDIN MABILLE aujourd'hui. — Essais à l'Étranger d'un jardin analogue. — Effet moral du luxe dans les bals.

V. APERÇU GÉNÉRAL.

Bals d'été : Le JARDIN D'HIVER ET D'ÉTÉ. — Le RANELAGH. — Le CHATEAU DES FLEURS. — CHATEAU ET PARC D'ASNIÈRES. — CHATEAU-ROUGE. Brididi. — Frisette. — Chicard. — Rigolette. — La CHAUMIÈRE. — La CLOSERIE DES LILAS. — LES ARÈNES ITALIENNES.

Bals d'hiver : SALLE VALENTINO. — SALLE SAINTE-CÉCILE. — SALLE BARTHÉLEMY. — WAUXHALL. — Le CHATEAU D'EAU. — L'ÉLYSÉE DES ARTS. — Le PRADO.

VI. DE L'AFFICHE DES BALS PUBLICS.

Effet de l'affiche des bals sur le public. — Abus qu'en font certains directeurs de bals.

CHAPITRE II. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

VII. DES BALS QUI NE SONT PLUS.

Ce qu'étaient les bals publics il y a dix ans. — Les seules danses habituelles à cette époque. — Les guinguettes de marchands de vin. — La SALLE MONTESQUIEU. — La CHARTREUSE. — La REINE BLANCHE. — Les modèles Israélites. — BAL MOLIERE. — BAL DU SAUMON. — SALLE BRÉDA. — FOLIES-MEYER. — Le CASINO. — Le BAL DU ROND-POINT. — L'ERMITAGE D'ÉTÉ.

VIII. LE QUARTIER LATIN.

Le quartier latin il y a vingt ans : L'Étudiant. — La Grisette. — Les Enfants du Prado. — Le Bœuf furieux.
Le quartier latin aujourd'hui : L'Étudiant. — Les Femmes. — La Rôtisseuse.

CHAPITRE III. — LES BALS MASQUÉS.

IX. L'OPÉRA.

Les jours gras à Paris. — Fondation des bals de l'Opéra. — Le

public des bals de l'Opéra : Les turbulents. — Les beaux esprits. — Les femmes qui s'émancipent. — Il ne faut pas jouer avec le feu. — Les Marguerite de Bourgogne. — Les danseurs. — Le goût dans les travestissements. — L'Opéra-Comique. — Les autres bals masqués.

X. LA COURTILLE.

Ce que l'on pense généralement de la Courtille. — Ce qu'il en est. — Les FOLIES DE BELLEVILLE. — Le SALON FAVIÉ. — Les femmes que l'on rencontre à la Courtille. — La descente de la Courtille.

LIVRE SECOND.

État moral.

CHAPITRE IV. — ORIGINE DES FEMMES DE BAL.

XI. LA JEUNE FILLE DE PARIS.

Influence des bals et guinguettes sur l'avenir de la jeune ouvrière de Paris. — Le dimanche d'un grand nombre de familles ouvrières de Paris. — Le dîner à la barrière. — La guinguette. — Le jeune ouvrier. — La jeune fille. — Départ du domicile naturel. — Le concubinage. — Effet du mariage lorsqu'il a lieu. — La misère. — Le goût du luxe. — Départ du domicile de l'amant. — La jeune fille chez elle. — Les bals qu'elle fréquente. L'horrible femme. — Rêves de l'ouvrière. — La toilette et la rouerie lui manquent. — Elle devient à son aise dans les habits de soie. — MABILLE et VALENTINO.

XII. SUITE DU PARAGRAPHE QUI PRÉCÈDE.

Deux genres de parents. — Les parents entichés de leurs filles. — Les Cours de danse. — Les mauvais parents. — Fuite de la jeune fille. — Où elle se réfugie. — Ce qu'elle devient. — Abandon des parents. — Actes de bassesses de ces derniers. — Les jeunes filles vendues par leurs parents.

XIII. LA FILLE DE PROVINCE.

Variété. — La domesticité. — Les rusées commères. — La femme qui devient lorette. — Celle qui se retire de l'arène.

XIV. L'ORPHELINÉ SANS FORTUNE.

Ses débuts dans la vie. — Comment elle tombe. — Le rang qu'elle se crée parmi les lorettes.

XV. LA FEMME SÉPARÉE DE SON MARI.

Son récit à propos de sa séparation. — Le mari.

CHAPITRE V. — LA LORETTE ET LA FEMME ENTRETENUE,

XVI. MŒURS ET COUTUMES DE LA LORETTE.

Mobile de la fille perdue. — Quartier où se loge la lorette. — Le thermomètre de sa fortune. — Les providences habillées en femmes mûres. — Leurs multiples fonctions. — Misères. — Comment se relève la lorette. — La Cagnotte. — Splendeurs. — Brouilles entre femmes. — Les plaisirs de la lorette. — Vice dépeint par Balzac. — Tactique de la lorette pour se faire aimer.

XVII. DISTINCTIONS ENTRE L'ACTRICE ET LA LORETTE.

XVIII. LA LORETTE AU BAL.

L'amant de cœur. — Dans quelle intention la lorette va au bal. — Ses moyens de séduction. — Épreuves qu'elle fait subir à ses adorateurs.

XIX. DIALOGUES DANS LES BALS.

Signes distinctifs de la femme de bal. — Dialogues sur divers sujets. — La bouquetière.

XX. SOUPERS A LA SORTIE DES BALS.

Ce qui s'y passe. — Discussions.

**CHAPITRE VI. — DES HOMMES QUI FRÉQUENTENT
LES BALS.**

XXI.

Les petits jeunes gens. — Leur stage auprès des danseuses. — Les jeunes gens qui dansent encore. — Les vieillards corrompus. — De pauvres jeunes gens. — Les désœuvrés. — Le boursicotier. — Les flaneurs.

CONCLUSION.

LOLA MONTÈS

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

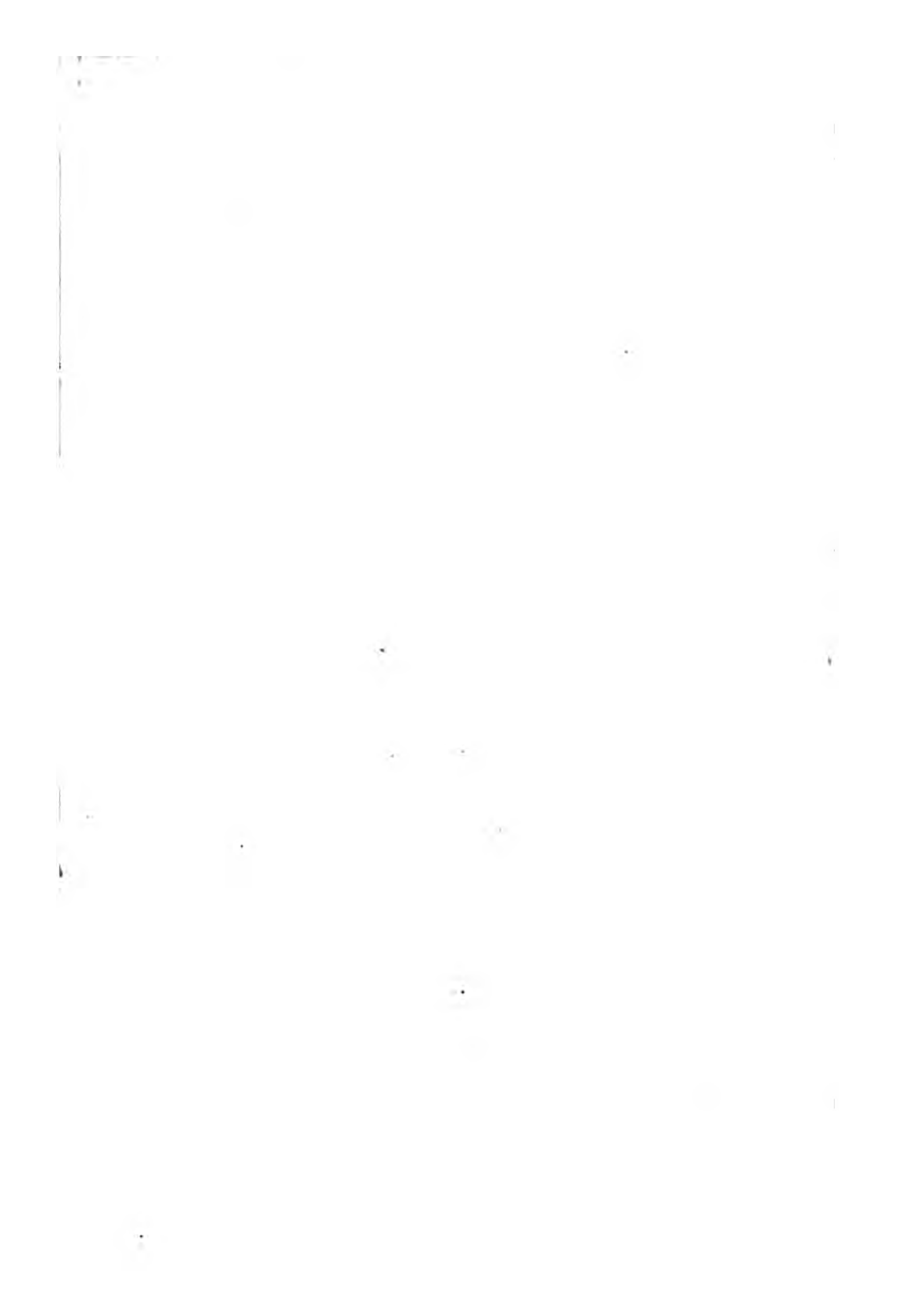
CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Carey, sc.

LOLA MONTÈS

Publie par G HAVARD

Imp. de Manoncourt à St. Jacques

LES CONTEMPORAINS



LOUIS MONTÈS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue auévégaud, 15

1857

et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



LOLA MONTES

March

By the...

by

LES CONTEMPORAINS

LOLA MONTÈS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

LOLA MONTÈS

Nous nous sommes engagé à montrer au lecteur toutes les figures en relief de ce temps-ci , même quand elles doivent leur illustration aux instincts pervers de notre nature.

La femme qui renouvelle , en plein dix-neuvième siècle, les scandales de Jeanne Vaubernier appartient à notre galerie con-

temporaire , et le matérialisme abject des complices de ses désordres sera souffleté par chacune des pages qui vont suivre.

Malgré le nom qu'elle a cru devoir prendre, l'honnête personne dont nous allons raconter la vie n'est rien moins qu'Espagnole.

C'est une fille de la Grande-Bretagne, sol fécond en aventurières.

Portant au front le signe caractéristique d'une époque de décadence, nous voulons dire l'impudeur dans le vice et l'effronterie dans la corruption , elle s'est assise sur les marches d'un trône , et nous l'avons vue, presque reine , affliger l'Europe du spectacle de sa fortune insolente.

Née en 1818 à Montross, petite ville d'Écosse, d'un officier nommé Gilbert et d'une créole, Lola Montès a souvent entretenu le public de son origine.

Mais elle a toujours menti plus ou moins.

Le détail biographique suivant, expédié par elle au *Morning Advertiser*, en est la preuve.

« Je suis née à Séville, écrit-elle, en 1823 (cinq ans après son acte de baptême!); mon père était officier au service de don Carlos; ma mère, Irlandaise d'origine, est née à la Havane. Je m'appelle Maria-Dolorès-Lorris Montès. »

Il paraîtrait que *Lola* serait un diminutif de ses trois prénoms.

Dans les *Mémoires* publiés et signés par cette noble héroïne ¹, elle confesse une partie de la vérité, mais en la brodant outre mesure.

« Je suis née, dit-elle, en 1823 (toujours 1823 !) à Séville.

« Mon père était un gentilhomme irlandais, fils de lady Guilbert (on a voulu conserver sans doute la prononciation anglaise de la lettre G) et du duc de ***.

« Il était, à vingt ans, capitaine dans le 44^e régiment d'infanterie.

¹ Ils ont paru dans le *Pays*. L'œuvre fut écrite, sous la dictée de Lola, par un vieil académicien, mort il y a deux ans. Ceci n'est point à la louange de son ombre.

« Ma mère s'appelait Oliverres de Montalvo, illustre maison qui reconnaît pour son auteur un jeune guerrier maure qui abjura le *paganisme (sic)*. C'est de cette époque que date dans ma famille *un peu* de ce sang africain dont je sens en moi l'ardente vivacité. »

Lola nous parle de son oncle Juan, lequel a laissé une fille, madame de Gavailles, et de son oncle Joseph, sceptique et égoïste *par raison*.

Puis elle nous apprend le nom de ses tantes, les marquises de Pavestra et de Villa-Palma, qui très-probablement n'ont jamais existé.

Revenant à sa mère, elle nous raconte

que celle-ci connut dans un couvent d'Irlande le bel officier d'Écosse.

Plus tard, ils s'épousèrent sur les bords heureux du Tage.

« On me baptisa, continue l'agréable conteuse, sous les noms de Marie-Dolorès-Élisa-Rosana Guilbert. »

Ceci ne ressemble déjà plus à la note biographique envoyée au *Morning*.

« Ma mère, qui aimait le monde avec passion, ne voulut pas me nourrir, et me confia à une nourrice irlandaise qui se trouvait là par hasard, avec un lait en disponibilité pour le premier poupon venu. »

Ces précieux détails furent inventés par Lola Montès, dans l'unique but de fournir carrière au talent d'écrivain de son collaborateur.

La fiction lui permet de s'embarquer très-jeune pour l'Inde avec sa famille.

On accepte aisément que l'officier Gilbert ait dû rejoindre son corps dans les colonies anglaises, et cela donne lieu, comme vous le pensez, à une magnifique description de l'Indoustan.

Lola Montès connaît la *ficelle*, ainsi que pourraient dire messieurs les auteurs dramatiques dans leur argot pittoresque.

Elle nous peint son *aya* ¹, sèche comme une momie, élancée comme un fût de colonne, ayant pour tout vêtement des anneaux au nez et aux oreilles, et portant un nourrisson en sautoir.

Son père l'officier meurt du choléra.

Nous assistons au second mariage de sa mère avec M. Patrick Craigie, gentilhomme écossais, élevé par le gouverneur de l'Inde au poste de député général adjudant (*deputy general adjudant of army*).

« Je n'étais encore, dit-elle, à l'âge de trois ans et demi, qu'une véritable enfant

¹ Domestique indienne.

de la nature, extrêmement sauvage et tenant beaucoup du singe par mon agilité et mon habitude de grimper partout, aux arbres, aux balcons, sur les toits, baragouinant un jargon inintelligible, formé de mots indoustanis ou bengalis et de monosyllabes espagnols et anglais, n'ayant jamais entendu parler de Dieu, seulement un peu de Brahma.»

Dans ses plus beaux jours de fantaisie romanesque et de négligence grammaticale, Alexandre Dumas n'a rien donné de préférable.

Lola grandit dans l'intimité d'un rajah philosophe et caduc.

Elle a pour compagnes de folâtres baya-

dères, qui lui inspirent un goût immodéré pour la danse. Bientôt M. et madame Craigie sentent la nécessité de l'arracher à la vie orientale.

On l'envoie en Écosse, chez sir Jasper Nicholls, ancien commandant de l'Inde et ami de la famille.

Sir Jasper Nicholls, nature violente et despotique, échoue dans ses tentatives pour civiliser la petite sauvage. Il s'en débarrasse en l'expédiant à Perth, au frère du major général Craigie.

Ce dernier sépare la jeune fille de son *aya*, qui l'a suivie en Europe, et la met en pension à Bath, dans le comté de Sommerset, chez une certaine mistress Olridge.

Ici nous ouvrons une parenthèse pour apprendre au lecteur que le roman s'arrête.

Nous sommes en plein sur le canvas de la réalité, sauf les broderies semées à droite et à gauche par la brillante imagination de la *señora*.

Pour l'instant elle se borne à décrire avec beaucoup d'humour la pension de Bath.

On lui apprend le français et même le latin à grand renfort de palmettes. Il paraît qu'on nomme ainsi la fêrule anglaise.

Mademoiselle Lola se permet toutes sortes de niches indécentes à l'égard de son

maître de piano, le père Lœyler, un original qui portait toujours une cravate noire, « parce que, disait-il, c'est la couleur qui se conserve le plus longtemps blanche. »

Elle a pour amies intimes et pour camarades d'étude Fanny et Valeria Nicholls.

Mais bientôt elle contracte une liaison plus tendre avec le jeune Robert F***, collègien de dix-sept ans, qui lui donne rendez-vous sur le mur mitoyen de leurs pensions respectives.

« — Savez-vous ce que c'est que l'amour ? » disait-elle à son jeune interlocuteur.

Question bizarre, à laquelle Robert, aujourd'hui grave diplomate, faisait nous ne savons quelle réponse.

Pendant les vacances (ici le mensonge revient), Lola traverse le détroit avec la famille Nicholls. On l'amène à Paris, et l'ambassadeur d'Angleterre présente au roi Charles X lady Nicholls, ses deux filles, et leur jeune amie de pension.

Quel honneur !

Et comme le récit d'une pareille audience fait bien dans un journal !

La *señora* nous affirme, avec le plus grand sérieux, qu'elle a joué avec Mademoiselle et avec le duc de Bordeaux.

Celui-ci était vêtu d'un petit uniforme de colonel de chasseurs, avec le cordon bleu sur la poitrine.

Si vous en doutez, voulez-vous une preuve convaincante? Lola, qui ne manquait pas d'aplomb, s'est « amusée à lui tirer son sabre du fourreau. » (Textuel.)

Or voici qui achève de rendre *vraisemblables* les assertions de notre fabricante de Mémoires : cette audience aux Tuileries se trouve avoir lieu précisément le 27 juillet 1830.

Charles X choisissait bien son heure !

En quittant le château, mademoiselle Lola traverse des groupes d'insurgés.

Partout, sur son passage, elle aperçoit

des figures sinistres et noires de poudre. Elle devine que le règne de la branche aînée touche à son terme, ce qui lui donne occasion de s'adresser à elle-même une apostrophe d'un haut style et d'un grand effet.

« Singulière fatalité ! dit-elle : je ne puis m'approcher d'un trône sans le voir aussitôt tomber ! ».

Vers la fin de novembre, elle repasse la Manche et va faire sa première communion sous l'œil d'un bon père jésuite, qui lui assure que la danse a été inventée par le diable.

Son éducation est complète.

Elle parle toutes les langues du conti-

ment, monte à cheval comme Antiope, tire l'épée comme Grisier et le pistolet beaucoup mieux que le marquis de la Pailleterie.

Sa mère arrive alors tout exprès du pied de l'Himalaya, pour lui enjoindre d'épouser sir Alexander Lunley, gentleman pourvu de soixante hivers.

Lola trouve plus agréable de se faire enlever par un beau capitaine du nom de Thomas James.

Celui-ci avait accompagné madame Craigie en Europe, et la digne fille d'insinuer qu'il était l'amant de sa mère.

Pauvre colombe ! voyez son innocence ! Elle se confie à ce damné capitaine James,

dans la persuasion qu'il veut lui tenir lieu de *papa*. (Toujours textuel.)

« Mais, hélas ! ajoute notre victime candide, à trente milles de Bath, il n'était déjà plus mon *papa* ! »

Cette brusque et trop rapide union est légitimée par le propre frère du capitaine, ministre calviniste en Irlande ; puis le couple se rend à Dublin, où le vice-roi, lord Normamby, a toutes sortes d'égards et de prévenances pour « l'enfant mariée. »

Il attire Lola dans l'embrasure d'une fenêtre et lui dit avec une galanterie exquise :

« — Les femmes de seize ans, chère belle, sont les reines du monde ! »

Or le capitaine Thomas James se montre jaloux du vice roi.

Signifiant à sa tendre épouse de le suivre, il la conduit dans sa famille, ce qui donne à la coquette solitaire l'occasion de tracer, de main de maître ¹, une peinture de la vie de château, cette vie monotone qui ne comprend que deux épisodes, la chasse et les repas, les repas et la chasse, le tout arrosé d'innombrables tasses de thé, « douches médicinales envoyées à l'intérieur, à heures fixes, avec un imperturbable sang-froid. »

Notre héroïne a un souvenir de colère pour l'épinette enrhumée du grand salon.

¹ Toujours avec la plume de son académicien.

« Cette existence maussade, dit-elle, me pesait à un tel point, que j'eusse fait un coup de tête pour m'en délivrer si mon mari n'avait reçu l'ordre de partir pour l'Inde.

« Il était temps ! »

Madame Lola s'embarque sur le *Blund*, où elle s'engage à la fois dans trois intrigues amoureuses pour charmer les ennuis de la traversée.

Le capitaine, son mari, cuvant dix ou douze litres de *porter* qu'il entonne chaque soir, dort comme un boa dans sa cabine, et les soupirants adressent à l'épouse leurs déclarations sous la porte, au moyen de brins de papier roulés, que la chaste personne prend pour des allumettes.

Le premier de ces amoureux est le capitaine du gaillard d'avant, marin colossal surnommé *Brûle-tout*.

Ce drôle définit l'amour :

« Une pipe qui se charge à dix-huit ans, se fume jusqu'à quarante, et dont on secoue les cendres jusqu'au *requiem*, » pensée originale et profonde que nous recommandons à Henri Murger.

Brûle-tout se voit éconduit.

Son langage est trop pittoresque et ses manières sont trop brutales.

Mais ses rivaux, l'Anglais John et l'Espagnol don Enriquez, voient tous deux leur flamme payée de retour, en trente-cinq minutes de temps.

Nous prions le lecteur de nous pardonner ces détails scabreux.

Lola Montès, la femme bon garçon, comme elle s'intitule elle-même, dit les choses beaucoup plus crûment encore dans les colonnes du journal qui a reçu sa prose.

Elle débarque dans la capitale de l'Inde anglaise.

Le feuilleton qui contient la peinture descriptive de cette ville immense ne manque ni de verve ni d'originalité. Notre héroïne y critique les mœurs anglo-indiennes et nous montre son pédicure lui faisant vis-à-vis dans un quadrille, au milieu de la société la plus choisie de Calcutta.

Sans rien décider sur les habitudes d'un pays inconnu pour nous, ce détail nous semble *fantasié*, comme dit Montaigne.

La dame voit bientôt à ses genoux un très-jeune aide de camp du gouverneur général, sir William O...e, que le ministère anglais, dit-elle, a exilé dans ce pays pour arrêter la passion violente que lui témoignait à Windsor .. »

Nous n'achevons pas.

C'est une manie de la folle créature de se poser toujours en rivale des têtes couronnées.

Elle ne séjourne pas longtemps à Calcutta.

Son mari la fait monter en palanquin et l'emmène avec lui dans une guerre contre les Afghans. Ils traversent ensemble les royaumes de Kaboul et de Cachemire.

A Kurnal, un prêtre de Brahma tombe amoureux d'elle.

Eh quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?

Rien n'intimide ce scélérat de brahmine. Il est plus voltairien que Voltaire et trouve réponse à tout.

Comme la passion d'un brahmine est chose rare et ne manque pas d'une certaine saveur, Lola se paye cette friandise.

Puis elle s'amuse à déniaiser un jeune diplomate français, Virgile de M***, qui

s'en va porter à l'empereur de la Chine des lettres de Louis-Philippe.

Ces intrigues se dénouent pendant que cet ivrogne de capitaine James roufle au fond de son palanquin.

Lola s'aperçoit que son Metternich en herbe manque d'esprit.

Elle lui donne immédiatement congé.

Nous voici à Meeruth, où réside le beau-père de notre fantasque héroïne. Le major général Craigie commandait l'expédition de l'Afghanistan.

Ce brave officier lui fait un accueil plein de tendresse et l'exhorte à demander le pardon de sa mère. Lola reçoit ce con-

seil avec une déférence d'autant plus grande , qu'il lui permet de tourner les talons au capitaine James, aussi morose époux qu'obstiné dormeur.

Elle va rejoindre en toute hâte madame Craigie aux eaux de Simla, le Baden-Baden de cette région lointaine.

Sa mère lui pardonne l'union contractée sans son assentiment, et nous assistons à de nouvelles prouesses galantes.

Le plus entreprenant des nouveaux chevaliers de Lola est un *baby* anglais de dix-sept ans , qui a dressé son singe au rôle de Mercure.

Cet adolescent, qui porte encore la

veste ronde et le grand col rabattu, veut éventrer l'intelligent quadrumane, afin de pénétrer, sous la peau du défunt, chez la dame de ses rêves, et Lola, comme vous le pensez, ne résiste pas à cette magnifique preuve d'amour.

Peu de temps après, elle fait la conquête d'un prince barbare du Kaboul, qui se couche à ses pieds et les lui baise avec ferveur.

Ce sauvage veut l'acheter au poids de l'or et la conduire dans son harem.

Mais Lola, tout en se promenant avec l'amoureux dans un jardin planté de rosiers, lui démontre, par une ingénieuse allégorie, qu'une femme d'Europe est une rose qui se cueille et ne se vend pas.

Sur les entrefaites, arrive le capitaine James.

Il surprend Lola dans un tête-à-tête avec le prince et casse les vitres.

La dame, très en colère et pas du tout repentante, le renvoie fort irrespectueusement à son palanquin. Puis elle déserte, jurant qu'elle ne reparaitra plus.

Madame Craigie désapprouve cette fugue. Elle ferme sa porte à la coupable.

Lola se décide à quitter l'Inde.

Avant son départ, et pour faire suite à ses contes bleus, elle diffame de la manière la plus cruelle, et sous le voile d'un anonyme fort transparent, un homme du

mérite le plus incontestable, M. le marquis de P***.

Enfin elle met à la voile pour l'Europe.

Sur le navire elle tourne complètement la tête à l'un de ses compagnons de voyage, le capitaine L....x, aide de camp de lord Elphinstone.

Ici s'arrête le premier volume de ces honteux *Mémoires*, qu'un entrepreneur littéraire, M. Anténor Joly, avait été ramasser en plein scandale.

Dédiés à Sa Majesté le roi de Bavière, ils commençaient par une lettre, en forme de préface, adressée à ce prince.

On l'appelait *grand monturque et illustre poète*.

Au mois d'avril 1851, MM. de Lamartine et de la Guéronnière, devenus acquéreurs du journal, répudièrent hautement cette spéculation malsaine.

Et les *Mémoires* de Lola Montès ne furent point continués.

Nous allons donc suppléer à cette œuvre autobiographique, où le mensonge coudoie la vérité à chaque ligne, par les renseignements que nous avons recueillis et dont nous garantissons la complète exactitude.

Le jeune aide de camp de lord Elphinstone se nommait Lennox.

Il devint si éperdument amoureux,

pendant la traversée, que sa famille, une des premières d'Écosse, eut toutes les peines imaginables à mettre obstacle au projet d'hyménée qu'il avait conçu, et dans lequel, peu soucieuse des lois portées contre la bigamie, ne cessait de l'encourager sa compagne de voyage.

En Angleterre, sans argent et sans ressources, Lola Montès tombe au plus bas de l'échelle du vice.

Nous la retrouvons à Madrid, entretenue par cinq ou six grands seigneurs anglais, lord M***, entre autres.

Ce dernier la croyait Espagnole.

Une vie de désordre aussi indigne ne tarda pas à lui faire descendre le dernier

échelon de l'infamie. On put la voir, quinze mois durant, pensionnaire de l'un de ces établissements qui n'ont pas de nom dans le langage honnête.

Dès lors, sa ressemblance avec Jeanne Vaubernier fut complète.

Elle devint libre, grâce à la libéralité d'un *protecteur* qui paya ses dettes. Ils s'associèrent d'intérêt pour exercer à Paris et à Bruxelles.

On assure que Lola Montès, dans cette seconde capitale, fut honorée de la bienveillance d'un homme haut placé dans le pouvoir.

Nous ignorons si le fait est véridique.

Dans tous les cas, elle ne fut appelée à

remplir que le rôle d'une maîtresse anonyme, car les journaux belges, fort indiscrets d'ordinaire, ne mentionnent en aucune sorte l'aventure.

La grande célébrité de courtisane de Lola Montès ne date que du procès de Dujarrier.

Antérieurement, la fortune capricieuse ne l'élevait au pinacle, de temps à autre, que pour mieux la laisser retomber dans le ruisseau.

Trois mois entiers, on put la voir courir les rues de Varsovie sous la robe déguenillée d'une chanteuse de barcarolles, semblable à ces pauvres guitaristes dont parle Théophile Gautier :

Maigres sous leurs minces tartans,
Qui glapissent de leur voix triste
Aux portes des cafés chantants.

La chance funeste cessa de la poursuivre.

On l'engagea comme danseuse, en 1839, sur le théâtre de Varsovie, et, deux années plus tard, elle reparut en France, pour développer ses talents sur la scène de la Porte Saint-Martin.

Chacun a souvenir du motif qui fit rompre son engagement.

La pudique sylphide, en dépit des représentations de son directeur, et à la plus grande joie de messieurs de l'orchestre et du balcon, se mit, un soir, à danser sans maillot.

Par l'effronterie de cet acte immoral, elle pensait réduire au désespoir Petipa, dont elle se disait éperdument éprise, et qui, le matin même, avait rompu avec elle.

Voici à quel propos.

Elle affichait une jalousie extrême, une jalousie d'*Espagnole*, et disait en montrant la chevalière qu'elle portait au doigt :

— J'ai dans cette bague un poison violent. S'il me trompe, nous sommes morts l'un et l'autre.

Petipa lui prend la bague.

Il ouvre le chaton et trouve une poudre

grisâtre qu'il recueille soigneusement pour la faire analyser par un pharmacien.

C'était de la cendre.

Les deux histoires réunies du maillot et du poison donnent large matière aux rieurs. Notre danseuse prend la poste et va débiter au théâtre royal de Berlin, mais sans l'ombre de succès.

Bientôt néanmoins elle acquiert une énorme réputation par son duel à coups de cravache avec un gendarme.

Nos grands journaux français, les *Débats* et le *Constitutionnel*, ont narré jadis l'anecdote, qui, certes, en vaut la peine.

Montée sur un pur-sang ¹, Lola assistait en amazone aux grandes manœuvres exécutées en présence du roi de Prusse et de l'empereur de Russie. La détonation des bouches à feu vint effrayer son cheval, qui prit le mors aux dents et se précipita au milieu de la suite des deux monarques, où elle parvint seulement à calmer sa fougue.

Aussitôt un gendarme s'élança, menaçant l'amazone et maltraita sa monture.

Lola, prompte comme l'éclair, lève une cravache et en cingle la face du gendarme,

¹ On écrivait de Berlin : Mademoiselle Montès aime passionnément à monter à cheval, et, pour se livrer à son aise à cet exercice, elle a amené *de son pays* deux chevaux andalous. (*Constitutionnel*, octobre 1845.)

qui dresse procès - verbal sur le lieu même.

Un huissier se présente le lendemain chez la sylphide et lui remet une assignation judiciaire.

Furieuse, elle lui arrache des mains le papier timbré, le déchire et lui en jette les morceaux au visage.

Nouveau procès verbal.

Et les feuilles berlinoises d'affirmer, avec toute la gravité allemande, qu'il y a là double chef d'accusation, et que la coupable va perdre sa liberté pour longtemps.

C'est une fausse nouvelle.

Une lettre de l'amazone, expédiée en toute hâte au *Journal des Débats*, qui l'imprime, fait connaître à ses amis de France qu'on renonce à la poursuivre.

Le coup de cravache était regardé comme un acte de vivacité fort excusable.

A en croire la signataire, le gendarme frappé à la figure était même venu fort humblement lui demander grâce.

O vieil Odry ! tu n'es pas le seul qui aies rencontré de bons gendarmes !

En attendant, notre héroïne avait jugé convenable de quitter Berlin.

Peu de semaines après, recevant mau-

vais accueil du parterre de Varsovie, dont les souvenirs ne lui étaient point favorables, elle se permit, vis-à-vis des spectateurs, certains gestes qui n'avaient rien de gracieux, mais qui laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de la décence.

Cette fois, elle eut la visite d'un gendarme russe porteur d'un mandat d'amener fort en règle.

Elle le cravacha solidement, comme elle avait fait au gendarme prussien, n'attendit pas qu'on vint lui demander grâce et prit la fuite.

La voilà de nouveau sur le chemin de la France.

On assure que le chevalier Franz Litz était son compagnon de berline.

Quoi qu'il en soit, les premières visites de la douce personne furent pour ses bons amis les journalistes.

Janin la reçut en joyeux camarade.

Alexandre Dumas lui dit qu'elle s'était conduite en *gentilhomme* avec les sbires de Frédéric-Guillaume, et Amédée Achard, lui baisant les mains, s'écria :

« — Nous allons donc voir danser en Espagnol ! »

Pour l'ami Théophile Gautier, non-seulement son accueil fut affable, mais il publia coup sur coup, dans la *Presse*, dont

Dujarrier tenait alors la gérance, quatre ou cinq feuilletons chocnosophes, destinés à faire mousser supercoquentieusement cette reine de la Cachucha.

Comme on le devine, Léon Pillet s'empressa d'engager une personne aussi bien recommandée, et madame Stolz reçut la sylphide à bras ouverts.

Mais Lola Montès fit un fiasco superbe.

Le public de l'Opéra trouva sa danse par trop andalouse, et siffla sans miséricorde.

On a imprimé que l'audacieuse *Espagnole*, dénouant les jarretières écarlates de son maillot, les avait jetées au parterre ébahi; mais l'anecdote manque d'exactitude.

Voici le fait attesté par des témoins oculaires.

Au milieu d'un *ballonné* trop expressif et suivi de protestations affligeantes pour l'oreille de Lola Montès, un de ses cothurnes de satin se détacha.

Par un mouvement rapide, elle le saisit et le lança au hasard du côté des spectateurs. Il tomba dans une baignoire de gauche, où un lion, ganté de blanc, le reçut avec enthousiasme.

Peu de temps après éclata, au milieu d'un tripot, la fameuse querelle qui devait coûter la vie à Dujarrier.

Lola fut mêlée d'un bout à l'autre à cette ténébreuse affaire.

Devant elle eut lieu la scène de provocation, et Dujarrier, qui n'était rien moins que duelliste, accepta le cartel pour ne pas déchoir aux yeux de sa maîtresse.

Notre héroïne parut au tribunal entièrement vêtue de noir.

Sa déposition chargea le plus possible le spadassin ministériel dont l'arme avait été si fatalement habile.

Plus tard elle a écrit :

« Des hommes *de bien loin et de bien haut* ont agi dans ce duel, je veux dire dans ce lâche assassinat, froidement prémédité. »

Le testament de la victime léguait vingt mille francs à Lola Montès.

Elle partit pour l'Angleterre, où elle séjourna quelques mois ; puis elle vint à Munich ¹, accompagnée d'un aventurier français, nommé Auguste Papon, le même qui a publié ses *Mémoires* à Genève, en 1849, et sur lequel la *Gazette des Tribunaux* du 10 mai dernier nous renseigne longuement.

Ce personnage, neveu d'un historien connu, a laissé dans les divers casinos de l'Allemagne une réputation déplorable.

On l'a vu, pendant les plus mauvais jours de la seconde République, se promener à Paris sous l'uniforme et le manteau rouge de capitaine de croates. Il disait

¹ Elle accepta un engagement pour le théâtre royal de cette ville.

avoir été blessé de trois coups de feu à la bataille de Novare, perdue par Charles-Albert contre les Autrichiens.

Dans le monde, où il parvenait à se glisser de temps à autre, il prenait le titre de marquis de Papon.

Lola Montès l'appelait son *cuisinier*.

Papon noua la première trame de l'intrigue qui fit tomber le dévot roi Louis dans le traquenard que lui tendait la trop célèbre danseuse.

« Deux ou trois semaines avant mon départ pour Munich, écrit encore Lola Montès, une somnambule m'annonça que j'exercerais beaucoup de prestige sur un monarque intelligent, et que je serais ap-

pelée à influencer sur le destin d'un royaume. »

Évidemment cette prophétie a été faite après coup.

Toujours est-il que le roi de Bavière, ayant rencontré Lola par hasard chez un de ses chambellans, témoigna le désir de la voir danser devant lui un fandango. Les grâces chorégraphiques de la dame lui tournèrent complètement la tête, et la royale faveur ne tarda pas à se déclarer par les marques les plus vives.

Cinq jours après, la nouvelle maîtresse est officiellement introduite à la cour.

« — Messieurs, dit le roi, je vous présente ma meilleure amie ! »

Le 14 août 1847, une ordonnance royale, datée d'Aschaffenburg, accorde à la favorite l'indigénat en Bavière; puis des lettres patentes, fort en règle, la nomment successivement baronne de Rosenthal et comtesse de Landsfeld¹.

En même temps le roi lui accorde une pension sur l'État de vingt mille florins (cinquante-deux mille francs) et lui fait construire à Munich un hôtel splendide.

¹ Son écu d'armoiries est écartelé à l'allemande. — PREMIER CARRÉ : sur champ de gueules, un sabre d'argent à poignée d'or; — DEUXIÈME CARRÉ : sur champ d'azur, un lion couronné et prêt au combat; — TROISIÈME CARRÉ : également sur champ d'azur, un dauphin d'argent, tourné à gauche; — QUATRIÈME CARRÉ : sur champ blanc, une rose pâle. L'écusson est surmonté d'une couronne comtale, enrichie de neuf perles. A droite de la couronne, les tabliers du heaume sont d'argent et de gueules; à gauche, ils sont d'azur et d'or.

Au mépris de ce qu'il se doit à lui-même comme époux et comme père, au mépris du sentiment des convenances que le siècle où nous vivons impose plus que jamais aux rois, Louis exige que tous les membres de sa famille accueillent honorablement l'aventurière, et la reine, sa malheureuse femme, reçoit l'injonction de présenter à Lola le grand cordon de chanoinesse de l'ordre de Thérèse ¹.

Le chef du ministère ultramontain, M. Abel, se retire avec tous ses collègues, après avoir adressé au vieux monarque une lettre menaçante.

Immédiatement les démissionnaires sont

¹ Ordre que la reine elle-même avait créé et qui portait son nom.

remplacés par un cabinet libéral, dont la nouvelle comtesse prend soin de composer la liste.

Elle se flatte que l'avènement du libéralisme en Bavière fera rejaillir sur elle quelque popularité.

Son attente est complètement déçue.

Le pays refuse à la courtisane toute es pèce de reconnaissance pour des idées de progrès et de liberté qu'elle souille de son patronage.

Elle ne peut se montrer en public sans être poursuivie par des huées ou des sifflets.

Madame la comtesse se venge, en cra-

vachant, selon sa louable coutume, les militaires et les bourgeois qui ne se découvrent pas sur son passage.

Du reste, son palais regorge de courtisans.

A la honte de l'aristocratie et à la honte des arts, on trouve là chaque jour, aux pieds de l'impure idole, des princes, des grands seigneurs hongrois, des écrivains, et des peintres.

Un de ces derniers surtout, que nous ne nommerons pas pour sa gloire, visait à être le Pygmalion.

Mais l'orage grondait au dehors, et bientôt la foudre tomba.

Les étudiants bavarois, à l'exemple de

leurs confrères des universités allemandes, se réunissent en diverses associations, qui se distinguent entre elles par une dénomination spéciale et par la couleur de la coiffure.

Celles de Munich portaient le nom des cinq provinces principales du royaume, savoir : *Pfalzer, Schwaben, Franken, Isaren, Bavaren.*

Dans le palais même de la favorite, il s'en forma bientôt une sixième, l'*Alemania*, que Madame la comtesse voulut honorer de sa haute protection.

Elle se composait de quinze ou vingt jeunes nobles, coiffés de casquettes d'un rouge vif, garnies d'une ganse multicolore.

Ceux qui en étaient membres furent impitoyablement repoussés par les autres étudiants. On leur rompit en visière, après les avoir déclarés indignes d'obtenir satisfaction pour une offense quelconque.

Dans la première semaine de février 1848, les *Alemanen*, s'étant présentés à l'université, au cours de physique de M. Sieber, sont accueillis par d'épouvantables grognements.

Le professeur se voit contraint d'interrompre sa leçon.

Grand émoi chez la comtesse.

Il s'agit de réprimer au plus vite ces démonstrations insolentes. On fait savoir aux étudiants qu'une enquête vient de

s'ouvrir pour châtier les fauteurs du désordre.

Mais on se moque de l'enquête, et, le 6 février, de nouvelles et plus terribles attaques sont dirigées contre les casquettes rouges.

En vain les professeurs et le recteur cherchent à ramener le calme.

Le prince Wallerstein, ministre des affaires étrangères, chargé par intérim du portefeuille de l'instruction publique, vient en personne haranguer l'émeute ; mais il n'empêche pas les *Alemanen* d'être poursuivis, en sortant de l'université, par les *pereat* (à bas) d'une foule d'étudiants, qui les escortent et les accablent d'impré-

cations, depuis l'extrémité de la longue rue Louis jusqu'à la Loggia, située entre le palais du roi et l'église des Théatins.

Un mot connu, répété par madame la comtesse : « Mauvais cheval peut broncher, mais non toute une écurie, » achève d'exaspérer ces jeunes gens

Trois jours après, les cris et les huées recommencent avec plus de rage encore.

Les *Alemanen* se réfugient chez un traiteur, appelé Rottmanner, où se tiennent ordinairement leurs réunions. L'un d'eux, le comte de Hirschberg, se retourne au seuil de la porte, tire un poignard et se précipite sur les agresseurs.

On lui arrache le poignard.

Mais les gendarmes n'osent pas mettre un membre de l'*Alemania* en état d'arrestation.

Le jeune homme entre chez le traître, où ses camarades sont en train d'écrire à la favorite pour réclamer son appui.

Madame la comtesse, — il faut lui rendre cette justice, — accourt en toute hâte et traverse intrépidement la foule, à pied et sans escorte.

Reconnue, menacée, en butte à mille outrages, elle veut chercher asile dans les maisons d'alentour ; mais toutes les portes, celle de la légation d'Autriche entre autres, refusent de s'ouvrir.

Ce fut alors qu'on put voir Sa Majesté le roi de Bavière quitter clandestinement une fête qui se donnait au château, descendre dans la rue au beau milieu de l'émeute et offrir le bras à sa chère comtesse, pour la dérober aux insultes publiques.

Ils entrèrent ensemble dans l'église des Théatins, où Lola Montès, tombant au pied de l'autel, s'écria :

« Dieu, protégez mon meilleur, mon seul ami ! »

Regagnant aussitôt le portail, seule et un pistolet au poing, elle le décharge sur la multitude, mais sans blesser personne.

Un escadron de cavalerie survient à

propos pour la sauver de la colère du peuple.

Le 10, paraît une ordonnance royale qui déclare l'université de Munich fermée pour un an.

Cette mesure achève d'exaspérer la ville.

Ouvriers et bourgeois se joignent aux étudiants; l'émeute se change en révolution, et toute la municipalité de Munich réclame l'éloignement de la maîtresse du roi.

Louis refuse et déclare qu'il perdra plutôt son diadème dans cette lutte funeste.

Mais la chambre des pairs, effrayée des menaces du peuple, s'empresse d'inter-

venir et arrache enfin au vieux roi l'ordre de départ de la comtesse de Landsfeld.

Celle-ci refuse de croire tout d'abord à cette détermination de son cher Louis; mais il faut bien se rendre à l'évidence.

Elle monte en voiture.

Douze gendarmes l'accompagnent, et des agents de police lui servent de laquais.

Avec elle, dans l'intérieur de sa berline, et pour lui tenir lieu de femme de chambre, sans doute, madame la comtesse n'a que des hommes.

Le peuple, apprenant ce départ, se rue aussitôt sur l'hôtel de la favorite et le sac-cage.

Par une idée singulière et qu'on s'explique à peine, le roi Louis voulut assister incognito à cette nouvelle scène de désordre.

Un caillou l'atteignit au front et le blessa grièvement.

Quelques officiers le reconnurent. On le ramena tout ensanglanté au palais.

Cependant la favorite ne perdait pas l'espoir de relever sa fortune. Elle rentra, quelques heures plus tard, à Munich sous un déguisement ; mais elle ne put approcher de son vieil amoureux.

Durant près d'un mois, elle erra de résidence royale en résidence royale, comptant toujours sur son rappel.

Or l'ouragan de Février franchissait le Rhin.

Bientôt on le vit fondre sur Munich, et Louis de Bavière, tombé en enfance, dut abdiquer pour sauver la monarchie.

L'indigénat fut retiré à Lola Montès. Elle apprit qu'on venait de la mettre sous la surveillance de la haute police.

Tout lui conseillait de fuir.

Nous la retrouvons au bord du lac de Constance avec le marquis de Papon¹, et

¹ Ce dernier, qu'elle ne soudoyait plus sans doute avec assez de munificence, la quitta pour se livrer à l'industrie sacrilège que nous a révélée dernièrement la *Gazette des Tribunaux*. Papon, déguisé en capucin, était parvenu à capter la bienveillance et le patronage d'un grand nombre de prélats. Une société, dite *Société de l'Église*, dont il était le fondateur, assurait

un certain docteur Riedel, autre *cuisinier* à ses gages.

Une fois dégagé des soucis du trône, Louis de Bavière espérait couler aux genoux de sa belle comtesse une existence filée d'or et de soie.

Il lui expédia message sur message.

O désespoir!

Elle rejeta dédaigneusement les propositions de ce Lovelace septuagénaire et privé de couronne, pour donner son cœur à un bel attaché d'ambassade qu'elle venait de rencontrer à Berne.

les temples catholiques contre le vol des trones, des vases sacrés, etc. ; puis elle faisait commettre les vols par ses agents mêmes, afin d'augmenter le nombre des assurances. Le capucin-marquis fut condamné par contumace à dix ans de travaux forcés.

Ceci eut lieu dans la première quinzaine de mars.

Notre royal poète se livra, dès lors, à toutes sortes de rimes larmoyantes sur l'inconstance et l'ingratitude odieuse des beautés chorégraphiques.

Si nous avions le temps et l'espace nécessaires, nous traduirions pour nos lecteurs quelques-unes de ces poésies éplorées qu'on nous envoie d'Allemagne.

En attendant, Lola Montès, tantôt à cheval, tantôt en brillant équipage, se promenait dans les rues de Berne avec son jeune adorateur.

L'œil radieux de madame la comtesse ne trahissait aucun souvenir des événe-

ments terribles qui avaient épouvané la fin de son règne de favorite.

En la voyant, M. Jourdain n'eût certes plus fait cette question :

« — A quoi sert la philosophie? »

Un autre caprice ne tarde pas à faire prendre à Lola Montès le chemin de l'Angleterre.

Elle gagne le port d'Ostende, en traversant les États prussiens.

Arrivée à Bonn, elle entend sous sa fenêtre un tumulte horrible. Ce sont les étudiants qui lui donnent un *charivari* (en allemand, musique de chat).

Madame de Landsfeld paraît au balcon.

Tenant à la main une flûte de champagne, elle écoute, souriante, les miaulements universitaires et boit à la santé des charivariseurs.

Enfin elle arrive à Londres, où des aventures non moins étranges lui sont réservées.

Tous les journaux signalent sa présence dans la capitale du Royaume-Uni, et l'affiche du théâtre de Covent-Garden annonce une pièce intitulée *Lola Montès*, ou *Comtesse pour une heure*.

Mais le chambellan chargé de la censure dramatique en interdit la représentation.

Bientôt les cockneys ébahis apprennent

que madame de Landsfeld s'est mariée à un lieutenant aux gardes de la reine Victoria, M. Heald, possesseur d'une fortune de quinze à seize mille livres sterling de revenu.

Et votre premier époux, comtesse?

Mais l'estimable femme n'y songe plus.

Ou, pour mieux dire, elle a trop de hardiesse dans le caractère pour s'arrêter devant un aussi mince obstacle.

Heald avait rencontré Lola Montès dans un des parcs de Londres. La voir, tomber dans le ravissement, et du ravissement dans le délire, tout cela fut l'affaire d'une minute. Il s'empressa de lui offrir le mariage.

Idée d'Anglais !

La dame lui donne six semaines pour réfléchir à sa proposition, lui permettant de la visiter dans l'intervalle, et le laissant libre de retirer sa parole s'il vient à changer d'avis.

Ce procédé, aussi adroit qu'original, charme le blond insulaire.

Au bout des six semaines, il épouse la comtesse de Landsfeld, qui, en échange de ses guinées, lui sacrifie son blason.

La famille du jeune fou pousse des clameurs.

On introduit contre Lola Montès une belle et bonne accusation en bigamie.

Un traître, nous ne savons lequel, a révélé l'existence du capitaine James.

Mistress Heald fournit une caution de mille livres sterling et ne juge pas à propos d'assister aux débats du procès. Nos époux franchissent le détroit pour aller au loin passer la lune de miel, à la mode des gens comme il faut.

Ils traversent la France et gagnent l'Espagne.

L'excellent Anglais rend Lola Montès mère de deux beaux enfants.

Mais, en dépit de ces gages d'amour, leur bonheur est troublé par des querelles intestines.

A Barcelone, à la suite d'une scène vio-

lente, l'ex-favorite du roi Louis frappe d'un coup de poignard le lieutenant aux gardes de la reine d'Angleterre.

Et l'époux blessé de s'enfuir.

Mais, toutes réflexions faites, il met un clou dans le pied de sa mule pour avoir un prétexte de s'arrêter en chemin. Voyant que sa femme ne le rejoint pas, il lui envoie une longue missive, qui se termine ainsi :

« O ma Lola! si jamais vous avez à vous plaindre de moi, cette lettre vous servira de talisman ! »

Quelques heures après, mistress Heald ramène son mari en triomphe.

Ce dernier reprend sa chaîne et ne tarde

pas à s'en repentir. Les querelles recommencent. Il trouve la vie conjugale insipide et songe, dès lors, à une fuite sérieuse.

Une première fois Lola le perd à Madrid.

Elle le fait afficher sur les murs et dans tous les journaux, promettant récompense honnête à qui le lui ramènera.

Bientôt Paris a la gloire d'héberger le couple dont on lit sur ces pages l'extravagante épopée.

Madame éprouve la fantaisie de se faire peindre par Claudius Jacquand ; mais, chaque jour, on interrompt les séances qu'elle donne à l'artiste pour la prévenir

que Monsieur fait sournoisement ses malles et commande des chevaux de poste.

Elle s'élançe et met obstacle au départ.

Une fois, néanmoins, il réussit à tromper sa rigide surveillante. Lola fut obligée de courir après lui jusqu'à Boulogne.

Claudius Jacquand les avait représentés l'un et l'autre sur la même toile, l'époux offrant à l'épouse une riche parure de diamants.

A la rupture définitive, l'insulaire alla trouver le peintre.

Il voulait qu'on coupât en deux le tableau, pour ne pas laisser son image accolée à celle de Lola.

Malgré cette réclamation, la toile resta tout entière au pouvoir de l'épouse.

Elle garda ce tableau dans sa chambre, ayant soin de tourner la peinture du côté de la muraille.

A ceux qui lui demandaient pourquoi elle agissait ainsi :

« — Dame, répondait-elle, mon mari n'a pas besoin de voir ce que je fais : ce serait indécent. »

Revenu à Londres, le lieutenant aux gardes n'eut aucune peine à faire prononcer la nullité de son mariage. L'existence du capitaine Thomas James fut aisément prouvée devant les juges ¹.

¹ Ce premier mari ne mourut qu'en 1852, seize mois après l'arrêt de la cour.

Heald, l'année suivante, se noyait à Lisbonne, au milieu d'une promenade maritime.

Le remous imprimé aux vagues par un bâtiment à vapeur qui vint à passer à quelque distance, fit chavirer sa frêle embarcation.

Quant à notre sylphide bigame, elle avait pris son vol du côté des régions américaines, où, par la licence de ses mœurs, elle devint bientôt la *lionne* du jour.

On la vit reparaître sur la scène comme actrice et comme danseuse.

Dans une pièce composée *ad hoc*, elle représenta les principales aventures de sa vie en Bavière et gagna des monceaux d'or.

Mais, cet or, elle le jetait par les fenêtres.

Les directeurs du nouveau monde se lassant de pourvoir à ses dépenses effrénées, l'industrielle personne imagina un genre d'exhibitions à la portée de toutes les bourses, auquel elle donna le nom de *conversations*.

Durant un quart d'heure, et moyennant un droit fixe perçu à la porte de la salle, on avait le droit de la voir dans une de ses plus riches toilettes et de causer avec elle, n'importe sur quelle matière, en français, en anglais ou en espagnol.

Elle partit pour la Nouvelle-Orléans.

Un Canadien, nommé Jones, se fit l'en-

trepreneur de ses succès dramatiques , et, comme on craignait que, dans ce pays foncièrement religieux, le scandale de son histoire n'indisposât la population contre elle, voici le plan qu'on imagina.

Les journaux de la Louisiane firent savoir que madame la comtesse de Landsfeld, arrivée depuis peu en Amérique, distribuait d'abondantes aumônes aux pauvres, aux malades, aux prisonniers, en expiation sans doute de sa vie coupable.

L'effet de ces réclames une fois produit, les mêmes journaux apprirent au public que la fameuse comtesse allait prochainement entrer en religion; les mieux informés fixaient même l'époque de la prise de voile.

Mais, au jour dit, troisième et mirobolant *fait-divers*.

On annonce que la signora Lola Montès, obéissant à l'instinct de l'inconstance, si puissant sur son sexe, au lieu du cloître choisit l'Opéra.

Le soir on s'étouffe aux portes du théâtre, et, les jours suivants, on encaisse des recettes monstres.

En 1853, la danseuse entreprend un voyage en Californie.

A San-Francisco, vers la fin de juillet, elle convole en troisièmes noces avec un publiciste nommé Hull.

Ce personnage était l'éditeur-propriétaire du journal *The San-Francisco Whig*.

Puis elle revient en Europe , accompagnée d'un ours et d'un singe qui portent l'effroi sur le steamer où elle a pris passage.

Toutes les pérégrinations de Lola Montès ne l'ont point rendue millionnaire.

Il y a quelques mois , *Figaro* s'est fait appeler en police correctionnelle pour avoir narré l'impudente espièglerie jouée par la dame aux gardes du commerce qui venaient l'inviter à les suivre à Clichy.

Bien que la vérité soit *nue*, il faut l'habiller quand on la présente sous la forme de l'anecdote.

Échappant à ses créanciers, l'héroïne du *Figaro* s'embarque pour l'Australie ,

et les feuilles anglaises ou françaises nous donnent , jusqu'à ce jour, le complément de son histoire.

Nous n'avons plus que des citations à faire.

Lisons d'abord le *Herald* du mois de mai 1856.

« *Mademoiselle* Lola Montès joue en ce moment sur le théâtre Victoria, de Melbourne, en Australie.

« Un journaliste, M. Seekamp, éditeur du *Ballarat Times*, avait, à ce qu'il paraît, fait, dans un de ses articles, quelques observations qui attaquaient le caractère de Lola, comme femme, et non sa réputation d'actrice.

« Quelques soirées après, M. Seekamp se rendit à l'hôtel des États-Unis , où elle résidait.

« Apprenant qu'il était au bas de l'escalier, Lola descendit avec un fouet et lui en administra plusieurs coups. M. Seekamp les lui rendit avec une cravache, et bientôt les combattants se saisirent littéralement aux cheveux.

« Quelques personnes intervinrent, et l'on finit par les séparer.

« Le lendemain soir, au théâtre, Lola Montès fut accueillie avec enthousiasme (ò braves habitants de l'Australie!), et, à la fin de la représentation, elle prononça un petit discours qui la caractérise parfaitement.

« — Je vous remercie de votre amitié, a-t-elle dit, et je regrette d'être obligée de parler encore de M. Seekamp ; mais ce n'est pas ma faute, car, dans le journal de ce matin, il renouvelle ses attaques contre moi. Vous avez entendu raconter la scène qui a eu lieu hier. M. Seekamp menace de continuer d'attaquer ma réputation (quelle indignité!). Je lui ai offert de me battre avec lui au pistolet ; mais le lâche qui a osé frapper une femme s'est sauvé devant elle. (*Applaudissements.*) Je vous remercie de nouveau, mes bons amis ! »

Mais voici bien une autre affaire.

C'est encore un journal anglais qui la raconte, en l'empruntant au *Ballarat Times*.

« Lola Montès avait été engagée pour jouer sur le théâtre de M. Crosby.

« Au moment de régler ses comptes, elle chercha querelle au directeur, et sans doute elle allait se porter à quelques-uns de ses excès habituels, lorsque apparut madame Crosby, armée d'une forte cravache. La femme du directeur frappa si fort et si souvent sur la pauvre Lola, que l'arme cinglante fut brisée en morceaux.

« Alors les combattantes se prirent corps à corps, et... le reste se devine, mais ne s'écrit pas. »

La feuille ajoute :

« Enfin la terrible cravacheuse vient de

trouver, non son maître, mais sa maîtresse, et, d'ici longtemps, elle sera incapable de paraître sur aucun théâtre. »

Cette indigne volée décida Lola Montès quitter l'Australie.

Vers la fin d'août suivant, elle était en France et adressait à l'*Estafette* cette lettre singulière :

« Saint-Jean-de-Luz, hôtel du Cygne,
2 septembre 1856.

« Les journaux belges et quelques journaux français ont affirmé que le suicide de l'artiste Mauclerc, qui se serait, dit-on, précipité des hauteurs du pic du Midi, fut eu pour unique cause les contrariétés conjugales que je lui avais suscitées.

C'est une calomnie que M. Maclerc pourrait, je pense, au besoin démentir. Nous nous sommes, il est vrai, séparés amicalement après huit jours de mariage, mais poussés uniquement par nos besoins impérieux d'indépendance mutuelle. Il est probable, du reste, que l'événement du pic du Midi aura pris naissance dans l'imagination de quelque journaliste à court de nouvelles tragiques, et j'ose compter, monsieur le rédacteur, sur votre impartialité pour donner accès dans votre estimable journal à ma légitime justification.

« Agréez, etc.

« LOLA MONTÈS. »

Girardin, très-embarrassé pour remplir les colonnes de son journal, vu qu'on ne le laissait plus y développer ses hautes conceptions politiques¹, jugea convenable de reproduire la missive adressée à l'*Estafette*.

Le numéro qui la contenait tomba sous les yeux de M. Mauclerc, alors en représentation à Bayonne.

Il répondit au grand Émile :

« Monsieur le rédacteur,

« Je viens de lire, dans le numéro de la *Presse* du 7 septembre, une lettre de Lola Montès, où il est question d'une chute

¹ Raison qui a fini par le décider à le vendre.

dont j'aurais été la victime et d'un mariage dont j'aurais été le principal acteur.

« Je suis complètement étranger à ces deux sinistres : — de ma vie je n'ai éprouvé la moindre velléité de me précipiter des hauteurs du pic du Midi, pas plus que de tout autre pic, — et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu l'avantage d'épouser — ne fût-ce que pour huit jours — la célèbre comtesse de Landsfeld.

« Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« MAUCLERC,
Artiste dramatique. »

Bayonne, le 9 septembre 1856.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de commenter ces faits curieux.

Est-ce la danseuse qui ment ? est-ce le comédien qui nie ?

Voilà ce que nous ignorons. La seconde lettre, en tous cas, est infiniment préférable à la première.

Lola Montès, bien qu'on la prétende spirituelle, est loin de mériter cette louange. Il ne lui restera jamais, pour moyen de salut, ce qui restait à Ninon de Lenclos, une courtisane comme elle, mais dont les fautes s'abritaient, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, sous le triple voile de la grâce, de l'esprit et de la décence.

Madame la comtesse de Landsfeld, dans

ses actes comme dans ses discours, va jusqu'aux régions les plus fangeuses du cynisme.

Le moins ignoble des mots qu'on lui prête est celui-ci :

« — Quand je suis arrivée en Bavière, j'avais cent mille francs ; mais le roi Louis me les a mangés ! »

Au physique, c'est une femme de taille moyenne, très-svelte, avec des cheveux noirs abondants et d'énormes yeux d'un bleu sombre.

Son nez mince, aux naseaux mobiles, trahit des instincts de colère et de luxure.

Le bas de son visage manque de précision dans les contours et se termine disgracieusement en pointe.

Elle ne mérite pas la grande réputation de beauté qu'on lui a faite.

Nous avons écrit son affligeante histoire pour venger la morale publique.

Il ne faut pas que nos femmes, nos filles ou nos sœurs, se laissent éblouir un seul instant par ces renommées scandaleuses que le vice applaudit et que la débauche encense, jusqu'au jour où, marquées du sceau de la vieillesse et de l'opprobre, elles tombent dans le gouffre du mépris universel.

Nous conseillons à tous ceux que la digne comtesse voudrait cravacher encore de lui administrer ce châtement que les lois anciennes infligeaient sur la place publique aux prostituées insolentes.

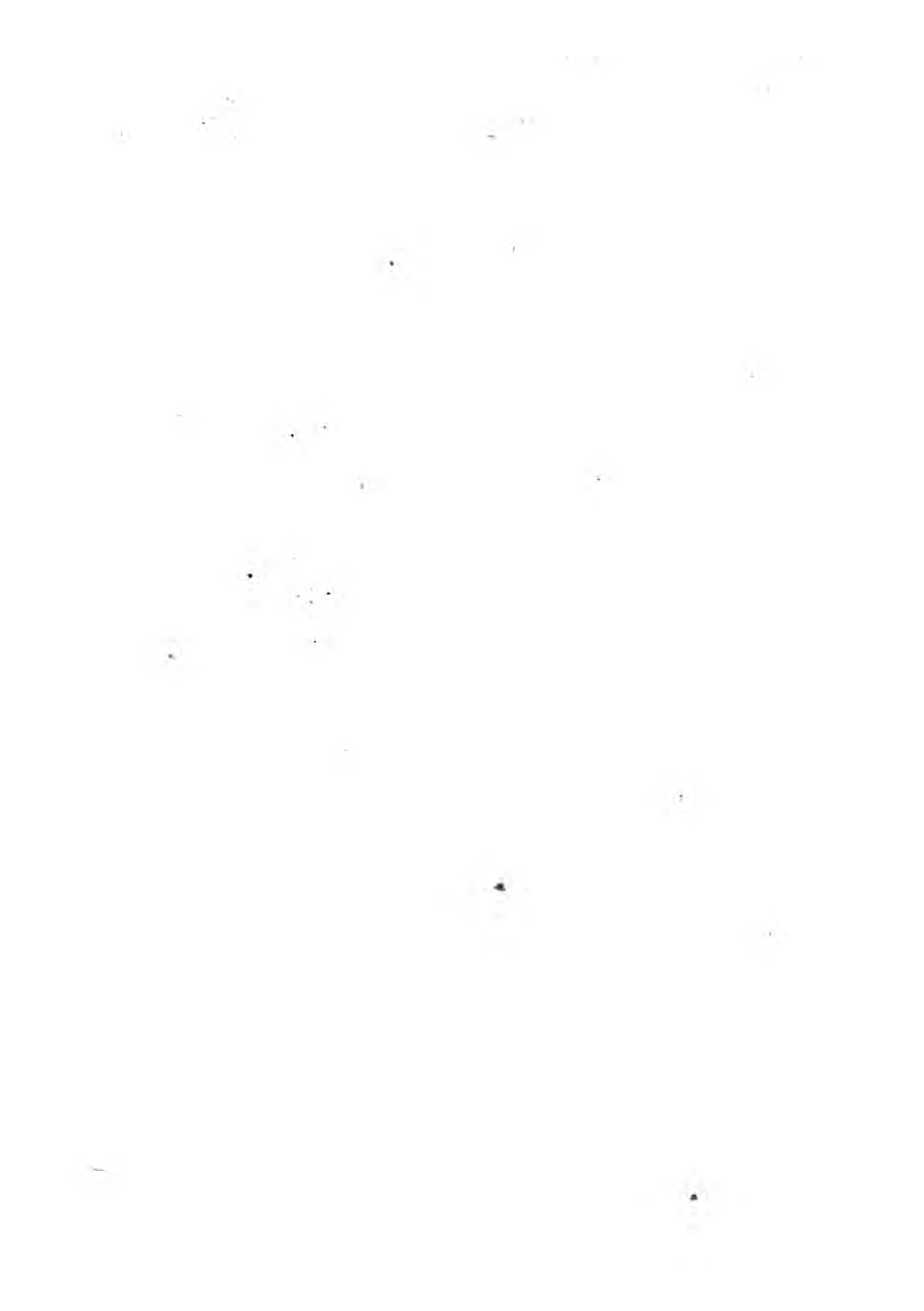
Aucun juge n'oserait qualifier d'attentat à la pudeur cet acte de justice expéditive.

Lola Montès n'a jamais eu de pudeur.

FIN.

Monnaies Venogues

Tiré de la Collection de M^r Dentu



LES
CONTEMPORAINS

JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

LES CONTEMPORAINS, — ce titre engage.

Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. **EUGÈNE DE MIRECOURT**, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. **EUGÈNE DE MIRECOURT** s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

Le journal **LES CONTEMPORAINS** paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier
1857.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.

LE JOURNAL LES CONTEMPORAINS SE VEND
CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,
15, RUE GUÉNÉGAUD,
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX
ET CHEZ
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

UN NUMÉRO : TRENTE CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT

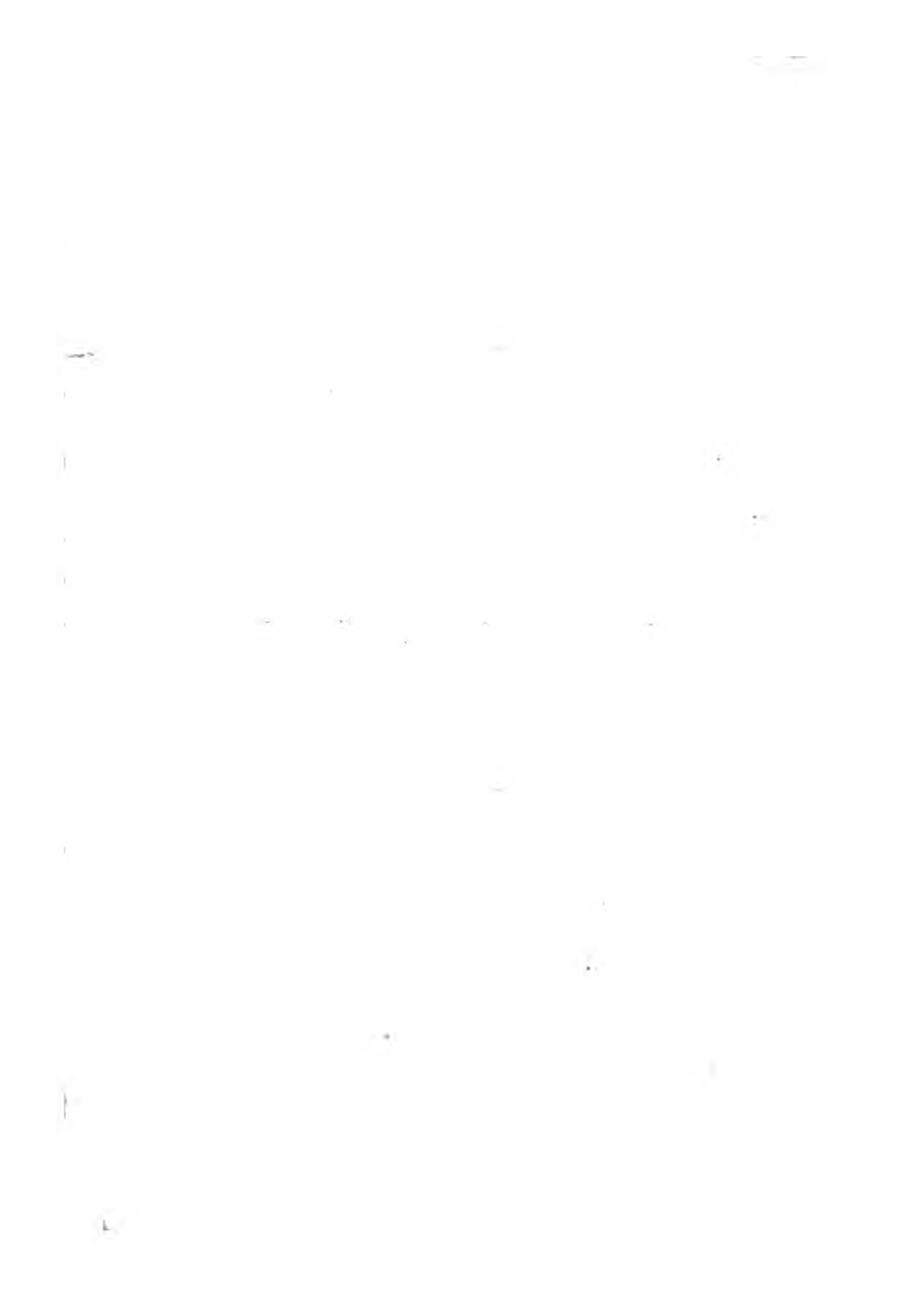
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Un An : 18 fr.

ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays.

*Le journal LES CONTEMPORAINS sera envoyé
gratuitement, comme essai, à toute personne qui en
fera la demande par lettre affranchie.*

Pour le prix de l'abonnement, envoyer *une
valeur sur Paris* — OU UN MANDAT SUR LA POSTE
à M. le Directeur du journal **les Contem-
porains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)



ROSA BONHEUR

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ELFURTH, 1.





Carcy del. et sc.

Imp. de Mamecon 57 r. S. Jacques Paris

ROSA BONHEUR

Publié par G. HAVARI.



1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000

2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050



LES CONTEMPORAINS

ROSA BONHEUR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

ROSA BONHEUR

Le bois de Boulogne, en 1831, ne ressemblait guère à ce qu'en a fait de nos jours le génie du luxe et des améliorations.

Ce n'était qu'un fourré de jeunes arbres, assez mal peignés, et succédant d'une façon médiocre aux vieilles futaies de chênes, de hêtres et de bouleaux,

abattues en 1815 par messieurs les Cosaques.

Des avenues larges et poudreuses coupaient à angles droits ces insipides taillis, peu fréquentés dans la semaine, si ce n'est par le duel ou par le suicide.

Quelques rares bourgeois, habitants de Neuilly ou des villages circonvoisins, y venaient chercher un peu d'ombre pendant la canicule. On pouvait encore y rencontrer çà et là quatre ou cinq amateurs d'équitation, montés sur des rosses indignes, ou un égal nombre de bambins, déserteurs de la *Mutuelle*, qui se consolait de la fêrule ou du bonnet d'âne en chassant aux papillons ou en dénichant des merles.

Malgré ses ombrages rôtis par le soleil, malgré sa tristesse et sa solitude, le bois de Boulogne avait cependant alors une admiratrice fervente.

C'était une jeune fille, âgée de dix ans à peine.

Elle ne connaissait rien de plus magnifique au monde que cette promenade, et venait y passer régulièrement tous les jours que le bon Dieu faisait sans brouillard et sans pluie.

Avec ses traits éveillés, ses brusques allures, ses cheveux ras et sa face toute ronde, on l'eût prise pour un des héros de l'école buissonnière dont nous parlions à l'instant même, si une robe écourtée, recouvrant à mi jambe un pantalon d'é-

toffe brunâtre, n'eût été l'indice de son sexe.

On la voyait bondir, comme une chèvre, le long des avenues, pendant que sa bonne, Catherine, la croyait à l'école des sœurs de Chaillot.

Visitant les berges et les lisières, elle faisait d'énormes bouquets de marguerites et de boutons d'or, ou bien elle s'enfonçait au milieu du taillis, se couchant sur l'herbe, passant des heures entières à écouter le chant des fauvettes, à observer les magiques effets du rayon de soleil qui filtre sous les rameaux, ou à contempler, rêveuse, les grands nuages blancs et roses que le couchant sème dans l'azur.

D'autres fois, s'arrêtant au bord du

chemin, elle dessinait sur le sable, avec une branche d'arbre, tout ce qui frappait ses yeux, chevaux et cavaliers, bêtes et gens, promeneurs et promeneuses, encadrant ses personnages dans des horizons de fantaisie, tout peuplés de moulins et de chaumières.

Bientôt sa composition l'absorbait de telle sorte, qu'elle ne voyait pas les badauds groupés autour d'elle.

Ceux-ci tombaient des nues et s'extasiaient devant la précision des figures que traçait la jeune fille sur la poussière de la route.

Un d'entre eux lui dit un jour :

— Sais-tu que tu dessines fort bien, ma petite ?

— Certainement, monsieur, répondit l'enfant d'un air résolu. Papa aussi dessine bien.... C'est lui qui m'a donné des leçons !

Inutile de dire que la jeune artiste du bois de Boulogne était mademoiselle Rosa Bonheur. Dès l'enfance, elle révélait ses dispositions prodigieuses.

Son père, Raymond Bonheur, avait du talent comme artiste ¹.

Mais, unique soutien d'une famille pauvre, il fut obligé de renoncer aux grandes études de peinture pour gagner le pain de la maison.

¹ Tout jeune, il donnait de grandes espérances et remportait aux écoles de Bordeaux les premiers prix de dessin.

La nécessité poignante l'arracha brutalement à son rêve le plus cher, c'est-à-dire à la perspective de conquérir des palmes à l'école de Paris d'abord, puis à celle de Rome. Il prit le parti de donner des leçons de dessin, commençant sa carrière comme il devait l'achever, par le sacrifice et par le dévouement au devoir.

Émerveillé des charmes d'une jeune personne dont il était le professeur, Raymond ne tarda pas à unir sa destinée à la sienne.

L'amour seul, et non l'intérêt, fit ce mariage; car la pauvreté de l'épouse était aussi grande que celle de l'époux.

Ils durent l'un et l'autre rivaliser d'efforts et de travail pour nourrir tout à la

fois et leurs parents valétudinaires et la jeune progéniture que, de neuf mois en neuf mois, ils voyaient s'accroître.

Dieu vient au secours des grandes familles; sa providence double le courage de ceux qui leur servent de protecteurs et d'appuis.

Raymond se multipliait; son ardeur, dans cette lutte avec la misère, était vraiment surnaturelle. Voué jour et nuit à des travaux sans gloire, mais d'une exécution facile, prompt surtout, et d'un débit certain, le malheureux peintre tâchait d'oublier l'art en regardant sa femme et ses enfants.

Madame Bonheur était excellente musicienne.

Elle donnait, de son côté, des leçons de piano, et courait héroïquement le cachet d'un bout de la ville à l'autre.

A force d'énergie, de persévérance et de labeurs, les jeunes époux finirent par améliorer leur position.

Des jours moins tristes allaient luire pour l'intéressant ménage. Raymond commençait deux grandes toiles destinées à l'exposition de Paris, quand tout à coup un malheur terrible vint le frapper.

Sa compagne mourut.

Resté veuf avec quatre enfants, il se retrouva plus profondément englouti que jamais dans le gouffre de la production commerciale. Ses économies disparurent

avec l'espérance de conquérir une place dans la phalange artistique.

Le pauvre homme, se sentant père avant tout, dit adieu au glorieux avenir qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Il obéit à son destin sans murmure.

Mais le séjour de Bordeaux lui rappelait trop vivement celle qui n'était plus ; il vint habiter Paris.

Rosa, notre héroïne, avait alors sept ans.

Confiée, ainsi que ses deux frères, Auguste et Isidore, et sa petite sœur Juliette, aux soins d'une brave et digne femme, appelée la mère Catherine, elle eut une enfance insoucieuse et libre.

La mère Catherine logeait aux Champs-Élysées.

Elle s'attacha tendrement aux petits orphelins, et prit soin d'envoyer aux écoles du voisinage Rosa et son frère aîné.

Nous avons vu tout à l'heure comment la petite fille trompait sa surveillance, en se dirigeant tous les matins du côté du bois de Boulogne, dans la saison des feuilles et de la brise.

Ce n'était pourtant ni un caractère indocile ni une âme revêche.

A Bordeaux, quand venait l'heure où sa mère essayait, chaque jour, de lui enseigner la croix de par Dieu, elle se sauvait et se cachait au fond du jardin.

Souvent alors un perroquet, très-exercé à prononcer le nom des enfants Bonheur, appelait Rosa d'une voix si distincte, que la petite fille, croyant entendre sa mère, accourait bien vite.

Mais, la leçon prise, elle s'en vengeait sur l'oiseau bavard et le châtiât rudement.

Il en fut de l'écriture comme de la lecture, c'est-à-dire qu'on eut toutes les peines imaginables à la montrer à Rosa.

Ses cahiers contenaient très-peu de pages en ronde ou en bâtarde ; mais presque toujours on y trouvait une multitude de figurines et d'esquisses aussi curieuses que pittoresques.

Ce goût pour le dessin datait de loin chez la jeune fille.

A peine eut-elle abandonné ses langes, qu'on lui vit perpétuellement un crayon entre les doigts.

Le célèbre poète espagnol Moratin, exilé par le gouvernement de Madrid pour avoir chanté l'invasion française en 1808, habitait Bordeaux depuis cette époque. Lié très-intimement avec Raymond Bonheur, il passait toutes ses soirées dans la famille et s'amusait beaucoup des croquis naïfs de Rosa.

Moratin, qui, plus tard, se coupa la gorge, était alors le personnage le plus joyeux de la terre et le plus expansif.

Il raffolait de sa petite amie, qu'il appelait « Ma boule ronde, » et tous les soirs le poète et l'enfant se livraient à d'interminables parties de cache-cache.

N'oublions pas que Raymond Bouheur, au point où nous en sommes de cette histoire, est à Paris avec ses enfants.

Occupé à vaincre les obstacles sans nombre entassés par la grande ville sous les pas de l'artiste qui cherche du travail, et qui trouve toutes les positions, même les plus humbles, accaparées et conquises, notre Bordelais laissa grandir ses enfants sous les ailes de la mère Catherine.

En 1832, il lui reprit les trois aînés. La petite Juliette seule resta chez la bonne femme.

Auguste et Isidore entrèrent dans un pensionnat, où leur père acquittait, en donnant des leçons de dessin, le prix de l'éducation qu'ils recevaient.

Quant à Rosa, elle fut mise en apprentissage dans un atelier de couturière.

Son aversion pour l'étude ne permettait pas de lui choisir un état plus relevé.

L'orgueilleuse et intelligente petite fille sentit vivement l'infériorité de cette condition. Bientôt on put s'apercevoir que la monotonie des travaux à l'aiguille était essentiellement antipathique à son caractère turbulent et à son indépendance innée.

Rosa, — comme disent nos habiles médecins, depuis que Molière n'est plus

là pour se moquer de leur idiome, — abhorrait la couture par *idiosyncrase*.

Elle n'était pas dans l'atelier depuis huit jours, que son visage blême et ses traits amaigris trahissaient l'ennui profond dont elle était atteinte.

Hélas! peut-on la condamner à rester douze heures par jour sur une chaise, dans une chambre sans air, le dé au doigt, à ourler et à coudre, quand au bois de Boulogne les oiseaux chantent et quand la brise caresse la feuillée!

Pour elle, c'est une véritable torture.

Heureusement son père vient lui rendre visite. Elle se jette dans ses bras tout en larmes et lui déclare qu'elle souffre le martyre.

M. Bonheur est touché de son désespoir.

Il lui fait quitter immédiatement ses travaux d'aiguille et va frapper avec elle à la porte d'une pension de jeunes personnes. On y reçoit Rosa aux mêmes conditions que l'on avait admis ailleurs ses frères Auguste et Isidore.

Raymond Bonheur en est quitte pour donner par semaine trois leçons de plus.

Mademoiselle X***, qui dirige le pensionnat, se montre fort satisfaite du professeur de dessin ; mais elle ne se félicite pas également de l'acquisition de Rosa.

La jeune fille n'est cependant pas d'une nature hargneuse ou volontaire.

Elle n'en met pas moins la maison

tout entière en bouleversement. C'est un petit diable femelle, occupé sans cesse à lutiner ses compagnes et ses maîtres.

Soit en récréation, soit en classe, mademoiselle Rosa fait mille et un tours.

Elle a du salpêtre dans les veines.

Toutes les espiègeries qui peuvent passer en un mois dans la cervelle de trente collégiens s'organisent dans la sienne en quelques minutes, et n'en sont que plus pétulantes, plus folles, plus audacieuses.

Ainsi, par exemple, il lui arrive de dessiner la caricature du professeur d'anglais, des sous-maîtresses ou des grandes élèves.

Or ce n'est là qu'une moitié du crime.

Rosa découpe avec soin ces dessins grotesques, les attache, au moyen d'un bout de fil, à une boulette de pain mâché, puis les envoie au plafond de la classe, où ils restent suspendus, en balançant leurs grimaces avec la plus complète irrévérence.

On juge du tumulte et des éclats de rire.

Jamais on ne cherche la coupable.

Immédiatement, sans discussion, sans appel, Rosa se voit condamner au pain sec.

Chacun s'accorde à reconnaître ses admirables dispositions pour le dessin dans cette multitude de charges bouffonnes et frappantes de ressemblance.

Mademoiselle X***, la maîtresse du pensionnat, les déclare publiquement criminelles au premier chef; mais elle a soin de confisquer le tout, pour enrichir en secret son album d'une collection qui lui semble aussi originale qu'amusante.

Rosa est d'une faiblesse scandaleuse en grammaire; elle ne mord pas à l'orthographe et ne sait pas une ligne de géographie et d'histoire.

Une seule étude l'absorbe : c'est l'étude du dessin.

Ne lui parlez pas d'autre chose. Vous pouvez la punir et la priver de nourriture : elle a du fusain dans sa poche, et crayonnera des paysages sur son assiette,

veuve du bouilli quotidien et des haricots traditionnels.

Enfermez-la, si bon vous semble, au cachot : ses yeux s'habitueront aux ténèbres, et bientôt elle charbonnera sur la muraille sombre de splendides académies.

A chaque fin d'année, jamais elle ne manque de remporter le premier prix de dessin, au plus grand embarras de son père et à l'admiration jalouse des autres élèves.

Rosa se fût trouvée parfaitement heureuse si les pensionnaires, ses camarades, ne l'eussent blessée dans son amour-propre.

Elles appartenaient presque toutes à des familles opulentes,

Les chères petites femmes étaient ornées déjà de tous les défauts de leur sexe, nous voulons dire d'une énorme intempérance de langue, de beaucoup de vanité, de très-peu de bon sens et d'un profond dédain pour tout ce qui n'avait pas un titre et des chevaux.

La fille de notre artiste professeur était à leurs yeux une sorte de mendiante, admise par charité pure à l'avantage inappréciable de leur illustre compagnie.

Vingt fois le jour, et peut-être sans songer à mal, ces jeunes pécores humiliaient et mortifiaient leur condisciple, tantôt en comparant leurs robes de soie à sa pauvre robe d'indienne, tantôt en se moquant, au réfectoire, de son couvert et de son gobelet d'étain.

Comment donc ! elles en avaient le droit, puisqu'elles buvaient et mangeaient dans l'argenterie !

A la longue, ces coups d'épingle aigrirent la nature si franche, si ouverte et si expansive de Rosa.

Son caractère devint sombre.

Elle prit en grippe les sottes fillettes, cessa de jouer avec elles aux heures de récréation, pleurant aujourd'hui, demain se montrant irascible, et mécontentant mademoiselle X***, qui n'entendait pas qu'on manquât d'égards aux jeunes cotillons aristocrates confiés à sa gouverne.

M. Bonheur dut retirer sa fille de la pension.

De retour au logis paternel, Rosa se

livra tout entière à sa vocation d'artiste ; elle ne quitta plus l'atelier, dessinant ou peignant du matin au soir.

Quand on allumait la lampe, elle s'arrachait avec peine à ses pinceaux et à ses crayons.

On la voyait alors prendre un ébauchoir et modeler la cire ou la glaise jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Un goût très-vif l'entraînait aussi vers la sculpture, et longtemps elle s'y adonna d'une façon sérieuse ; mais le génie de la couleur l'emporta décidément chez elle sur l'amour de la plastique.

A moins d'être organisé comme ces Titans du seizième siècle, qui s'appelaient Léonard de Vinci ou Michel-Ange,

on trouve dans les arts le même écueil que dans les lettres.

L'artiste et l'écrivain qui ne savent ni contenir leur élan, ni restreindre leurs efforts, s'essoufflent à coup sûr, et tombent dès leurs premiers pas dans la carrière.

Rosa Bonheur avait trop de modestie et de bon sens pour se fourvoyer de la sorte.

Quand elle eut reconnu sa voie, elle ne s'en écarta plus.

La statuaire n'ajoutait rien à son génie, et pouvait, au contraire, lui enlever beaucoup.

Nous voyons la jeune fille s'armer de

courage ; elle consacre de longues années au développement de ses aptitudes artistiques.

Tous les matins elle se rend au Louvre, copie les grandes œuvres italiennes, les tableaux de Rubens, de Poussin, de Lesueur, dessine d'après les antiques et dédaigne le naturalisme hollandais.

Les admirables toiles de Paul Potter, les paysages de Ruysdael et les ciels limpides de Carle Dujardin laissent presque indifférente celle que la postérité nommera leur fille.

Rosa ne se préoccupe que de l'art sublime, c'est-à-dire de celui qui vise avant tout à reproduire les grandes passions et les grandes pensées de l'homme.

Dans les galeries du Louvre, encombrées de rapins des deux sexes et de visiteurs souvent indiscrets, notre héroïne travaille avec un recueillement, avec une assiduité qui excitent l'admiration générale¹.

Des Anglais font, de temps à autre, une halte à côté de son chevalet. Ils murmurent en regardant la toile commencée de la jeune fille :

« — *Very well, very well, indeed!*
Très-bien, très-bien, vraiment! »

¹ « Jamais, dit M. Jouselin, économiste du Musée, mademoiselle Bonheur ne quittait des yeux son modèle. Elle ne faisait attention ni aux visiteurs ni à ses camarades. Je n'ai pas vu d'exemple d'une telle application et d'une telle ardeur au travail. »

Mais Rosa ne semble même pas entendre cet éloge.

Le jour où elle cessa d'étudier au Louvre, elle continua de travailler sous la direction de son père. Jamais elle n'eut que lui pour professeur. Le livret du Salon a commis une inexactitude en la désignant, une année, comme élève de Léon Cogniet.

Auguste, Isidore et Juliette apprirent à leur tour à dessiner et à peindre.

Raymond Bonheur fut aussi leur unique maître.

Cet artiste n'eut pas d'autre école que sa famille. Jusqu'au bout il voulut achever son œuvre d'abnégation et de sacrifice. La gloire, à laquelle il renonçait pour lui-même, il cherchait à la conquérir pour ses enfants.

Sous aucun prétexte il ne leur permit de travailler pour le public avant que l'heure du talent n'eût sonné.

Aussi Rosa fut-elle très-lente à recueillir quelque lucre de son pinceau. Raymond Bonheur avait fait serment de ne laisser sortir de l'atelier de sa fille que des chefs-d'œuvre.

Quatre années se passèrent pour elle à l'étude des grands maîtres.

Elle eut enfin la conscience de sa force. Mais vers quel but se dirigeront ses efforts? A quel dieu sacrifier dans ce vaste panthéon de l'art?

Fera-t-elle de la peinture historique? Cette pensée l'épouvante. Il y a, de ce côté de l'horizon, nombre d'écueils qu'elle

n'aura jamais peut-être la hardiesse de franchir, En soumettant ses toiles au jugement du public, il faut d'abord faire oublier qu'elle est femme.

Quant à la peinture de genre, elle ne convenait pas au sérieux de son caractère.

Ce fut alors que le souvenir de ses anciennes promenades au bois de Boulogne lui revint à l'esprit et décida de sa vocation.

Elle se rappela les ravissements prolongés, les extases délicieuses où la plongeait, tout enfant, la vue de la nature ; elle comprit qu'elle était née peintre de paysages et d'animaux.

Sur-le-champ, sans retard, avec cette force de volonté, cette énergie de persé-

vérance qui seule fait les grands artistes, elle se prit à étudier, non les paysages de l'école historique, avec leurs éternelles montagnes en meules de foin, leurs fontaines chargées d'inscriptions latines ou grecques, et leurs Romains en robe prétexte ; mais les forêts, les champs, les monts, les prés, comme on en voit dans le Berry ou en Bretagne, lieux agrestes par excellence, coteaux et vallons peuplés de ruminants paisibles, dont elle attrapait la portraiture à rendre Brascassat jaloux.

Tous les matins Rosa partait avec son attirail de peintre et quelques provisions.

Elle franchissait la barrière, puis s'égarait au hasard dans les vertes et luxuriantes campagnes qui environnent Paris.

Après avoir marché longtemps, elle s'arrêtait au bord d'un ruisseau, sur la lisière d'un bois, garnissait de couleurs sa palette, et faisait une rapide ébauche de la scène ou de la vue qui attireraient ses regards.

Elle rentrait, à la nuit tombante, épuisée de fatigue.

Plus d'une fois elle revint, mouillée jusqu'aux os et couverte de boue, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer, le lendemain, les pérégrinations de la veille.

Mais que faire et que devenir pendant ces jours de pluie continuelle, trop fréquents sous notre latitude?

Rosa eût voulu posséder chez elle une ménagerie complète, un couple de chaque

espèce d'animaux, comme Noé dans l'arche. Malheureusement le domicile commun ne se prêtait pas à cette idée fantastique.

On habitait un sixième étage de la rue Rumfort.

Le logement se composait de quatre pièces fort étroites, ouvrant sur une petite terrasse.

Mademoiselle Bonheur eut une fantaisie analogue à celle de Sémiramis, reine de Babylone, c'est-à-dire qu'elle se donna l'agrément d'un jardin suspendu.

Grâce à des volubiles, à des cobées et autres plantes grimpantes, elle métamorphosa la terrasse en une charmante oasis, verdissant et fleurissant au milieu d'un désert de toits.

Or cette verdure et ces fleurs étaient moins pour elle que pour un joli mouton de Beauvais, à la laine fine et soyeuse, auquel on donna la terrasse pour résidence, et qui eut, deux années entières, l'honneur de servir de modèle à notre jeune artiste.

Auguste fut spécialement chargé de prodiguer à la précieuse bête les soins les plus attentifs.

Il était tout fier de sa mission et s'intitulait gravement :

Éleveur en chambre.

Comme le modèle, qui avait brouté jusqu'à la racine toutes les plantes de la terrasse, ne paraissait plus goûter le charme du paysage, Auguste l'emmenait, chaque soir, faire un tour de promenade hors bar-

rière, pour entretenir son appétit et sa santé.

Le mouton se prêtait docilement à diverses poses. Rosa lui trouvait une rare intelligence.

Mais cet intéressant quadrupède ne pouvait pas suffire à toutes les études, et la jeune fille, avec une résolution et un courage au-dessus de son sexe, allait visiter trois fois la semaine l'abattoir du Roule.

Elle y passait des journées entières, bravant le dégoût, travaillant et prenant ses croquis au milieu de la horde brutale et repoussante des tueurs ou écorcheurs de bêtes.

Nous la voyons enfin débiter au Salon de 1841, avec deux tableaux intitulés

Chèvres et Moutons et Deux Lapins.

L'année suivante, les curieux s'arrêtent devant trois nouvelles toiles : *Animaux dans un pâturage*, — *Vache couchée dans la prairie*, — et le *Cheval à vendre*.

En 1843, mademoiselle Bonheur expose les *Chevaux dans un pré* et les *Chevaux sortant de l'abreuvoir*.

Son atelier gardait les toiles dont elle n'était pas satisfaite. Jamais elle ne compromit sa gloire par une exposition hâtive, et ceci nous explique pourquoi, le Salon de 1844 n'ayant montré que trois petits tableaux de Rosa, avec un taureau modelé en terre, on admira tout à coup, en 1845, douze œuvres d'elle, galerie splendide, marquée au coin du travail et du génie.

Cette année-là, notre jeune artiste vit à ses côtés, au Louvre, Raymond Bonheur, et Auguste, qui pour la première fois avait les honneurs du Musée.

Au Salon de 1846, elle apparaît seule avec cinq tableaux¹; mais, en 1847, le livret porte tout à la fois le nom de la fille, du père et des deux fils.

Isidore débutait aussi dans la carrière.

Enfin, quelques années plus tard, Juliette, la quatrième enfant, prit place, à son tour, dans cette pléiade artistique dont Rosa devenait la plus brillante étoile.

Comme notre héroïne, en 1848, n'avait

¹ Un de ces tableaux, les *Trois Mousquetaires*, sortait de son genre habituel.

pas encore abandonné la sculpture, elle exposa un groupe en bronze, *Taureaux et Brebis*, en même temps que six tableaux, dont l'un, les *Bœufs du Cantal*, fut acheté par l'Angleterre.

Rosa Bonheur ne connut pas les longues années d'obscurité.

Plus heureuse que bien d'autres, on ne la força point à faire antichambre aux portes de la gloire.

Sa peinture, d'abord un peu timide, se montrait néanmoins étudiée, grave, admirablement consciencieuse, et pleine d'un charme naïf, d'un sentiment profond.

Au point où nous en sommes de son histoire, mademoiselle Bonheur est déjà

très-populaire. Chacun se plaît à reconnaître l'originalité de son talent.

Dans son modeste atelier, la jeune fille commence à voir tomber une pluie d'or.

Elle en est toute joyeuse, non pour elle, mais pour son excellent père, dont les cheveux ont blanchi dans une existence ignorée et pénible. Raymond Bonheur va pouvoir enfin prendre quelque repos.

C'est à sa fille à présent de travailler pour lui.

L'achat des *Bœufs du Cantal* par l'Angleterre met le sceau à la renommée de la jeune artiste, et le jury des récompenses lui décerne une médaille de première classe.

Horace Vernet, président de la commission, proclame devant une foule illustre et brillante le triomphe de mademoiselle Bonheur. Il lui offre, au nom du gouvernement, un vase de Sèvres de très grand prix.

Ces récompenses officielles doublent la joie de Rosa, car elles plongent son père dans le ravissement. Le vieillard est payé de tous ses sacrifices par la réputation de sa fille. La vie de gêne et d'angoisses est complètement oubliée.

Raymond Bonheur a rajeuni de vingt ans.

— Enfin, s'écrie-t-il, je vais donc pouvoir travailler ! Les portes s'ouvriront de-

vant moi toutes grandes. Ce n'est pas comme quand j'étais vieux !

En 1849, Rosa Bonheur envoya au Salon nombre de tableaux remarquables, parmi lesquels on doit citer le *Labourage nivernais* et un *Effet du matin*, commandés par le gouvernement¹.

Le premier de ces tableaux eut un succès d'enthousiasme. On peut l'admirer aujourd'hui au Musée du Luxembourg.

Certes, le talent de mademoiselle Bonheur n'est pas irréprochable. On ne l'ac-

¹ Somme toute, elle exposa, dans l'espace de huit ans, trente et une toiles ; mais beaucoup d'autres tableaux sortirent de son atelier sans passer par le Salon. Elle peignait sans relâche, et sa renommée, qui devenait européenne, lui attirait des quatre parties du monde une foule de riches amateurs.

cusera ni de fougue, ni d'audace, ni d'un excès d'éclat.

Notre héroïne, à son début, ne s'est point signalée par un de ces coups de théâtre qui, des rangs serrés de la foule, enlèvent un artiste pour le faire asseoir sur un trône.

Jamais elle n'a rêvé l'inconnu, jamais elle n'a tenté l'extraordinaire.

Elle n'apporte dans son art ni procédé nouveau ni système subversif.

Vraiment c'était affronter mille écueils que d'offrir ainsi des tableaux simples et dégagés de charlatanisme à un public blasé par les ragoûts bizarres qu'on lui sert en peinture.

Aucune des œuvres de Rosa Bonheur

ne connaît ce qu'on nomme la *ficelle* en jargon de rapin.

Tous ses tableaux sont naïvement sentis et scrupuleusement exécutés.

Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de son succès. La simplicité, chez elle, a mieux réussi que la finesse chez les autres, et les efforts de ce pinceau naïf ne déplurent point à cette grande enfant gâtée qu'on nomme l'opinion.

Chacun de nous s'habitue beaucoup trop, dans les arts, à tout admirer de confiance ou à tout blâmer sans examen, sur la parole de son feuilletoniste ordinaire.

En examinant les tableaux de mademoiselle Bonheur, la foule se trouva surprise de sentir d'elle-même une impression vé-

ritable et sérieuse en face de ces grands bœufs blancs ou roux, à l'œil limpide, au mufle chargé d'écume ; elle s'émut au spectacle paisible et naturel de ces moutons qui broutent l'herbe savoureuse des prés ou des montagnes ; elle se sentit prise d'extase devant ces paysages qui respirent un charme si mélancolique, si rêveur, si rempli de parfums champêtres ¹

Des apologistes maladroits s'écrièrent alors :

« Cette femme peint avec la vigueur

¹ « La mission de Rosa Bonheur, nous dit, dans une notice biographique, M. Lepelle de Bois-Gallais, est de déchiffrer la sublime poésie de la nature agreste, et de traduire le grand caractère de l'œuvre de Dieu. C'est aux champs, dans les bois, sur les montagnes les plus abruptes, qu'elle cherche de préférence un aliment à ses délicieuses compositions. Son pinceau nous apprend à lire dans le livre si varié de la création. »

d'un homme ! sa touche est magistrale ; son faire est d'une pâte énergique, » etc.

Vous pouvez à ces deux phrases en joindre une foule d'autres de la même facture et du même style.

Oh! le pavé de l'ours !

Les artistes sont à plaindre quand tous ces braves docteurs ès niaiseries leur brûlent sous le nez l'encens de leurs éloges.

Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami !

Nous trouvons, au contraire, que le talent de mademoiselle Bonheur est essentiellement féminin. Cette artiste est d'une gaucherie délicieuse dans ses compositions. Pris à part, chacun de ses personnages fait admirablement ce qu'il fait ; mais

elle n'a jamais su les mettre d'accord pour l'ensemble du tableau.

Chez Rosa Bonheur, cette absence de logique est un attrait de plus.

Il est permis à une femme seule d'être assez candide pour ignorer aussi complètement les artifices et les roueries du métier.

Cette inexpérience est charmante, en ce que mademoiselle Bonheur la rachète par le sentiment, par la verve et par une touche poétique exquise.

Une qualité qu'elle porte au plus haut point, c'est la probité du pinceau.

Par là, surtout, elle obtient nos sympathies; mais vous conviendrez, mes-

sieurs, qu'elle doit paraître beaucoup moins homme encore sous cette face que sous les autres.

Au physique, Rosa Bonheur est de taille moyenne.

Elle a les traits un peu durs, mais réguliers. Son front est beau. L'inspiration y règne en maîtresse absolue.

Toutes les lignes de son profil, accusées franchement, expriment sa force de caractère. Ses yeux bruns ont de l'éclat; ses mains sont fines et nerveuses; elle a le pied très-mignon, bien que les bottes dont elle se chausse puissent faire croire le contraire.

Les bottes! vont s'écrier nos lecteurs. Est-ce que, par hasard, votre héroïne

serait *bloomériste*? A-t-elle donc la fantaisie de s'habiller en homme, à l'instar de madame George Sand?

Oui. Mais rassurez-vous, lecteurs, c'est pour un motif tout contraire.

En vertu même du genre de peinture dont elle a fait choix, mademoiselle Bonheur est obligée de courir les campagnes, de pénétrer dans les fermes, de voir les marchés. Elle fréquente nécessairement les pâtres, les valets de labour, les maqui-gnons.

Sous la robe, elle aurait eu à craindre mille grossièretés, au lieu que, sous les habits d'un jeune homme, elle rencontre chez ce peuple rustique bienveillance, admiration naïve, et, pour tout danger, par-

fois, l'œil en coulisse d'une jeune fermière.

Rosa ne dépasse jamais les fortifications de Paris sans ce déguisement masculin.

A la ville seulement elle prend le costume de son sexe.

Tout dans sa parure est d'une simplicité rare.

Elle fait tailler son corsage en veste et ne l'orne d'aucune dentelle ni d'aucune broderie. Ces chiffons délicats et futiles dont les autres femmes sont avides ne tentent pas sa coquetterie.

La sévère artiste ne les admet en aucune circonstance.

Presque toujours elle porte un chapeau dépourvu de garniture et trop grand pour

sa tête. Il retombe sur son cou, faute de cheveux pour le retenir.

Avare de son temps, Rosa Bonheur se dispense des soins méticuleux qu'exige la chevelure des femmes; elle se fait tondre à la Titus, et trouve cela beaucoup plus commode lorsqu'il s'agit d'endosser la redingote et de coiffer la casquette ou le chapeau rond.

Dans la rue, elle a complètement les allures d'un homme. Impossible de deviner son sexe.

Elle marche très-vite et d'un pas ferme, baissant la tête, ne regardant personne, et toujours sous l'empire de quelque préoccupation. Deux gros chiens, l'un à

sa droite, l'autre à sa gauche, l'escortent dans chacune de ses sorties.

Le déguisement masculin de Rosa lui rend des services; mais il lui amène aussi de temps à autre quelques aventures bizarres.

Un jour qu'elle rentrait d'une excursion champêtre, on lui annonce qu'une de ses amies est tombée malade.

Inquiète, et ne voulant pas même perdre cinq minutes à passer une robe, elle court chez la jeune personne et se dispose à lui prodiguer tous les soins qu'exige son état de souffrance.

Sur les entrefaites arrive le médecin, qu'on avait fait appeler.

C'était un Esculape d'une discrétion rare.

Trouvant mademoiselle Bonheur, qu'il prend naturellement pour un homme, assise au bord du lit de sa camarade, et les voyant en train de s'embrasser avec tendresse, il se retire au plus vite, laissant paraître sur ses lèvres le sourire mystérieux d'un visiteur délicat qui ne veut en aucune façon troubler la joie d'un tête-à tête.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie la malade, qu'a donc le docteur, et pourquoi se sauve-t-il ainsi ?

— Je n'en sais rien, dit Rosa, fort surprise elle-même. Est-ce que je lui ai

fait peur ? Je n'ai pourtant point de moustaches.

— Non, mais tu as un habit d'homme, et il t'a vue m'embrasser. Cours après lui, ma chère, et ramène-le bien vite. Miséricorde ! il va croire que je reçois des amoureux !

Rosa descendit précipitamment quatre étages et put rejoindre le trop discret médecin sous la porte cochère.

Elle le ramena dans la chambre de la malade.

— Mais, dit celle-ci, pourquoi donc avez-vous pris la fuite, docteur ? Pensez-vous que la présence de mademoiselle rende inutiles vos prescriptions et me guérisse de la fièvre ?

— Ah ! balbutia notre Esculape étonné, monsieur....

— N'est pas un homme ! interrompit en riant la malade. J'en suis désolée pour vos soupçons. Permettez-moi de vous présenter, en paletot, ma plus chère camarade d'enfance, mademoiselle Rosa Bonheur, dont vous aimez tant les tableaux.

Une autre aventure eut lieu dans la maison qu'habite aujourd'hui notre héroïne.

C'était le jour même de l'emménagement.

Rosa, partie de très-bonne heure pour aller peindre dans la campagne, arriva dans son nouveau domicile comme les

ouvriers y apportaient les derniers meubles.

Fatiguée de sa course, elle prend le parti de s'asseoir sur les marches de l'escalier en attendant qu'on lui laisse le passage libre.

Voyant près d'eux un jeune homme en blouse qui les regarde et se croise les bras, les emménageurs s'écrient :

— Tiens, ce fainéant!... Donnez-lui donc un fauteuil!... Allons, haut le pied, marquis de la paresse, et vite un coup de main!

Rosa se prend à rire et se lève pour les aider à transporter une lourde armoire à glace.

Mais ses forces trahissent sa bonne volonté.

— Quel fichu gamin !... ça n'a pas plus de vigueur qu'une puce !... Va-t'en ! crièrent les emménageurs.

Un instant après, voyant Rosa pénétrer dans l'appartement à leur suite et y donner des ordres, après avoir repris ses vêtements féminins, ils se confondirent en excuses.

La jeune artiste récompensa par un double pourboire une méprise qui l'avait flattée.

Rosa Bonheur est très-distraite.

Elle peint chez elle, vêtue d'une robe assez grossière et chaussée de mauvaises pantoufles jaunes.

Plus d'une fois il lui arrive de sortir sans remarquer la négligence de son costume, ou bien elle ne s'aperçoit de sa distraction que beaucoup trop tard.

Ceci nous rappelle une anecdote racontée par un peintre de ses amis.

On devait donner au Théâtre-Français la première représentation d'une pièce curieuse.

Quelqu'un propose un fauteuil de balcon à mademoiselle Rosa Bonheur. Elle refuse; mais on insiste.

Elle finit par accepter.

Jusqu'au moment de partir, elle ne songe pas à sa toilette et continue de peindre. L'heure arrive. Une voiture est

à la porte; on lui annonce que tout le monde l'attend.

— C'est bien, dit-elle; me voilà!

Jetant palettes et pinceaux, eîle campe à la hâte un chapeau sur sa tête et monte en voiture.

Les personnes de sa compagnie n'osent pas lui représenter que sa mise a trop de négligence. On arrive au théâtre, et chacun s'installe au balcon.

Rosa se trouve placée à la gauche d'un monsieur fort élégant, que sa toilette effarouche.

Ce monsieur la toise du haut en bas; il se recule avec affectation, sans que notre héroïne distraite comprenne ses airs dédaigneux.

Pendant l'entr'acte, il quitte son fauteuil, cherche l'ouvreuse et lui dit :

— Vous vous êtes trompée sans doute en plaçant dans notre voisinage une femme en savates et à la robe tachée d'huile. C'est intolérable ! Faites-la sortir.

— Impossible, monsieur, répond l'ouvreuse. Je n'ai pas le droit de renvoyer des personnes qui ont payé leur place.

Une discussion s'engage. Laurent, conservateur du théâtre, intervient.

— Qu'est-ce donc ? demande-t-il en s'approchant. De quoi se plaint monsieur ?

— Je me plains d'être placé au balcon de la Comédie Française à côté de gens qui tout à l'heure vont manger du veau

froid en famille ! répond avec un accent de colère notre élégant personnage.

— Du veau froid ? murmure Laurent confondu.

— Oui , monsieur, du veau froid , comme cela se pratique à Lazari.

Le conservateur avance la tête à l'entrée des stalles, reconnaît en société de la voisine du plaignant un de nos peintres de genre les plus connus , échange avec lui quelques paroles rapides , et revient dans le couloir.

— Votre nom , s'il vous plaît ? dit-il au monsieur bien mis.

— Que vous importe mon nom ?

— Permettez !... Il s'agit d'une offense

brutale dont l'administration ne se rendra pas responsable, surtout envers la personne dont vous repoussez le voisinage.

— Ah! quelle est donc cette personne si digne d'égards?

— C'est mademoiselle Rosa Bonheur.

— Vous vous moquez de moi, monsieur!

— Nullement, je vous assure. Cette dame en savates et à la robe tachée d'huile est bien l'auteur du *Labourage*, du *Marché aux Chevaux* et de quelques autres chefs-d'œuvre. Votre nom?... Je vais à l'instant même la prier, de votre part, de quitter la salle.

— Oh! monsieur, grâce!... Dites-moi

que vous ne lui avez pas répété mes discours.

— Alors vous consentez à rester près d'elle ?

— Je suis dans la confusion, je vous le proteste.

— Nous avons encore une première loge vacante. Désirez-vous que je l'offre à mademoiselle Bonheur ? Sa toilette jure effectivement d'une manière scandaleuse auprès de la vôtre.

Laurent vengeait la grande artiste.

Il ne crut pas devoir trop punir la sottise du monsieur bien mis, qui disparut et ne rentra pas au balcon.

Rosa Bonheur habite rue d'Assas, pres-

que au coin de la rue de Vaugirard, dans le seul quartier de Paris peut-être où se trouvent encore des jardins et où l'avalanche des moellons n'ait pas renversé les arbres.

Elle demeure là dans un petit cottage, tout gracieux et tout verdoyant. Quelques plates-bandes semées de fleurs le séparent de la rue.

Vous entrez. Un singe favori vous accueille sur le perron par des gambades et des grimaces.

Le rez-de-chaussée se compose d'une salle à manger et de trois chambres à coucher fort modestes dans leur ameublement.

Un domestique vous annonce et vous

fait monter au premier étage, à l'atelier de mademoiselle Bonheur, par un escalier soigneusement recouvert de tapis d'Aubusson.

Cet atelier, tendu en velours vert, offre une abondance de meubles coquets, où le choix délicat d'une femme se révèle tout d'abord. Néanmoins les panoplies fixées aux murs nous semblent une ornementation bizarre et déplacée.

La pièce forme salon.

Rien de plus brillant, de plus net et de plus propre. On se mire dans le parquet.

Pendant six jours de la semaine, l'entrée du sanctuaire est à peu près interdite à tout le monde.

Il ne s'ouvre que le vendredi, jour de réception.

Tout en vous faisant le plus aimable accueil, tout en vous adressant des questions ou en répondant aux vôtres, Rosa Bonheur travaille.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de reprendre mon pinceau ? vous dit-elle après l'échange des premières politesses. Nous causerons tout de même.

Dès six heures du matin elle se lève, et ne cesse de peindre que pour dessiner, quand le jour tombe.

Elle se montre infatigable.

A une heure après minuit seulement elle quitte son crayon.

Pendant cette longue période de travail, elle aime à entendre de la musique ou une lecture.

On nous affirme que George Sand est son auteur de prédilection. Ceci nous semble trop curieux pour que nous ne cherchions pas à l'expliquer.

Mademoiselle Bonheur, chacun s'accorde à le dire, est d'une angélique pureté d'âme.

Quelle satisfaction de l'intelligence ou quel enseignement du cœur cherche-t-elle dans ces livres d'une immoralité si flagrante? Évidemment elle cède au charme irrésistible du style, parce qu'elle sent que le poison des idées n'a sur elle aucune in-

fluence et que le danger ne doit pas l'atteindre.

Mais elle est la seule femme peut-être à laquelle il soit permis de les lire.

Ne suivez son exemple que si vous possédez sa haute et sévère raison : vous feriez naufrage là même où sa barque a vogué sans crainte.

Rosa Bonheur n'a connu que deux sentiments, son amour sans bornes pour son père et sa famille, et sa passion pour l'art, également sans bornes.

Décidée à ne pas contracter mariage, elle repousse impitoyablement ceux qui aspirent à sa main.

Qu'ils soient artistes ou hommes du

monde, ils en sont pour leurs soupirs, et, quand ils la conjurent de renoncer à cette inflexible détermination :

—A quoi songez-vous? répond-elle. Suis-je propre à faire une femme? Non. Je reste avec mes brosses et mes pinceaux. Pour Dieu, cessez de me tenir de pareils discours, ou nous ne pourrons même plus rester amis!

Jamais on ne l'a vue encourager, même une heure, les espérances de personne; jamais elle ne se joue d'une affection qu'elle ne partage pas, ainsi que le font sans remords presque toutes les personnes de son sexe, vouées par nature aux instincts de la coquetterie. Lorsque les louanges qu'on lui adresse sont excitées par un enthous-

siasme suspect de ferveur amoureuse, au lieu de les savourer avec égoïsme, elle y met au plus vite un terme et change l'entretien.

Rosa Bonheur vit familièrement au milieu du monde artiste, qui a la réputation d'être fort peu collet-monté.

Toutefois, ceux qui gazent le moins leur conduite et leurs discours lui prodiguent des marques de respect sincères.

Un des plus débraillés, le musicien Schann, qui a posé dans la *Vie de Bohème*, pour le fameux type de Schaunard, a dit de mademoiselle Bonheur :

« C'est l'ascète du travail et de la vertu. »

En effet, jamais femme ne s'est trouvée en rapport avec plus grand nombre d'hommes, et ne s'est astreinte aux lois d'une plus irrévocable continence.

Notre héroïne a fait de nombreux voyages. Elle voudrait connaître toutes les prairies, toutes les montagnes, tous les bois et tous les ruisseaux de la terre. Tour à tour elle a parcouru les Pyrénées, l'Espagne et les provinces les plus pittoresques de la France.

Il est rare que de ses excursions elle rapporte beaucoup de croquis ou d'esquisses.

Rosa, comme Claude Lorrain, se fie à la puissance et à la sûreté de sa mémoire.

En ce moment, elle se propose d'aller

en Écosse, afin d'y composer un grand tableau. Mais, dans son impatiente ardeur, elle n'attend pas qu'elle soit arrivée au milieu des Highlands. D'avance elle veut essayer ses forces, et l'on trouve déjà dans son atelier cinquante ébauches de paysages qu'elle n'a jamais vus.

Rosa Bonheur a pour lectrice ordinaire mademoiselle Micas, une de ses amies intimes. Elles vivent en sœurs dans le même logement et ne se quittent jamais.

Sans mademoiselle Micas, la demeure de l'artiste serait livrée à l'abandon.

Complètement absorbée par son travail, Rosa est incapable des moindres soins domestiques, et ce défaut, si c'en est un chez elle, est poussé si loin, que très-sou-

vent on est obligé d'employer la force pour l'arracher de son chevalet, à quatre heures de l'après-midi, et la faire déjeuner.

Mademoiselle Micas est une femme de trente-six ans, d'une apparence assez maldive, et portant sur son visage le cachet d'une grande bonté.

Elle suit Rosa dans toutes ses excursions.

Cette personne, à la mine chétive et frêle, est douée d'une faculté singulière : elle parvient à dompter, par la seule force du rayon visuel, tous les animaux que son amie veut peindre.

Dans la campagne, elle aborde le taureau le plus dangereux, le regarde d'une certaine manière pendant quelques se-

condes, le magnétise, puis le saisit intrépidement et lui fait prendre toutes les attitudes possibles.

L'animal, devenu docile, pose aussi longtemps que Rosa le désire.

Une fois, néanmoins, un bouc faillit tuer mademoiselle Micas à coup de cornes. Il lui déchira ses vêtements et la renversa ; mais elle parvint à le maîtriser, non par le moyen de ses faibles muscles, mais par la puissance du regard, après une lutte qui dura près d'un quart d'heure.

Aujourd'hui notre héroïne a presque réalisé son rêve de jeunesse.

Elle possède, rue d'Assas, un joli commencement de ménagerie : deux chevaux, cinq chèvres, un bœuf, une vache, des

ânes, des moutons, des chiens et des oiseaux, sans compter une basse-cour composée de sujets fort rares et fort intéressants.

Mademoiselle Bonheur étudie les mœurs de ses animaux. Elle aime à faire leur histoire, ou plutôt leur apologie.

En ce moment elle peint une toile où se trouvent plusieurs ânes, et déclare que ces quadrupèdes, traités avec un si profond dédain, sont des êtres complètement méconnus.

Son cours d'histoire naturelle est fort curieux à entendre.

On ne saurait dire avec quelle originalité piquante elle le débite. Ce gracieux professeur intéresse, éblouit, et devient

poète en expliquant le caractère et les mœurs de ses sujets de prédilection.

Rosa Bonheur a dans le dialogue beaucoup de vivacité, beaucoup de verve, jointes à une grande profondeur de jugement et à une délicatesse exquise dans les idées.

Ses récits sont pleins de finesse.

Elle sait manier le sarcasme et faire vibrer la corde ironique sans jamais blesser son interlocuteur.

Dans les premiers mois de 1849, elle eut le chagrin de perdre son père. Le vieux Raymond mourut d'une attaque de choléra. Depuis deux ans il avait été nommé directeur de l'école communale de dessin

pour les jeunes filles, située rue Dupuytren.

Rosa l'assistait dans ses fonctions. Elle contribua beaucoup à relever cette école.

Après la mort de son père, elle devint directrice en titre ; mais c'est sa sœur Juliette, aujourd'hui madame Peyrol, qui gouverne et conduit les classes.

Mademoiselle Bonheur ne paraît à la rue Dupuytren qu'une fois la semaine.

Pour les élèves, c'est le grand jour, le jour au rire, aux larmes, aux émotions. Grandes et petites filles attendent la célèbre artiste avec une impatience visible. On se demande ce que va dire, ce que va faire mademoiselle Rosa.

Dès que son pas ferme résonne au seuil de la classe, le silence le plus religieux s'établit.

La directrice passe rapidement sa revue.

Elle donne à chaque élève un avis, toujours écouté comme un oracle, attendu qu'elle enseigne d'une façon merveilleuse.

D'un ton bref, elle gourmande les plus maladroites.

Même à celles qui la contentent on ne lui entend jamais dire :

« C'est bien ! »

Le sévère professeur semble fuir toute espèce d'expansion, gouvernant sa classe

avec la brusquerie et la rudesse d'un grognard qui montre l'exercice à des conscrits.

Rosa ne supporte pas la vue d'un mauvais dessin.

— Vous feriez mieux, mademoiselle, d'aller racommoder des bas chez votre mère ! dit-elle à l'élève dont le crayon persiste dans ses négligences ou ses mal-adresses.

Il faut très-peu de chose pour faire pleurer une femme, et il faut moins que rien pour faire pleurer une jeune fille.

Aussi presque toujours la coupable éclate en sanglots.

Mais l'inexorable directrice ne la con-

e pas dans l'humiliation de son orgueil. e lutte contre l'attendrissement qui la gne, passe outre, et fait rire toute la sse par quelque saillie inattendue.

L'élève désolée essuie ses pleurs et rit mme ses compagnes.

Une fois, plusieurs des *grandes* s'imaginèrent d'imiter la directrice et de porter s cheveux à la malcontent.

Elles croyaient ainsi lui faire leur cour.

— Bonté divine, mesdemoiselles! que us êtes laides! dit Rosa. Ce n'est point i une classe de garçons. Tâchez, je vous ie, de rester de votre sexe!

Avec ses parents mademoiselle Bonheur montre aussi tendre et aussi affectueuse

qu'elle semble l'être peu dans ses visites à la classe de la rue Dupuytren.

Sa belle-mère ¹ est traitée par elle avec des égards infinis et un respect qui ne se dément jamais.

Rien, du reste, n'est comparable à l'union qui règne dans cette famille.

Auguste a épousé une nièce de madame veuve Bonheur, et M. Peyrol, le mari de Juliette, est un fils du premier lit de sa belle-mère. Isidore, qui promet à la France un sculpteur distingué, n'a pas encore pris femme.

Tous vivent ensemble dans la maison où se tient la classe.

¹ Raymond Bonheur avait convolé en secondes noccs.

Rosa elle-même y a une chambre.

Les dernières grandes œuvres offertes par mademoiselle Bonheur à l'admiration du public sont le *Marché aux Chevaux* et la *Fenaison*. Pour exécuter la première de ces peintures, toile immense où elle déploya une vigueur de pinceau qu'on ne lui avait point connue jusqu'alors, elle se livra, dix-huit mois durant, aux études les plus consciencieuses.

Vêtue d'une blouse, elle se rendait, deux fois la semaine, au marché aux chevaux.

Elle avait toutes les allures d'un rapin de premier choix.

— Allons, viens par ici, *petiot!* lui dit un jour un vieux Normand, qui lui écrasa presque l'épaule d'un coup de sa rude

main. Tu vas voir la superbe bête ! Fais le portrait de mon cheval, et je te paye un canon.

Rosa fit le portrait.

Seulement elle eut une peine extrême à se défendre de la récompense promise.

Le gouvernement acheta, d'abord, à mademoiselle Bonheur, le *Marché aux Chevaux* ; mais l'artiste, quelque temps après, put rentrer en possession de son œuvre, et la revendit à M. Gambart, éditeur anglais, pour une somme de quarante mille francs.

M. Gambart, homme de beaucoup de mérite, a fondé, à Londres, une exposition annuelle des œuvres d'art de la France.

Nos peintres nationaux y trouvent une grande ressource et un grand profit.

Albion raffole du talent de Rosa Bonheur¹. Si elle voulait acquérir, en huit jours, une fortune considérable, la chose serait bientôt faite.

Elle n'aurait qu'à ouvrir ses cartons, qui renferment sept à huit cents croquis ou esquisses.

Or, en Angleterre, il n'est pas un bout de papier, crayonné par elle, qui, dans une vente artistique, ne monte, pour le moins, à la somme de cinq cents francs.

¹ L'Amérique elle-même, cette nation si réfractaire aux beaux-arts, a payé, l'an dernier, dix mille francs une toile que peu de personnes ont vue et qui représente une scène dans les Pyrénées.

Il en est beaucoup qui se vendraient plus de mille.

M. Gambart ayant exposé à Londres un seul dessin de notre héroïne, ce dessin fut disputé par cinquante amateurs et adjugé au prix de deux mille francs ¹.

Rosa Bonheur sait à merveille le prix qu'on attache au moindre de ses coups de crayon. Cependant proposez-lui d'acheter une feuille de son album, elle vous répondra :

— Les croquis d'un artiste font en quelque sorte partie intégrante de lui-même. C'est là qu'il puise ses inspirations ; il ne

¹ La célèbre artiste a fait le voyage de Londres, et l'aristocratie anglaise se disputa l'honneur de lui faire accueil.

doit jamais s'en séparer. Si je meurs et que ma famille soit pauvre, on vendra les miens pour elle ; sinon, je les lègue d'avance à ma ville natale.

Ce langage peint notre héroïne.

Jamais on ne la voit sacrifier l'art ni ses droits immortels au culte du veau d'or.

Un riche Hollandais, visitant un jour son atelier de la rue d'Assas, la supplie de lui peindre, en deux heures, pour la somme de mille écus, une ébauche de quelques centimètres.

— Non, répond-elle, il m'est impossible de vous satisfaire : *je ne suis pas inspirée.*

Quel artiste se flattera d'avoir plus de

désintéressement et plus de conscience?

Une autre raison pour laquelle Rosa Bonheur n'atteindra jamais à une grande fortune, c'est la générosité dont chaque jour elle donne la preuve.

Sans cesse elle court au-devant de la souffrance; jamais elle ne rencontre l'infortune sans la secourir.

Tous ses amis et tous les artistes pauvres vous diront qu'elle oblige avec une discrétion rare, avec un élan de fraternelle sollicitude, avec une grâce parfaite, qui double le prix du service rendu ¹.

¹ Vingt fois, avant que la vente de ses tableaux ne gonflât sa bourse, elle mit au Mont-de-Piété, pour venir en aide à des confrères dans la gêne, les médailles qu'elle avait conquises aux diverses expositions. Elle loge, rue Dupuytren, deux femmes âgées et pauvres qui furent autrefois ses concierges.

Quelques anecdotes encore à l'appui de la délicatesse et de la bonté de son cœur :

Une dame artiste, menacée de perdre la vue, s'adresse au comité des peintres. Plusieurs de nos pinceaux illustres apostillent sa requête. On lui accorde un secours de *dix francs*.

Humiliée jusqu'au fond de l'âme, la malheureuse femme ne sait si elle doit accepter ou non ; car la misère et la faim sont à sa porte.

— Refusez, lui fait dire mademoiselle Bonheur : la dignité de l'art l'exige !

En même temps elle décroche un petit tableau de la muraille de son atelier. Ce tableau, mis en loterie, procure une

somme considérable à l'artiste indigente.

Un jeune sculpteur, épris du talent de Rosa, met sous enveloppe un billet de Banque de cent francs, avec ces lignes :

« Mademoiselle,

« Voilà tout ce dont je puis disposer. Serez-vous assez aimable pour m'accorder en échange un croquis de votre main, de la dimension du billet? »

Le soir même il reçoit une esquisse estimée mille francs, et Rosa lui fait remettre son billet de Banque.

Nous aurions à citer une foule de traits du même genre.

Après l'Exposition universelle, on acheta la toile de la *Fenaison* pour le Luxembourg, et Rosa obtint une médaille de première classe, « l'auteur du tableau ne pouvant pas être décoré, » disait le rapport.

Cette impossibilité est de celles qui nous choquent.

On décore de la Légion d'honneur des religieuses et des vivandières : pourquoi donc exclure de la même récompense les femmes artistes qui ont, comme notre héroïne, un talent si incontestable, et surtout une vie si pure, un caractère si digne, une histoire si féconde en nobles actions, en bienfaisance et en vertu?

Que le pouvoir y songe et reste consé-
quent avec lui-même.

Le génie n'a point de sexe.

FIN.



VIENT DE PARAÎTRE

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

MÉMOIRES
DE
NINON DE LENCLOS

PAR
EUGÈNE DE MIRECOURT

Auteur des Confessions de Marion Delorme

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

ODILON BARROT

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'EFFRICH, 1.



Carey del et sc

Hadelingue Imp. r. du Four, S.G. 63 Paris

ODILON BARROT

LES CONTEMPORAINS

OUILON

BARROT

PAR

MICÈNE DE MIRSCOURT

PARIS

GUSTAVE HACHETTE, ÉDITEUR

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de reproduction à l'étranger.



1841

LES CONTEMPORAINS

ODILON

BARROT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

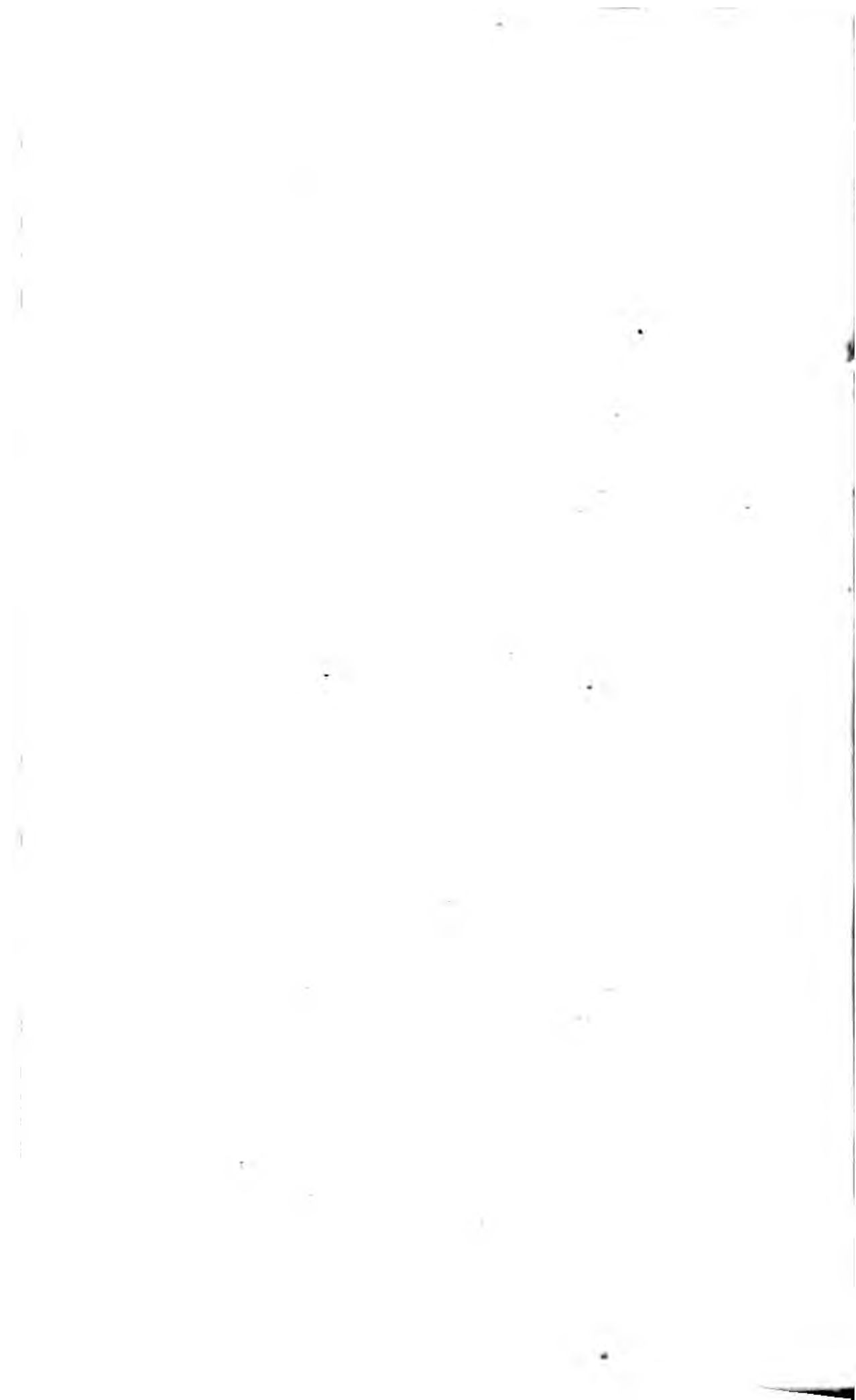
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

**L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.**



ODILON BARROT

Les corneilles abattant les noix ont eu l'honneur de passer en proverbe.

Or ce proverbe s'applique à tous les étourneaux pleins de sottise ou d'avidité qui se jettent en aveugles au travers des choses de ce monde, « y aslant de cul et de teste, » comme dit ce vieux Rabelais.

Nos excellents bourgeois, appelés par 93 aux bienfaits de l'émancipation politique, ont avec les susdites corneilles la plus exacte ressemblance.

Ils se hâtèrent d'abattre et d'éplucher les noix gouvernementales.

Dans l'exercice de leurs droits nouveaux, ils ne virent que l'occasion longtemps cherchée et longtemps attendue de satisfaire leur gourmandise, leur égoïsme, leurs mauvais instincts.

Qu'a demandé M. Thiers au pouvoir? Ce qu'il rapporte. Que lui a demandé M. Guizot? Des satisfactions d'orgueil.

Ni l'honneur ni la dignité de la France n'ont jamais été dans la question.

Voulez-vous maintenant savoir ce que lui a demandé ce cher M. Barrot ?

Lisez sa biographie.

Camille-Hyacinthe-Odilon est d'origine languedocienne. Il naquit à Villefort ¹ le 19 juillet 1790.

¹ (Département de la Lozère.) Odilon est l'aîné de la famille. Ferdinand et Adolphe, ses deux frères, naquirent l'un en 1803 et l'autre en 1807. Ferdinand suivit la carrière du droit. Nous le trouvons, à la date de 1836, inscrit au tableau des avocats de Paris. En 1845, il arrive à la Chambre, y développe sur la colonisation quelques idées heureuses, obtient en Algérie des concessions de terrain considérables, et revient, en 1848, siéger à la Constituante. Comme avocat, il avait défendu le colonel Vaudrey, après l'affaire de Strasbourg. Louis-Napoléon, devenu président de la République, s'attacha Ferdinand Barrot en qualité de secrétaire général. Il le nomma plus tard ministre de l'intérieur, puis ministre de France à Turin. Vers 1852, il entra au conseil d'État. M. Adolphe Barrot, exclusivement voué à la carrière diplomatique, a rempli diverses missions à Haïti, en Espagne, à Lisbonne et à Naples.

Son père, nommé vice-président du tribunal de Langogne, fut envoyé à la Convention par les électeurs du Gévaudan. Lors du procès de Louis XVI, il déploya d'abord un grand courage, vota l'appel au peuple, et prononça même un discours contre ceux de ses collègues qui vouaient à l'échafaud la tête du monarque.

Mais, une fois l'arrêt fatal rendu, cette énergie de la conscience et de l'honneur s'éteignit brusquement.

Notre conventionnel trembla pour sa propre tête. Il se prononça contre le sursis.

Grâce à cette volte-face prudente, il franchit l'ère sinistre de la Terreur sans péril et sans encombrer. Nous le retrou-

vons plus tard au conseil des Cinq-Cents, puis au Corps législatif, où il siégea fort obscurément sous l'Empire.

En 1814, Barrot père vota la déchéance du héros de Wagram et salua par le plus vif enthousiasme le retour des rois légitimes.

La *Biographie des hommes du jour* assure qu'après avoir courtié Louis XVIII aux Tuileries, il fut un des premiers à courir au-devant de l'Empereur quand arriva la nouvelle du débarquement au port de Cannes.

A la tête du collège électoral de la Lozère, il aurait appelé Napoléon *génie, colosse, libérateur*, et ce malheureux Louis XVIII *exécrable despote*.

Mais, en regard de cette accusation, nous devons placer un mémoire justificatif, dans lequel il est positivement affirmé que M. Barrot eut le courage de s'élever en pleine Chambre contre le retour de *l'usurpateur*.

Ce mémoire est l'œuvre d'Odilon.

Quand il ne serait appuyé d'aucune pièce justificative, nous lui accorderions créance plutôt qu'à un factum rédigé par des plumes notoirement vénales.

Après les Cent-Jours, M. Barrot père demanda la récompense de son dévouement et de son courage.

Mais il avait contre lui un passé terrible.

On n'osa lui accorder qu'une modeste magistrature de première instance. Encore sa nomination fit-elle scandale, et les royalistes sans tache se révoltèrent en voyant siéger à côté d'eux un homme atteint et convaincu d'un crime irrémissible. L'ancien conventionnel, ne pouvant obtenir l'absolution de son vote contre le sursis, quitta le fauteuil de juge.

Il mourut en 1845, dans les derniers jours de novembre, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Le père Barrot avait pris la vie par le côté joyeux.

Son ambition déçue ne le faisait point maigrir et ne lui inspirait aucune idée sombre. Il se moquait volontiers des autres et de lui-même.

Voyant la machine représentative et parlementaire fonctionner sous le patronage de la Charte, il s'écria d'un air d'affliction comique :

— Ah! pourquoi le destin nous a-t-il refusé pareille chance?... Qu'ils sont heureux!... De notre temps, il fallait agir; aujourd'hui, pour arriver à tout, il suffira de bavarder. Les discours volent, les faits restent : *verba volant, facta manent*.

Cette boutade grotesque frappa l'esprit de Camille-Hyacinthe-Odilon, qui avait déjà fait ses débuts au barreau.

Son enfance est curieuse à étudier pour le psychologue.

Tout marmot encore, il jouait le rôle

d'un petit personnage grave et fier. Au collège, il ne frayait avec aucun des élèves de sa taille. On le voyait se promener, à l'heure des récréations, de long en large de la cour, les mains derrière le dos et la tête penchée, dans l'attitude d'un homme qui médite.

Il commença ses études au prytanée de Saint-Cyr et vint les terminer à Paris au lycée Napoléon.

Camille-Hyacinthe fut loin d'être un brillant élève.

Jamais on n'eut à l'inscrire au nombre des lauréats de sa classe. Il ne se distinguait que par le sérieux de son caractère et par ses allures magistrales, ne se liant avec aucun de ses condisciples, ne prenant

part à aucune espèce de jeux, et n'ouvrant la bouche qu'en classe, chose incompréhensible chez un enfant qui, plus tard, devait professer un si grand amour de la parole.

L'enthousiasme des jeunes lycéens pour la gloire impériale ne gagna jamais notre taciturne élève.

Son cœur ne battait point au récit de nos conquêtes, et son œil restait indifférent et morne quand il voyait défiler, drapeaux au vent, nos immortelles phalanges.

— Hum! grommelait le père Barrot, je serai bien surpris si ce gaillard-là devient maréchal de France!

— Nous en ferons un abbé, disait en riant madame Barrot.

— Je ne serai ni l'un ni l'autre, interrompit Odilon.

— Peste!... Alors, que seras-tu?

— Je veux être avocat! répondit-il avec un accent de solennité remarquable.

— Ambitieux! dit le père Barrot en lui frappant sur l'épaule.

Derrière le colosse de l'Empire, le digne homme voyait déjà l'étoile parlementaire se lever dans une brume transparente. Il se garda bien, par conséquent, de mettre à la vocation de son fils la plus légère entrave.

Où l'on fait son droit au sortir du collège.

Toujours gourmé, toujours silencieux, il ne quitte l'école que pour retourner à

ses livres. A cette époque de jeunesse et d'effervescence où les passions s'allument, on ne remarque pas en lui le moindre entraînement pour le plaisir, et les plus frétilantes grisettes du quartier Latin n'excitent point sa convoitise.

Il a le séjour des estaminets en horreur.

Un de ses condisciples essayant de l'entraîner chez Procope, Odilon lui laisse son manteau entre les mains, ce qui donne parfaitement la mesure de la conduite qu'aurait tenue cet autre Joseph en présence de n'importe quelle Putiphar moderne.

A vingt et un ans, il reçoit son diplôme.

En 1814, au premier retour des Bourbons, il sollicite et obtient des dispenses pour être admis comme avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation.

« Un goût dominant pour les régions arides du droit strict, à un âge où l'on aime de préférence les débats passionnés et les émotions de cour d'assises, dit Loménie, révélait déjà cette *aptitude de théoricien* qui distingue particulièrement M. Odilon Barrot. »

Hélas! cette malheureuse aptitude a passé de l'avocat chez l'homme politique!

L'orateur qui a consacré vingt ans à développer ses creuses théories pour arriver, comme application, à l'histoire des

banquets et au casse-cou de Février ne doit pas être aujourd'hui fort orgueilleux des éloges de son premier biographe.

Camille-Hyacinthe-Odilon, comme son père, offrit aux rois de la branche aînée l'hommage d'un absolu dévouement. La brume commençait à disparaître, et l'étoile prophétique du père Barrot annonçait d'éclatantes splendeurs.

Notre jeune avocat fut un de ceux qui protestèrent contre le retour de l'île d'Elbe par leur présence en habit de garde national dans la cour des Tuileries, au moment où César y rentrait en maître ¹.

¹ Quelques jours auparavant Odilon avait assisté au départ du roi, toujours en habit de garde national. On trouve le passage qui va suivre dans une brochure signée par M. Barrot lui-même :

« Au mois de mars 1815, lorsque le gouvernement

Odilon signa (c'est lui qui nous l'affirme) une audacieuse pétition en faveur de la Charte et du rappel de Louis XVIII.

La seconde Restauration le trouve donc au nombre de ses plus zélés partisans.

Mais notre avocat libéral a des principes auxquels il paraît s'attacher avec une énergie opiniâtre. Voyant que la Charte ne tient aucune de ses promesses, il se

fit un appel à la garde nationale de Paris, j'écrivis au capitaine de la compagnie de grenadiers du 4^e bataillon de la 11^e légion, pour me mettre, avec quelques amis, à sa disposition. Je montais la garde dans les appartements du roi, dans la nuit de son départ. Sa Majesté vit nos larmes et contint l'élan de notre enthousiasme. Je suis certain que cette scène touchante ne s'est pas effacée de sa mémoire; elle est à jamais gravée dans la mienne. »

Peu de mois après avoir écrit ces lignes, M. Barrot déclarait à la Restauration une guerre implacable.

révolte contre un système parjure et, se lance tête baissée dans l'opposition.

De méchantes langues affirment qu'Odilon, très-mécontent de la conduite des royalistes envers son père, jugea dès lors que sa propre fidélité aux descendants de saint Louis n'obtiendrait que de médiocres encouragements pour son ambition personnelle.

On décidera plus tard si la rigidité de principes a été son seul guide, ici comme ailleurs.

Une affaire retentissante ne tarde pas à le mettre en relief.

Dans une petite ville du Midi, quelques protestants ayant refusé de tapisser, au passage de la procession de la Fête-Dieu,

la façade de leurs maisons, le juge de paix de l'endroit les condamne pour ce refus à *un franc* d'amende.

La peine, comme on le voit, n'était pas rigoureuse.

Mais elle blessait l'orgueil des fils de Calvin, qui, après avoir échoué devant deux juridictions, en appellent à la cour suprême.

M. Barrot fils accepte leur défense.

Prenant l'article 5 de la Charte, qui garantit la liberté de tous les cultes, il s'en fait une arme pour combattre l'article 6, qui déclare la religion catholique religion de l'État, et parvient à obtenir la cassation de l'arrêt.

Son plaidoyer soulève des tempêtes.

L'abbé de Lamennais, qui était alors le chrétien par excellence, ne peut réprimer un élan d'indignation et s'écrie :

— Mais la loi est donc athée ?

— Oui, répond M. Barrot, elle l'est et doit l'être, si vous entendez par là que la loi, qui n'existe que pour contraindre, reste étrangère à la croyance religieuse des hommes, qui est hors de toute contrainte.

Si M. de Voltaire avait eu l'honneur de vivre au temps d'Odilon, bien certainement il se fût pendu pour n'avoir pas trouvé cette magnifique riposte.

Notre avocat reçut du garde des sceaux une verte réprimande.

Mais, en revanche, il obtint l'estime des

calvinistes et l'approbation de tous les impies du royaume.

Cela suffisait à sa gloire.

Quelque temps après, il défend Wilfrid Regnault, victime innocente impliquée dans une accusation d'assassinat par des rancunes politiques.

La cour d'assises de l'Eure avait condamné Regnault à la peine de mort.

Odilon est assisté par Benjamin Constant, qui publie pour les besoins de la cause un éloquent mémoire. Leurs efforts combinés échouent; la sentence est maintenue.

S'adressant au roi, les défenseurs obtiennent que la peine soit commuée en une détention perpétuelle.

A la Révolution de juillet, Regnault se trouva libre.

Jointes au procès Caron, ces deux affaires établissent la renommée de M. Barrot comme avocat sur une base solide.

Il lui pleut des causes politiques.

Tout naturellement il se lie de plus en plus chaque jour avec l'opposition et prend part à ses manœuvres hostiles. Bientôt le défenseur des accusés politiques doit s'asseoir lui-même au banc des prévenus, en compagnie de Mérilhou, du journaliste Étienne et du général Pajol.

On leur reproche d'avoir organisé une souscription nationale en faveur des victimes de la loi des suspects.

Ils furent condamnés tous les quatre à cinq ans de prison.

Fort heureusement le jury leur vint en aide et les acquitta, sans quoi M. Barrot aurait grossi la liste des martyrs politiques.

Sa haine contre le pouvoir, excitée par la persécution, ne connaît plus de bornes, et nous le voyons solliciter avec instance, en 1827, l'honneur d'être admis dans la fameuse société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui comptait alors au nombre de ses principaux membres Audry de Puyraveau, Béranger, Duchâtel, Barthe, Auguste Blanqui, Armand Carrel et Guizot.

C'était beaucoup de siéger avec d'aussi glorieux collègues.

Mais cela ne suffit point à l'ambition

de notre homme. Il veut arriver, coûte que coûte, à la présidence de la société secrète.

Au lieu de prendre en mariage une des opulentes héritières que sa renommée d'avocat célèbre et gagnant gros lui permet de choisir, il sacrifie la richesse de la dot à ses espérances politiques, et recherche la fille de Labbey de Pompières, un des patriarches du parti radical.

Ce noble désintéressement lui conquiert toutes les voix pour la présidence.

On l'installe dans le fauteuil.

Mais, hélas ! une fois à la tête du club mystérieux et révolutionnaire, on découvre en lui les premiers symptômes de cette indécision fatale et de cette nullité présomptueuse dont il devait donner

par la suite un si grand nombre de témoignages.

Déjà le ciel politique était sombre.

Nos conspirateurs prenaient en main les carreaux de la foudre, mais le sage Odilon désarmait de son mieux tous ces Jupins impatients, qui réclamaient l'application du système de la violence.

Il avait une peur terrible qu'on ne le choisît pour chef d'une révolte.

Très-expert à manier la parole, il déclinait sa compétence pour le fusil, et prêchait les voies légales à une association qui avait l'illégalité pour base.

On résolut d'agir sans le concours de ce faiseur de harangues.

La surprise d'Odilon Barrot fut extrême

lorsqu'il vit éclater la Révolution de juillet sans qu'il en eût donné le signal.

Néanmoins, revenu de son étonnement, et bien certain, dans la matinée du 30, que la fusillade ne recommencera plus, il endosse à la hâte un splendide uniforme de capitaine, bien qu'il n'eût été jusquelà que simple soldat dans la milice citoyenne, et court à l'Hôtel de Ville, où La Fayette l'adjoint à la commission du gouvernement en qualité de premier secrétaire.

L'association de ces deux hommes était logique.

Quoi qu'on ait pu dire du La Fayette en cheveux blancs, ce défenseur de la liberté des deux mondes ne fut jamais, politique-

ment parlant, qu'une célèbre dupe. Toujours débordé, toujours mystifié par les événements, il était conduit par eux lorsqu'il s'imaginait les conduire.

Moins célèbre que La Fayette, Odilon Barrot devait être, dix-huit ans plus tard, aussi vain, aussi aveugle, aussi berné que lui.

Toutefois, en Juillet, si M. Barrot ne gouverna pas les circonstances, on peut affirmer qu'il gouverna son patron. Ce fut lui qui empêcha La Fayette d'accepter les offres de présidence républicaine que lui apportaient une cohorte de jeunes démocrates, amenés à l'Hôtel de Ville par Pierre Leroux.

Le 31, dès l'aurore, M. Barrot force la

porte du vieux général et l'arrache brusquement au sommeil pour lui peindre les douceurs de la monarchie républicaine. Séance tenante, il rédige ce fameux programme de l'Hôtel de Ville, mythe sacré par lequel nous l'avons entendu jurer tant de fois, et La Fayette, séduit, entraîné, se décide le même jour à montrer au peuple, assemblé sous le balcon du Palais-Royal, la meilleure des républiques en chair et en os.

On n'a pas oublié que cette république était monseigneur le duc d'Orléans.

Après avoir assuré les destins de la monarchie nouvelle, notre infatigable Odilon se charge de décider l'ancienne à quitter le territoire.

Il prend avec lui deux commissaires ¹, et se dirige sur Rambouillet, afin de *protéger* le départ de Charles X.

Comme on se l'imagine bien, ces trois hommes reçoivent piteux accueil.

Toute une armée se trouve là, prête à défendre le monarque. Autour de lui des milliers de serviteurs fidèles n'attendent qu'un mot de sa bouche, qu'un signe de sa main, pour combattre et mourir.

Aussi chasse-t-il M. Barrot et ses deux collègues, sans vouloir absolument rien entendre.

Ceci devenait grave pour le Palais-Royal, dont le secrétaire de La Fayette

¹ M. de Schonen et le maréchal Maison.

avait juré de calmer les dernières inquiétudes.

On se décide à effrayer Charles X par une démonstration. Les héros de carrefour n'ont point encore déposé les armes. Plusieurs colonnes menaçantes se précipitent sur le chemin de Rambouillet. M. Barrot, toujours suivi de ses collègues, précède les hordes populaires.

Introduit de nouveau près de Charles X, il lui annonce l'arrivée du peuple.

Le roi hausse les épaules et lui tourne le dos.

— Sire!... au nom du ciel, rappelez-vous le voyage de Varennes! s'écrie le chef des commissaires avec un ton mélodramatique, et la larme à l'œil. Quittez la

France aussi promptement que possible !
On a retenu Louis XVI dans sa fuite... Comprenez-vous, sire, pourquoi nous désirons hâter la vôtre ?

Charles X devint très-pâle.

Un instant après, le départ pour Cherbourg était résolu.

M. Barrot se hâta d'écrire à Louis-Philippe pour lui annoncer l'heureuse nouvelle, et surtout pour empêcher qu'on ne l'oubliât.

Puis, en homme de prévoyance, montrant le duc de Bordeaux à Charles X, il osa lui dire, à l'heure des adieux :

« — Sire, veillez bien sur les jours de cet auguste enfant ! Les destins futurs de la nation peuvent reposer tout entiers sur lui. »

Cela s'appelle, en langue vulgaire, ménager la chèvre et le chou.

La famille royale eut, dès lors, la pleine conviction que M. Barrot agissait en homme de cœur, et que son unique but, en la faisant échapper aux périls du présent, était de sauvegarder l'avenir.

Sur la demande d'Odilon, Charles X lui signe un certificat de bonne conduite¹, et

¹ Le commissaire ne crut pas devoir consulter ses collègues avant de demander cette pièce au roi, et ceux-ci furent très en colère lorsqu'il la leur mit sous les yeux.

Voici la teneur du certificat :

« Je me plais à rendre à messieurs de la commission la justice qui leur est due, ainsi qu'ils m'en ont témoigné le désir. Je n'ai eu qu'à me louer de leurs attentions et de leurs respects pour ma personne et pour ma famille.

« CHARLES X. »

madame la Dauphine lui fait cadeau d'une feuille de papier, en tête de laquelle sa main illustre avait écrit ces mots : **MARIE-THÉRÈSE.**

De retour dans la capitale, le secrétaire de La Fayette, en dépit de son épître mémorative au lieutenant général du royaume, trouva les meilleurs emplois distribués. Il ne restait plus à sa disposition le moindre portefeuille.

On ne put lui offrir que la préfecture de la Seine, en récompense de ses bons et loyaux services.

M. Barrot fit la grimace.

Il supplia le roi citoyen de le dispenser d'une charge peu conforme à ses goûts, et qui nécessairement troublerait sa vie.

— Pourquoi cela, mon cher monsieur

Barrot? Suivez mon exemple, répondit la majesté de fraîche date. Je fais le sacrifice de mes goûts et de mon repos au bien de la France.

Et M. Barrot se dévoua comme Louis-Philippe.

Dans la période gouvernementale qui s'accomplit de 1830 à 1848, on conçoit que l'esprit français ait inventé le double type de Robert-Macaire et de son ami Bertrand.

Trois collèges électoraux firent à Odilon Barrot l'honneur de l'envoyer à la Chambre¹. Il entra fièrement dans cette arène qui allait être témoin de ses luttes gigantesques et de ses triomphes oratoires. Son

¹ Les collèges de Laon, de Brionne et de Strasbourg.

premier soin fut de témoigner sa rancune aux hommes avides qui avaient accaparé les portefeuilles à son détriment.

M. Barrot se mit à attaquer les ministres avec toute la puissance de sa parole.

Il leur jeta dans les jambes mille entraves, blâmant leurs actes dans ses proclamations comme préfet de la Seine, et recherchant toutes les occasions d'empiéter sur la hiérarchie administrative.

Une conduite pareille devenait intolérable. Elle souleva contre lui la haine du ministère.

On assistait chaque jour à de plus vifs et à de plus acrimonieux débats entre notre personnage et MM. Guizot et Montalivet. Ce dernier, que le grand orateur affligeait de la dédaigneuse appellation de

jeune ministre, perdit tout à coup patience.

Du haut de la tribune, à son tour, il mortifia M. le préfet de la Seine.

Rouge de colère, Odilon Barrot oublia sa nature essentiellement pacifique, et lança un cartel, en pleine Chambre, à la tête de son ennemi.

Beaucoup moins belliqueux le lendemain, M. le préfet ne jugea pas à propos d'affronter la moindre balle.

Il fut décidé qu'on le destituerait sans plus de retard.

Guizot jetait dans l'esprit de Louis-Philippe un levain d'aigreur contre ce fonctionnaire brouillon. Cependant on essaya de le renvoyer sans trop d'esclandre. Le

roi, très-habile en ruses, et craignant de mécontenter La Fayette et Dupont (de l'Eure), deux amis de M. Barrot, s'avisa de l'honnête expédient que voici.

Dupont (de l'Eure) fut mandé au château.

« — Je viens, lui dit le roi, de causer avec La Fayette de la destitution de Barrot, que j'ai résolue. Elle l'afflige; cependant il la supportera, si je le dispense de s'en mêler.

« — Pardon, sire... La Fayette n'a pu vous faire une telle réponse, dit Dupont (de l'Eure).

« — Comment! est-ce un démenti que vous me donnez, monsieur?

« — Non, sire; mais La Fayette vient de me parler dans un sens tout autre. Il

n'est pas homme à changer d'avis aussi brusquement.

« — Je le disais bien, cria le roi, vous me donnez un démenti !

« — Je soutiens la vérité, sire. Du reste, il est inutile de discuter davantage. Veuillez accepter ma démission.

« — Comme il vous plaira, monsieur. Seulement on saura que vous la donnez après m'avoir manqué de respect.

« — Je dirai le contraire, sire.

« — Eh bien, monsieur, je vous démentirai, et je ferai appel à l'opinion publique.

« — Prenez garde, sire ! on pourrait écouter la voix du citoyen de préférence à celle du roi. »

Louis-Philippe eut bouche close.

Il pria Dupont (de l'Eure) de conserver son portefeuille.

Mais, comme on persista dans le renvoi du préfet de la Seine, le respectable ministre donna sa démission.

Voilà donc tout d'abord M. Barrot, le plus méritant des architectes dynastiques, brouillé avec le système. Il s'assied au banc des ennemis du ministère et déploie une magnifique activité... de parleur.

On le charge du rapport sur le rétablissement du divorce.

Puis, Montalivet, sa bête noire, ayant osé qualifier Louis-Philippe de *roi de France* et les Français de *sujets*, il s'élève énergiquement contre ces prétentions ou-

trecuidantes de la monarchie citoyenne, et décide cent cinquante-sept membres à protester avec lui contre le titre de *sujets*.

Quelques mois plus tard, le Jupiter tonnant du Corps législatif rédige une protestation contre l'état de siège.

Il défend l'accusé Geoffroy, fait annuler par la cour de cassation la sentence des conseils de guerre, et demande à cor et à cris, dans l'espoir d'un acquittement peu souhaité du roi, que la duchesse de Berry vienne répondre de sa conduite à la barre des tribunaux.

Ah ! c'était le bon temps pour les faiseurs de phrases, pour les fabricants de périodes sonores !

Ils pouvaient enfler et grossir à plein

souffle le ballon de leurs théories libérales. Dignes émules du fougueux héros de la Manche, ils se précipitaient à corps perdu contre les moulins à vent du système, et poursuivaient, lance baissée, tous ces malheureux moutons du centre.

Portant la mèche aux canons de son éloquence, M. Barrot foudroyait ses adversaires par une bordée d'expressions pompeuses : *patriotisme*, — *dignité politique*, — *honneur national*, — *désintéressement*, — *sincérité électorale*, etc.

Relevez-vous donc, après avoir reçu en pleine poitrine un de ces mots terribles !

Tous les matins, le boutiquier prenait la gazette, et, quand il y trouvait, — chance heureuse ! — un discours d'Odilon Bar-

rot, il se hâtait de l'apprendre par cœur et le récitait à sa femme, à ses enfants, à tout son voisinage, avec la foi du catholique disant son *Credo*. Dans les cercles bourgeois, dans les estaminets, dans les tables d'hôte, chaque phrase était commentée, chaque mot devenait sublime. Le *National* signalait entre parenthèses les énergiques applaudissements de la gauche, et le pays faisait chorus; toute la France libérale battait des mains.

Cette mystification dura dix-huit ans.

Notre orateur était grave, sa parole était sentencieuse, son geste solennel; ses mœurs passaient pour austères, et ses plus grands ennemis politiques le déclaraient irréprochable.

Orgueilleux de son succès, M. Barrot ne négligeait aucun moyen de l'accroître.

Tout dans son extérieur, sa voix, son geste, sa démarche, son attitude, sa toilette, concourait à ce but.

Une calvitie précoce ayant affligé son crâne, il apportait une étude extrême à l'arrangement de ses rares cheveux, afin de donner au front plus de hauteur, plus de largeur et plus de puissance. Toujours habillé, pour monter à la tribune, comme un magistrat en visite, il soignait les moindres détails de sa mise. Habits, gilets, bottes, chapeau, gants, cravate, subissaient la loi d'une élégance invariablement correcte et digne.

Il avait dans ses manières beaucoup de réserve.

Sa politesse froide semblait inviter chacun à se tenir à distance, ou à se ranger au passage de l'homme supérieur.

Aujourd'hui, ce demi-dieu, malgré sa chute, conserve la même tenue imposante.

C'est le type le plus parfait qui existe, ici-bas, de l'orgueil naïf et du contentement de soi-même. Aussi calme dans sa décadence qu'il l'était dans son élévation, peut-être ne s'est-il jamais rendu compte ni de l'une ni de l'autre, semblable à ces poupées de cire qui conservent le même visage, soit qu'on les habille de pourpre, soit qu'on les couvre de haillons.

M. Barrot ne fut jamais ce qu'on appelle un grand orateur.

Il était guindé, glacial et loquace.

Au fond de l'âme il n'avait ni passion ni verve. Tout son mérite oratoire consistait à parler trois heures de suite, et voilà ce qui doit confondre jusqu'à la fin des siècles le jugement des boutiquiers et des bourgeois.

Perpétuellement ils seront en extase devant ce flux incompréhensible de la parole humaine.

Jamais, du haut de la tribune, M. Barrot n'a laissé tomber de ses lèvres une de ces grandes pensées qui viennent du cœur.

Ses triomphes tenaient uniquement à des procédés physiques et à l'adresse de la pantomime. Au début de son discours, il faisait ronfler la phrase à outrance ; puis,

graduellement, elle descendait à une morne et désespérante langueur.

M. Barrot s'efforçait, à la péroraison, de réchauffer ce robinet d'eau tiède.

On l'entendait alors se livrer à de véritables pétarades oratoires ; il prodiguait les éclats de voix, les grands gestes, les poses majestueuses, les effets de front, agitant un bras terrible et brisant la tribune à coups de poing, comme s'il eût voulu donner aux mots toute la vigueur qu'ils n'avaient pas.

Odilon Barrot, ainsi que nous l'avons dit, parlait une heure, deux heures, trois heures, *ad libitum*.

Toutefois, il lui était impossible de suivre longtemps la même thèse. On le voyait

se perdre dans une foule de considérations diffuses. Comprenant bientôt qu'il allait se noyer dans le vague, il avait soin de jeter quelques phrases irritantes à ses ennemis politiques.

Ceux-ci ne manquaient jamais de lui renvoyer la flèche.

Alors Odilon, qui tenait en réserve pour leurs apostrophes hostiles ses plus beaux effets d'orgueil offensé, lançait contre eux des périodes chargées à mitraille et désembourbait son éloquence.

On était généralement pris à cette ruse.

Un seul homme eut l'œil assez subtil pour découvrir la ficelle. Ce fut M. Guizot.

— En vérité, c'est étrange, disait, rue de la Ville-l'Évêque, un diplomate en re-

traite fort connu, ce diable de Barrot conserve ses moyens oratoires... Il est toujours superbe !

— Je ne le conteste pas, répondit Guizot avec un fin sourire. Mais essayez de faire silence, et vous verrez.

Ceci se passait à la fin de 1848.

Pour la première fois, le héros de cette notice était en possession d'un portefeuille.

On donne le mot d'ordre à toute la Montagne, et le citoyen Miot lui-même, ce coryphée des interrupteurs, jure de ne pas desserrer les dents.

M. Barrot monte à la tribune.

Il chevauche quelque temps sur le dada de son éloquence habituelle; puis, comme de coutume, il tombe dans l'ornière. Je-

tant alors les yeux du côté de la gauche, il est frappé de stupeur en voyant ses ennemis lui sourire.

Décidément il se croit perdu.

Sa lèvre frémit, son œil s'égare. Néanmoins, faisant un effort sur lui-même et ne cédant point à la détresse, il jette aux montagnards cette phrase provocatrice :

« — Qui donc osera contester ce que j'affirme? Où est celui qui viendra me démentir?

« — Chut ! fait-on de toutes parts sur les bancs rouges.

« — Allons, qu'il se lève...

« — Chut !

« — Qu'il apporte ses preuves; je l'attends de pied ferme...

« — Chut! chut! »

On n'envoie pas au pauvre Démosthènes la moindre réplique. L'effroi le gagne, une sueur glacée perle sur ses tempes.

Modifiant son plan d'attaque, il entame, en désespoir de cause, une épouvantable diatribe contre les soutiens et les fauteurs de l'anarchie. Son bras menace la Montagne, ses yeux éclatent comme des bra-siers.

Le citoyen Miot n'y tient plus.

Oubliant sa promesse, il se lève pâle d'indignation. Mais on l'oblige à se rasseoir, et les *chut* recommencent sur toute la ligne. Odilon vaincu ne trouve plus une parole.

Il descend de la tribune, penaud, déconfit et portant bas l'oreille.

Guizot n'avait pas tort.

Ce fut lui qui dit un jour à notre héros :

« — Je vous connais, mon cher. Il y a cinquante ans, vous vous appeliez Péthion : c'est-à-dire que vous êtes la probité peureuse, l'indécision solennelle, et la nullité grave. »

En effet, pendant dix-huit ans, Odilon Barrot n'eut pas, en politique, un seul élan de sérieuse initiative.

Il n'eut qu'une idée fixe, devenir ministre.

Girardin enrichi n'eut pas non plus d'autre ambition. Seulement nous devons

lui rendre cette justice qu'il désira surtout le pouvoir afin d'appliquer ses idées gouvernementales et financières; — car, bonnes ou mauvaises, il a des idées, lui! — au lieu que ce cher M. Barrot, comme nous disait, l'autre soir, un vieux colonel du premier Empire, n'a jamais passé au conseil de guerre pour avoir volé le Saint-Esprit.

Toute sa tactique libérale tendait au portefeuille.

Il attaqua les ministres, en vertu de ce principe adopté par les personnalités ambitieuses :

« Ote-toi de là que je m'y mette! »

Notre homme fit la courte échelle à son ami Thiers, espérant que Mirabeau-

mouche inventerait une combinaison quelconque où lui, Barrot, deviendrait possible; mais cette espérance, comme beaucoup d'autres, s'évanouit complètement.

« Lorsque Thiers tomba, dit Loménie, M. Barrot le reçut dans ses bras et le pressa sur son cœur. »

Odilon-Démosthènes reprit sa bonne lance oratoire pour transpercer d'outre en outre le ministère du 29 octobre.

Véritablement on est scandalisé de voir ce don Quexada de l'opposition jeter ainsi feu et flammes, et brûler le monde pour se faire cuire un œuf.

Jamais M. Barrot ne s'occupa que de ses intérêts propres; ceux du pays lui importaient médiocrement, et là-dessus on

le trouvait d'une complète indifférence. Aux plus tristes époques de misère, il refusa toujours de provoquer une enquête sur le sort des classes indigentes et laborieuses. Son âme, doublée d'égoïsme et d'instincts bourgeois, ne voyait rien au delà de ses rêves d'ambition mesquine.

Et la preuve de ceci, la preuve irréfragable, c'est que M. Barrot n'attaquait jamais que les ministres.

Nonobstant toutes ses colères à la Chambre, il entretenait au fond de son cœur pour le roi citoyen une sympathie pleine de tendresse. De son côté, Louis-Philippe ne gardait pas rancune au chef de la gauche. Il ne se trompait point au mobile qui le faisait agir.

L'anecdote suivante va le démontrer.

Pendant les troubles qui éclatèrent au convoi du général Lamarque, Odilon se rendit aux Tuileries, accompagné de Lafitte et de François Arago, pour supplier le roi de changer de système.

Rien de plus amusant que le dialogue qui s'établit entre nos trois députés et Louis-Philippe.

Celui-ci jura ses grands dieux qu'il était resté fidèle à tous ses engagements.

— En quoi les ai-je violés? s'écriait-il, et quel système me proposez-vous?

Ces messieurs, fort embarrassés, balbutièrent.

Odilon Barrot savait très-bien ce qu'il

ne voulait pas; mais le difficile était de définir ce qu'il eût voulu. Tournant l'obstacle, il se mit à protester de son désintéressement avec beaucoup de chaleur.

« — Sire, cria-t-il, je suis prêt à signer de mon sang ma renonciation à toute place quelconque ! »

Un sourire narquois effleura la lèvre de Sa Majesté citoyenne.

Elle connaissait parfaitement le faible de l'homme et ne se laissait point éblouir par ses protestations pompeuses.

Louis-Philippe frappa familièrement sur la cuisse du célèbre orateur, et répondit d'une voix encourageante :

« — Non, monsieur Barrot, non, je

n'accepte pas la renonciation que vous m'offrez¹ ! »

Comme le roi, Guizot ne se méprenait pas sur les sentiments réels du chef de l'opposition dynastique. Un jour que ce dernier l'attaquait sans miséricorde à la Chambre, il lui jeta au visage ces paroles prophétiques :

« — Monsieur, si jamais vous êtes à ma place, vous ferez comme moi ! »

Tout individu qui aspire au ministère éprouve le besoin d'avoir un organe solide dans le domaine de la publicité. Voilà pourquoi M. Barrot jugea convenable d'offrir au *Siècle* son patronage.

¹ Extrait du procès-verbal de cette entrevue, signé par Arago, Lafitte et Barrot lui-même.

Il avait cédé, moyennant la bagatelle de deux cent mille francs, sa charge au conseil d'État et à la cour de cassation ; mais sans renoncer toutefois à plaider certaines causes importantes et lucratives.

Le premier soin de ce roi de la tribune, après avoir palpé les fonds de son acquéreur, fut de se faire inscrire au tableau des avocats de la cour d'appel. Il daignait descendre des hauteurs de sa gloire parlementaire pour défendre de riches clients, et trouvait moyen de laisser ouverte à tous la porte de son cabinet de consultation.

Ce fut là que M. Perrée, directeur du *Siècle*, vint lui demander un jour son appui.

Dans l'intérêt de cette feuille et pour

accroître la liste des abonnements, M. Per-rée avait outre-passé, comme administra-teur, la limite de son mandat.

Voyant approcher avec angoisse la réu-nion générale des actionnaires, il confie ses craintes à M. Barrot.

Les raisons de sa conduite expliquées, Démosthènes-Eujas lui donne une absolu-tion complète et promet de le défendre.

Mais les actionnaires, instruits des faits et gestes de l'administration, viennent consulter à leur tour le prince de la juris-prudence. Ils récriminent contre M. Per-rée, se plaignent de ses empiétements audacieux et demandent qu'on le traite avec la dernière rigueur.

Odilon Barrot n'apprenait rien de nouveau.

— Comment, s'écrie-t-il, un homme investi de votre confiance a-t-il pu se permettre de semblables choses? Il expiera ses torts, je vous en donne ma parole!

On convoque l'assemblée. L'illustre orateur débute en ces termes :

« — Il s'est passé, messieurs, pendant la gestion dernière, des faits inqualifiables. Dérogeant aux statuts, méprisant les usages et compromettant peut-être les intérêts de tous, M. Perrée a commis des actes qui méritent votre blâme... »

Pendant près d'une demi-heure, il péroré sur ce ton.

Les actionnaires jubilent.

Chaque phrase de l'orateur est couverte d'applaudissements, et M. Perrée ressemble à un homme sur la tête duquel on fait descendre un roc inattendu.

Cependant Odilon Barrot n'a point oublié sa promesse. Il reprend avec un aplomb majestueux :

« — Mais, si votre administrateur a été au delà de ses pouvoirs, examinez avec moi, messieurs, s'il n'y fut point incité par de véritables périls. Avant de l'accuser d'avoir trahi la confiance de ses mandants, voyons s'il n'a pas sauvé notre feuille d'une situation funeste. Tous ces abus, dont vous croyez avoir à vous plaindre, n'auraient-ils pas été commandés par les circonstances ? Un administrateur timoré

peut-être eût compromis l'avenir de votre propriété, vos intérêts, votre fortune... »

L'habile avocat brode sur ce thème pendant une autre demi-heure.

Il passe du froid au chaud, du noir au blanc, du pour au contre, à la plus grande satisfaction de chacun. Le directeur écrasé se relève triomphant.

Nous ignorons si M. Barrot toucha doubles honoraires.

Ces notices biographiques, enfermées toutes dans le même cadre, ne nous permettent malheureusement pas de nous étendre au delà des bornes fixées. Le lecteur nous pardonnera de ne point analyser ici les quinze ou dix-huit cents discours prononcés par notre héros, et de ne pas le

suivre pied à pied dans ce long trajet parlementaire, qui devait l'amener si fatalement au traquenard de 1848.

M. Barrot, ne voyant pas arriver son portefeuille, continuait à multiplier les entraves sur le chemin du pouvoir, dans l'unique but d'y faire trébucher les ministres.

Il tomba dans son propre piège et se cassa le nez.

Son histoire, hélas ! est celle de beaucoup d'autres. Odilon Barrot, qu'on nous permette de le dire, résume en sa personne soixante années de sottise bourgeoise et d'ambition maladroite. Notez que nous n'attaquons pas la bourgeoisie par système : nous lui reprochons seule-

ment son inexpérience, et nous rions d'elle comme d'un enfant qui a voulu marcher sans lisières.

O monsieur Barrot! quelle plaisante histoire que celle de ces banquets, dont vous fûtes le principal instigateur!

O la magnifique et burlesque épopée!

Suivi de MM. Thiers, Rémusat, Ganne-ron et consorts, que vous aviez une mine terrible en commençant la campagne! Impossible d'attaquer plus énergiquement l'ennemi. *Le droit de réunion*, morbleu! *le droit de réunion!* Ce pauvre Guizot avait l'épée dans les reins; vous ne lui laissiez ni repos ni trêve.

Assistant à seize banquets de suite, vous

avez prononcé seize discours ; vous avez bu seize fois à la réforme électorale.

Et la France entière banquetait, discourait, buvait comme vous.

Le gouvernement, effrayé de vos démonstrations, veut y mettre un terme.

Alors vous annoncez pour le 21 février un banquet monstre, un banquet plus solennel et plus réformiste que tous les autres. MM. Guizot et Duchâtel déclarent à la Chambre que les convives seront dispersés par la force.

O grand Odilon ! quelle tempête effroyable tu provoquas contre ces audacieux !

Tous les tonnerres de ton éloquence grondaient. Un instant on put croire que

la tribune allait voler en éclats, et que tu ferais crouler sur les ministres la voûte du palais Bourbon.

M. Barrot garantissait à ses collègues qu'il n'y aurait pas le moindre trouble, et, le lendemain, la révolte éclatait.

Par le ciel! à qui la faute? Évidemment c'est aux ministres.

M. Barrot dépose sur le bureau de la Chambre un projet de mise en accusation du ministère, et, le soir même, on commence les barricades; on met le feu aux octrois. Ce n'est plus une émeute, c'est une révolution.

Notre homme s'épouvante et n'y comprend plus rien.

Vous avez vu quelquefois, chers lecteurs,

une malheureuse poule, dans le nid de laquelle une fermière matoise a glissé des œufs de cane. Confiante et sans soupçons, elle achève de couvrir ; les petits éclosent et se précipitent, le jour même de leur naissance, dans les eaux de la première mare qu'ils rencontrent.

Jugez de la stupéfaction de la couveuse et de celle d'Odilon Barrot !

Au lieu de poulets, l'une a produit des canards ; au lieu de réformistes, l'autre a fait éclore des républicains.

Mais tout n'est pas désespéré.

Quand on est cause d'un malheur, on le répare. Odilon court aux Tuileries. Un moyen, un seul, peut sauver le trône et la France : qu'on le nomme ministre avec le

petit Thiers, et la révolte s'apaise, et le sang ne coule plus.

Louis-Philippe signe la nomination.
Victoire!

Enfin notre héros le possède, ce portefeuille tant désiré! Son rêve de dix-huit ans s'accomplit. Pour le réaliser il a fallu de puissants efforts, on a dû risquer de grandes catastrophes; mais tout est fini. Le ciel va s'éclaircir, et le soleil Barrot dissipera le nuage révolutionnaire.

On ne tarda pas à voir paraître, au milieu des rues insurgées et le long des boulevards, un homme à cheval, faisant de grands gestes et criant :

« — Mes amis, rassurez-vous!... Plus de bataille!.. Nous avons la réforme... Je

suis Odilon Barrot... Le roi vient de me nommer ministre ! »

Hélas ! il s'imaginait, le pauvre homme, que le calme allait renaître.

Il croyait au pouvoir de son éloquence, au prestige de son nom. Le peuple lui répondit de sa voix brutale et sinistre :

« — Trop tard ! il est trop tard ! »

Beaucoup moins heureux qu'à la Chambre, le triste Odilon ne trouve que des gens qui lui rient au nez et des faubouriens goguenards qui le sifflent. On méconnaît son importance ; on ne songe plus, ou peut-être on songe trop à ses admirables discours. Une troupe de gamins l'escorte sur toute la ligne des boulevards, avec des cris indécents.

M. Barrot n'en continue pas moins sa route et ses exhortations.

A la hauteur du boulevard Bonne-Nouvelle, le peuple impatienté lui envoie, non pas le plomb contenu dans ses fusils, mais d'ignobles projectiles ramassés dans le ruisseau.

Ce dernier manque de respect décide le malencontreux orateur à rebrousser chemin et à regagner la Chambre, où il entame l'air de la régence.

Mais presque aussitôt il reste muet d'épouvante.

Là, devant lui, sous ses yeux, M. Barrot voit se dresser le fantôme rouge de la République : il était contenu dans la boîte

dont ce grand enfant étourdi venait de presser le ressort.

Adieu pouvoir! adieu portefeuille! adieu présidence du conseil!

Honni, conspué par les nouveaux venus, l'apôtre de la réforme électorale, le patron de l'adjonction des capacités, faisait, le lendemain, triste mine devant le colosse appelé suffrage universel.

Ce tribun à l'œil foudroyant et terrible, qui, hier encore, bravait le ministère et poussait le pays à la guerre civile, n'a plus aujourd'hui ni admirateurs, ni crédit, ni puissance.

Nouveau Tantale, il a vu le portefeuille, objet de sa convoitise et de son appétit

vorace, disparaître au moment où il s'apprêtait à le saisir.

La révolution qu'il a fait éclore le repousse.

Elle le méprise, comme un père indigne qui n'est plus à sa taille, et dont elle n'accepte ni la tutelle ni le concours.

Revenu de son premier étourdissement, M. Barrot avait cru devoir se rendre à l'hôtel de Ville pour y faire ses offres de service aux provisoires.

Ceux-ci, redoutant la concurrence de ce grand génie politique, et cédant à une jalousie mesquine, eurent l'indélicatesse de lui répondre par un refus.

Ils écartèrent ce flambeau qui venait à eux.

Lamartine, Marrast et Ledru-Rollin ne voulurent croire ni à la vieille expérience d'Odilon, ni à son talent parlementaire, ni au sacrifice de sa personnalité, ni à son dévouement, ni à son courage.

Notre héros, confus et le cœur plein de fiel, regagne son logis, rue de la Ferme-des-Mathurins.

Un rassemblement nombreux stationne à sa porte.

Il est tout surpris de se voir entouré d'une foule aux allures bienveillantes et d'entendre résonner à son oreille ce cri flatteur :

« — Vive Odilon Barrot! vive le père du peuple! »

Le grand homme remercie la Providence. Elle lui doit cette consolation dans son infortune. Comme Scipion l'Africain traduit devant les comices, il entame aussitôt un discours apologétique dont la péroraison, sans nul doute, eût contenu ces mots triomphants : « Montons au Capitole et rendons grâce aux dieux! »

Mais à peine a-t-il prononcé deux phrases, que des sifflets l'interrompent.

Un abominable charivari succède aux cris de louange.

Cette multitude railleuse attendait M. Barrot à sa porte pour lui faire su-

bir une dernière et cruelle mystification.

Hélas! les décrets d'en haut sont impénétrables, et l'homme de mérite, ici-bas, est trop souvent méconnu!

M. Barrot comptait sur la justice du ciel. Il ne renonça point à la politique.

Les électeurs du département de l'Aisne eurent le bon esprit de ne pas le déshériter de leurs votes, et le renvoyèrent à la Chambre, où nous le trouvons au nombre des commissaires chargés d'élaborer la constitution républicaine.

« Il opposa, dit un journaliste, la digue de sa sagesse et de sa prudence aux élans téméraires d'une horde de législateurs improvisés, et remplit les fonctions de

contre-poids, sans lesquelles une horloge ne marche pas. »

C'était bien le moins qu'après s'être fait incendiaire, comme Lamartine, il se fit aussi pompier.

M. Barrot, fatiguant les destins ennemis, put entendre sonner enfin l'heure de son élévation au ministère. Honoré de la confiance du président de la République, il fut nommé garde des sceaux et président du conseil.

Une députation de l'ordre des avocats se mit en marche pour la place Vendôme.

Le nouveau ministre accueillit avec une bienveillance gracieuse les congratulations de ses confrères. Il sut y répondre par un

discours superbe, à la fin duquel, élevant son langage à la hauteur de la position conquise, il s'écria :

« — Me voici maintenant, messieurs, à l'âge où l'homme se repose en pleine tempête politique ¹! »

Après ce logogriphe grandiose, il s'inclina majestueusement et congédia la députation.

Notre homme, une fois revêtu de sa nouvelle dignité, s'y cramponna, — qu'on nous permette de nous exprimer de la sorte, — par tous les angles d'un orgueil longtemps inassouvi.

Certains échecs au pied du scrutin,

¹ Voir le *Moniteur* des 26 et 27 décembre 1848.

devant lesquels tout autre se fût retiré, le trouvèrent impassible.

Il serait encore ministre si l'on n'eût *accepté sa démission*.

La gravité de M. le président du conseil ne l'empêchait point de donner à sa toilette des soins extrêmes. Il redoubla de coquetterie pendant son règne administratif, s'appliquant par tous les moyens possibles à conserver une taille souple et gracieuse.

Désolé de se voir épaissir avec l'âge, il eut recours à mille artifices pour combattre les progrès de l'obésité.

M. Barrot ne sort en aucun temps et sous aucun prétexte sans avoir passé son fameux pantalon à corsage.

On parle même d'un corset pour les grandes occasions.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il est sanglé visiblement sur toutes les coutures. Mais la corpulence ennemie, comprimée dans l'étau de ses vêtements, se trahit et saute aux yeux, quoi qu'il fasse.

Rentré chez lui, son premier soin, comme de juste, est de se mettre à l'aise. Il donne à ses gens une consigne rigoureuse, et n'y est invariablement pour personne.

Que de fois, à la ville comme à la tribune, il a maudit la nature, qui gratifiait M. Guizot de jambes si fines et si sèches, et M. Molé d'une si parfaite élégance dans sa maigreur !

Tout, en ce monde, est vanité.

Les plus beaux corps se déforment et les plus hautes fortunes s'écroulent.

Dès la fin de septembre 1849, on put lire dans les journaux quelques faits-Paris annonçant une indisposition de M. Odilon Barrot. Ce n'était pas lui, c'était son portefeuille qui se trouvait malade, — et cela sans guérison possible.

On l'enterra définitivement le 31 octobre.

Pour mettre le comble aux douleurs du ministre congédié, son frère, son propre frère, entra dans le nouveau cabinet.

Jamais Odilon ne pardonna ce méchant tour à Ferdinand. Sa rancune, dit la chronique intime, alla jusqu'à s'exprimer du bout de la botte par un geste peu fraternel. La scène se passait en famille, et le

ministre du 31 octobre rendit, séance tenante, à l'ex-président du conseil le geste et l'apostrophe.

Quelques heures avant d'apprendre la révolution qui s'opérait dans son histoire politique, M. Barrot, tranquillement enfermé dans sa villa de Bougival, essayait un magnifique costume de garde des sceaux, commandé tout exprès pour une cérémonie qui se préparait, le jour même, dans la magistrature.

Une fois paré de la simarre, de l'épitoge et de l'hermine, il s'étend dans une chaise longue et dicte à son secrétaire le discours qu'il doit prononcer.

Quelqu'un vient l'interrompre.

C'est son maître d'hôtel qui lui apporte le menu d'un dîner splendide; car, après

l'investiture, cinquante magistrats s'assieront à la table du ministre.

Odilon Barrot approuve le menu, congédie le maître d'hôtel et achève son discours.

A peine la dernière ligne est-elle écrite, que M. Dufaure entre tout à coup avec un visage bouleversé.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel ? demande l'homme à la simarre.

La réponse de M. Dufaure se devine. Il accourait prévenir son collègue de la disgrâce commune. Bientôt les autres membres du cabinet paraissent à leur tour et confirment la nouvelle.

M. Barrot resta jusqu'à la nuit immobile et livide, comme un homme frappé de la foudre.

Il en était pour son ministère, pour son costume et pour son dîner.

Dans les journaux de l'époque, nous lisons que le président de la République, afin de le consoler de sa retraite et de lui donner un éclatant témoignage d'estime, le nomma, par cinq décrets successifs, chevalier (M. Barrot ne l'était pas encore), officier, commandeur, grand officier et grand cordon de l'ordre de la Légion d'honneur.

L'ex-ministre refusa toutes ces hautes distinctions. Bien certainement la ranune et le dépit n'entrèrent pour rien dans ce refus.

Tombé du ministère, M. Barrot retourna s'asseoir à la Législative.

Depuis le 2 décembre, il ne donne au-

cun signe de vie politique¹. On assure que, dans sa terre de Bougival, il s'occupe avec beaucoup de sollicitude de l'amélioration de la truffe.

Il cherche également, dans ses heures de repos agricole, un remède à la maladie des pommes de terre.

Plusieurs de ces tubercules, soignés par sa vigilance, ont eu le bonheur de recouvrer une santé parfaite.

¹ Certains journaux prétendirent que, le 21 janvier 1851, Odilon Barrot avait été appelé à l'Élysée pour composer un ministère, et qu'il avait demandé la destitution du préfet de police Carlier, ce à quoi le président de la République n'aurait pas cru devoir consentir. Trois mois après, en avril, on fit courir des bruits analogues. C'était M. Chambolle et tous les vieux de l'orléanisme qui se remuaient et criaient à l'Élysée : « Prenez notre ours ! » M. Chambolle, en politique, est une copie de M. Barrot, avec plus de suffisance, plus d'orgueil, et plus d'incapacité.

A l'une de nos dernières expositions d'horticulture, M. Barrot envoya des champignons perfectionnés, qui atteignent, au dire des hommes les plus habiles dans l'art culinaire, un degré de saveur inouï jusqu'à ce jour.

On les a nommés champignons-Barrot.

L'espèce humaine est ingrate et surtout oublieuse.

Des innombrables amis de l'ancien chef de la gauche dynastique, fort peu le visitèrent dans son ermitage de Bougival.

M. Barrot se mit à voyager pour tromper l'ennui. Rome et Londres eurent l'honneur de l'abriter tour à tour. Six mois durant, il se livra, dans cette dernière ville, à de sérieuses études sur les ressorts

et les effets de la constitution anglaise¹,
espérant y découvrir les éléments d'une
Charte perfectionnée.

Nous ne rechercherons pas quel motif
ou quelle espérance ont pu le faire ainsi
déroger à ses habitudes; car M. Barrot ne
travaille que très-rarement et ne lit ja-
mais.

Il médite.

On ne lui reconnaît aucun esprit de
conversation. Ne fréquentant pas le monde,
il ne peut y avoir de succès. Presque tou-
jours à la campagne, il a horreur de la
vie agitée des villes.

Son existence est celle d'un sage ou
d'un homme qui boude.

¹ Revenu de Londres, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Cependant, au sein même de sa retraite champêtre, il conserve cette manie de la pose qui est un des traits caractéristiques de sa nature.

Quand il vient à Paris, il ne manque jamais de laisser stationner quatre ou cinq minutes devant sa porte l'omnibus qui mène au chemin de fer. Les voyageurs s'impatientent. Ils cherchent des yeux le personnage qui a le droit de se faire attendre et finissent par voir arriver M. Barrot.

Il s'avance à pas lents, dans toute sa majesté.

Sa boutonnière porte une rose, un bouquet de lilas ou des violettes, suivant la saison.

Dans l'omnibus, il ne regarde personne et affecte de lire des livres anglais. A l'embarcadère, il ne s'assied pas. Il pose au milieu de la salle d'attente, le front dans ses mains, ou se promène de long en large, la tête inclinée sous le poids de la méditation. De temps à autre, il lève les yeux, afin de voir si on le remarque.

On le remarque, en effet, mais pour sourire de son orgueilleux enfantillage et de sa mine pédantesque.

En résumé, la population de Bougival admire peu ce grand homme en décadence. Un paysan de l'endroit nous disait un jour plaisamment que M. Barrot n'avait jamais été qu'un Michel Morin politique.

L'aperçu ne manque pas de justesse.

Au mois de février 1848, Michel-Odilou-Morin Barrot a positivement scié devant lui, la face tournée vers le tronc de l'arbre, une branche sur laquelle il était à califourchon.

FIN.





.

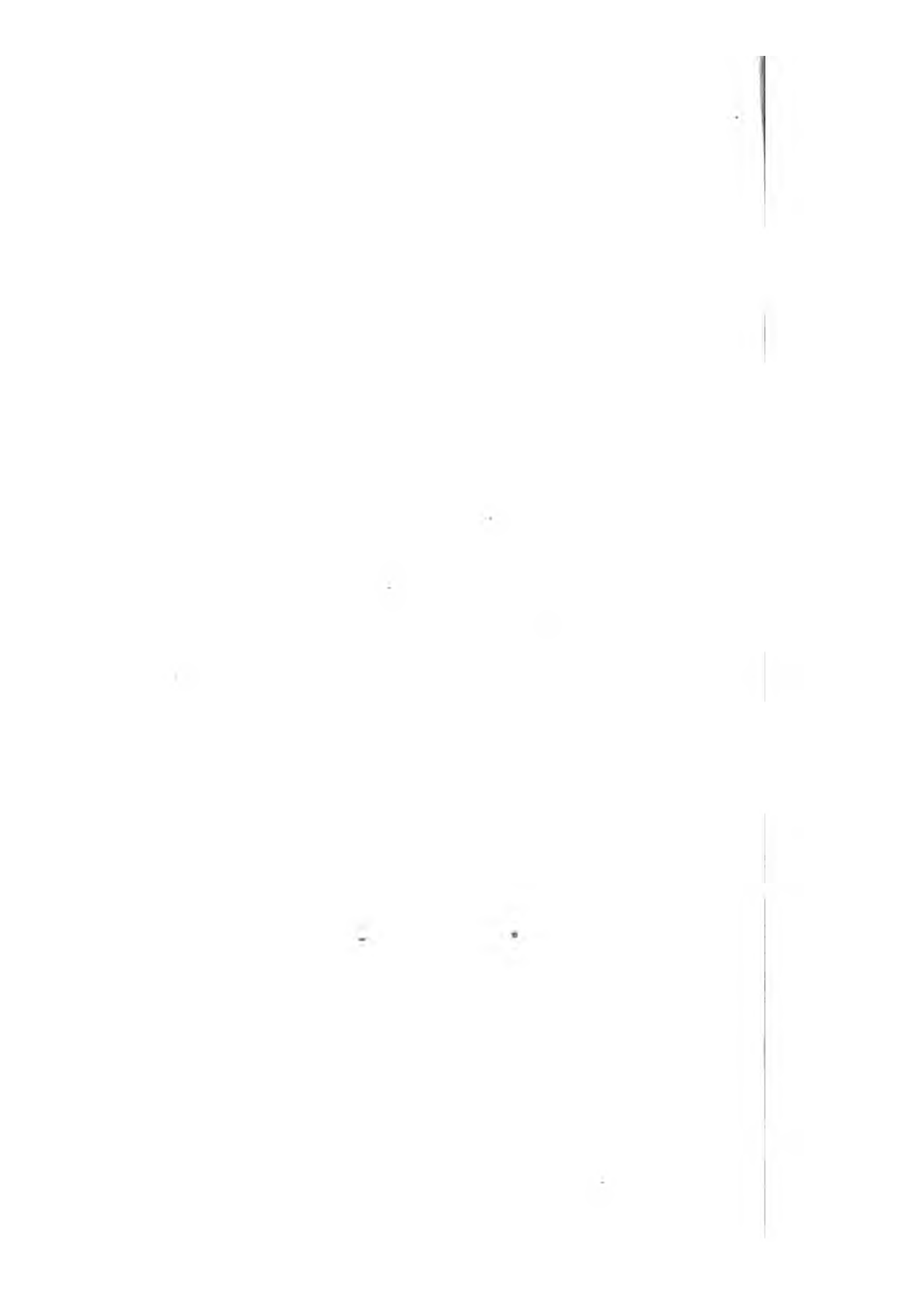
.

.

.

.

.



LES
CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Le succès immense qui vient d'accueillir la *première série* de cette œuvre intéressante, et les nombreux tirages qui se succèdent, permettent à l'éditeur d'apporter à la *deuxième série* des perfectionnements notables. Le papier est plus beau et plus fort, le texte est imprimé en caractère neuf, les portraits et les autographes sont améliorés; en un mot, tout se réunit pour offrir au public un volume de luxe.

M. Eugène de Mirecourt a tenu toutes ses promesses. Il se distingue parmi les rares écrivains qui, dans ce siècle, ont le courage de la vérité. Sa plume esquisse énergiquement chaque biographie. Elle dispense le blâme et l'éloge avec une impartialité contre laquelle se révoltent les amours-propres blessés et les passions de parti, mais que les cœurs honnêtes, que les consciences droites approuvent.

L'intérêt puissant de ces petits livres, la multiplicité des détails anecdotiques, les mots charmants dont ils abondent, leur style vif, châtié, plein de couleur, le

scrupule avec lequel M. de Mirecourt contrôle les notes et les renseignements qui lui sont fournis, tout rassure depuis longtemps le lecteur et lui prouve que jamais galerie contemporaine n'a été plus curieuse et plus complète.

Sont en vente, dans la *première série*, les volumes consacrés à **Méry, — Victor Hugo, — Émile de Girardin, — George Sand, — Lamennais, — Béranger, — Déjazet, — Guizot, — Alfred de Musset, — Gérard de Nerval, — A. de Lamartine, — Pierre Dupont, — Scribe, — Félicien David, — Dupin, — le baron Taylor, — Balzac, — Thiers, — Lacordaire, — Rachel, — Samson, — Jules Janin, — Meyerbeer, — Paul de Kock, — Théophile Gautier, — Horace Vernet, — Ponsard, — M^{re} de Girardin, — Rossini, — François Arago, — Arsène Houssaye, — Proudhon, — Augustine Brohan, — Alfred de Vigny, — Louis Véron, — Paul Féval, — E. Gonzalès, — Ingres — Eugène Sue, — Rose Chéri, — Berryer, — Rothschild, — Sainte-Beuve, — Francis Wey, — Frédérick-Lemaître, — Louis Desnoyers, — Alphonse Karr, — Alexandre Dumas fils, — Champfleury, — Léon Gozlan, — Alexandre Dumas, — Veillot.**

La *deuxième série* contiendra les notices consacrées aux personnages suivants :

Salvandy, — M^{lle} Georges, — Henry Murger, — Odilon Barrot, — Raspail, — Hippolyte Castille, — Bouffé, — Musard, — Cormenin, — Montalembert, — Gavarni, — Michelet, — Plessy-Arnould, — Cavaignac, — Arnal, — de Morny, — Granier de Cassagnac, — Jules Sandeau, — Grassot, — Marie Dorval, — Crémieux, — Ligier, — Cousin, — Beauvallet, — Louis Blanc, — Persigny, — Frédéric Soulié, — Villemain, — Ravel,

la Gueronnière, — M^{me} Ancelot, — Considérant, — Saint-Marc Girardin — Quinet, — Émile Augier, — Ledru-Rollin, — Villiaumé, — Caussidière, — Louise Collet, — Bocage, — Madeleine Brohan, — Eugène Delacroix, — Roger de Beauvoir, — Changarnier, — Gustave Planche, — Ricord, — Bressant, — Mélanie Waldor, — Vaulabelle, — Louis Reybaud, — l'abbé de Ravignan, — Camille Doucet, — Mérimée, — Nadar, — Eugène Guinot, — Courbet, — Fiorentino, — Barbès, — Blanqui, — l'abbé Dupanloup, — Baroche, — Henry Monnier, etc., etc. Il y aura, comme dans la *première série*, des volumes collectifs, contenant double portrait et double autographe.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque volume est de cinquante centimes.

On souscrit, pour les collections complètes, chez l'éditeur Gustave Havard, rue Guénégaud, 15, à Paris.

En envoyant un mandat de vingt-cinq francs sur la poste, on recevra *franco* par les Messageries les cinquante volumes de la *première série*. — En envoyant un mandat de trente francs, on recevra *franco* les volumes de la *seconde série*, le jour même de leur publication. (La différence du prix tient aux frais de poste.)

En envoyant un mandat de cinquante-cinq francs, on recevra la *première série* tout entière, et chaque volume de la *seconde*, à mesure qu'il paraîtra.

Les personnes qui souscriront aux *deux séries*, c'est-à-dire à la collection de cent volumes, auront le droit de choisir comme PRIME vingt exemplaires des livres mentionnés ci-dessous :

LES LORETTES DE PARIS, dessin par Andrieux.

LES ACTRICES DE PARIS, —

LES BOURSIERS DE PARIS, —

LES ÉTUDIANTS DE PARIS, —

LES COMÉDIENS DE PARIS, dessin par **Andrieux**.
LA BOHÈME DE PARIS, —
LES SGANARELLES DE PARIS, —
LES GRISETTES DE PARIS, —
LES FAUBLAS DE PARIS, —
LES PROPRIÉTAIRES DE PARIS, —
LES FUMEURS DE PARIS, —
LES RESTAURANTS DE PARIS, —
PARIS LA NUIT, par **E. de Mirecourt**, dessin par
C. Fath.
L'OPÉRA, par **Roger de Beauvoir**, dessin par **C. Fath**.
LE PÈRE-LACHAISE, par **Benjamin Gastineau**. —
LE MONT-DE-PIÉTÉ, par **E. de Mirecourt**, dessin par
J.-A. Beaucé.
LE LUXEMBOURG, par **Maurice Alhoy**, dessin par
C. Fath.
LE PALAIS-ROYAL, par **Louis Lurine**, dessin par
J.-A. Beaucé.
LE CARNAVAL, par **Benjamin Gastineau**, dessin par
J.-A. Beaucé.
LES TUILERIES, par **J. Lemer**, dessin par **C. Fath**.
LES HALLES, par **A. de Bargemont**. —
LE JARDIN DES PLANTES, par **Ch. Deslys**, dessin
par **J.-A. Beaucé**.
LE PANTHÉON, par **Émile de Labédollière**, dessin par
J.-A. Beaucé.

Ceux des souscripteurs qui ont déjà reçu la PRIME donnée
avec la *première série* n'auront droit qu'à dix exemplaires seu-
lement.

Les volumes de la collection contemporaine de M. Eugène
de Mirecourt continueront de paraître régulièrement le 15 et
le 30 de chaque mois.

GUSTAVE HAVARD.

PAR S. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ÉLIE BERTHET

Paris. — Imp. d'AD. BLONDEAU, 26, rue du Petit-Carreau.



Hadengue Imp. r. du Four S^oG. 63.

ÉLIE BERTHET

Publié par G. HAVARD



G. HAVARD

LES CONTEMPORAINS

ÉLIE BERTHET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

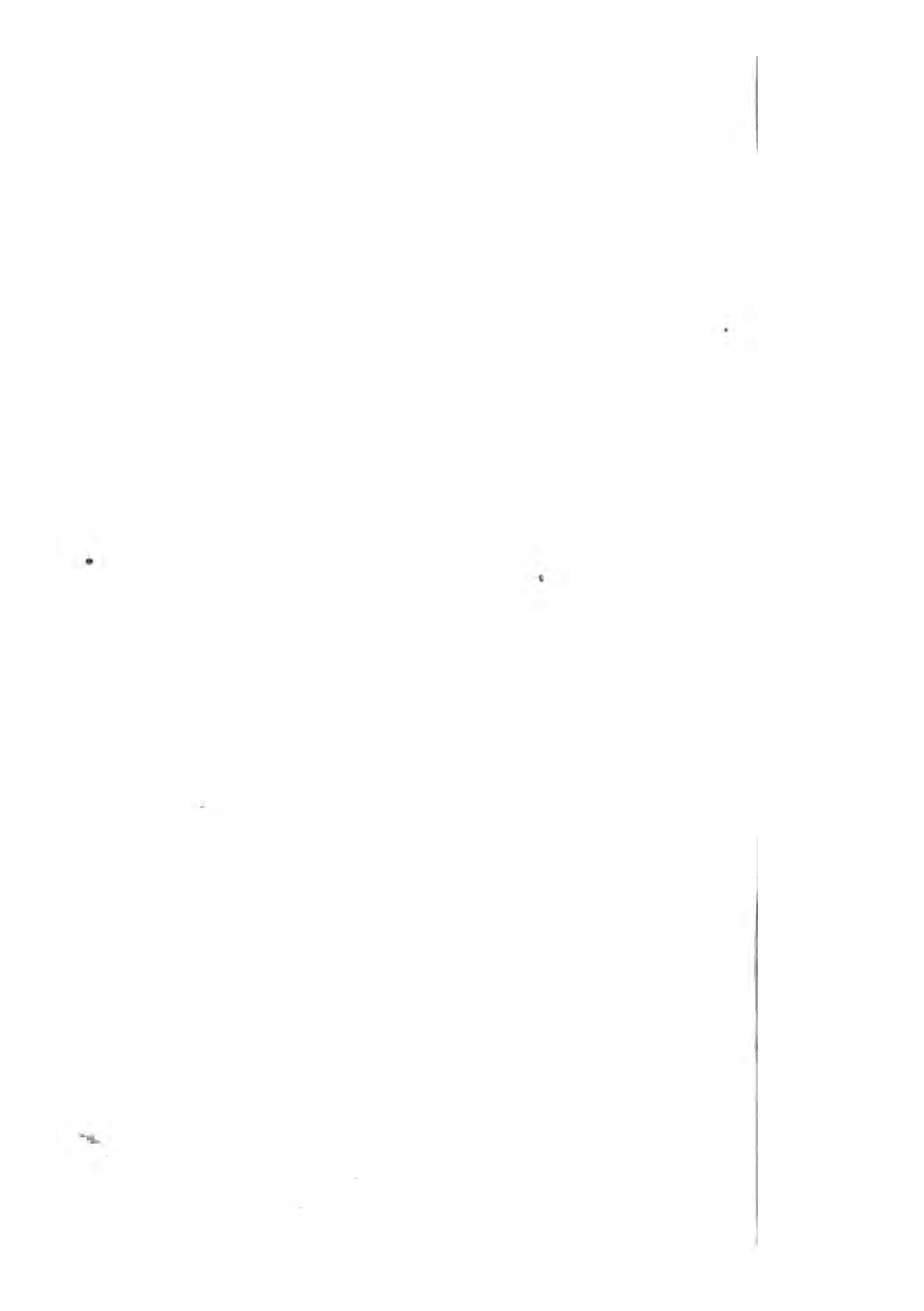
PARIS. — 1857

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais-Saint-Martin

**Et chez tous les Libraires de France
et de l'Étranger.**

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



ÉLIE BERTHET

Dans vos pérégrinations de promeneur et de touriste, il vous est arrivé plus d'une fois sans doute, après avoir gravi péniblement quelques rampes escarpées, de vous trouver tout à coup sur un plateau d'où l'œil découvre de vastes étendues : là des plaines, ici des coteaux sur lesquels on voit les nuages semer tour à tour

la lumière et l'ombre, et plus loin la cime gigantesque des montagnes bleues, perdues dans le ciel et fermant l'horizon.

La littérature contemporaine ressemble à ce paysage.

Quelques hommes de génie, au front majestueux et rayonnant de gloire, la dominent et la circonscrivent ; mais il est des silhouettes d'un ordre moins élevé dont l'aspect repose agréablement la vue.

M. Elie Berthet, sans contredit est de ce nombre.

On doit le placer en tête de la liste des romanciers laborieux et intelligents, dont

les œuvres offrent des proportions nouvelles à mesure qu'on les étudie.

Nous aimons cette physionomie littéraire, ce talent modeste, accomplissant chaque jour, depuis vingt ans, sa tâche méritoire, dans la retraite du sage et dans l'indépendance du philosophe.

Bertrand (1) Élie Berthet, naquit à Limoges, le 8 juin 1815.

(1) Le premier de ces prénoms seul lui appartient réellement, comme il put s'en convaincre, le jour où il eut entre les mains une expédition de son acte de naissance. Mais ses parents ne l'appelèrent jamais qu'Élie.

Son père était un négociant de cette ville, honorable, mais peu riche, et obligé de suffire à l'existence d'une famille nombreuse.

Il avait six enfants.

Un des frères d'Élie Berthet exerce avec distinction la médecine à Paris ; un autre est inspecteur des écoles primaires. Sa sœur cadette est directrice de poste.

L'enfance de notre romancier fut chétive et faible.

Il se livra de bonne heure à la méditation et à la vie contemplative. Au lieu de

partager les distractions bruyantes des écoliers de son âge, il employait ses heures de loisir à la lecture.

Bientôt il manifesta le goût le plus vif pour l'étude des sciences naturelles.

A douze ans, Élie était déjà un botaniste de première force et un entomologiste de quelque valeur.

Il empaillait les oiseaux tout aussi adroitement qu'un préparateur du Muséum, à l'aide de quelques indications qu'il avait trouvées çà et là dans les livres.

On le voyait courir les champs, les bois et les prés à la recherche des insectes, et

il forma une collection de papillons à faire pâmer d'aise l'ombre de feu Duméril, l'homme de France qui cultivait de la façon la plus intime ces intéressants lépidoptères.

A la même époque, il savait par cœur toute la petite bibliothèque paternelle, quelques livres d'histoire ou de science et quelques romans du dernier siècle, miraculeux trésors qui faisaient marcher notre jeune Aladin de surprise en surprise.

Déjà sa blonde tête enfantine renfermait assez bon nombre de notions littéraires et scientifiques, lorsqu'il fut envoyé

par sa famille au collège de Limoges.

Il y fit ses classes en qualité d'externe.

Tout d'abord Élie ne se révéla pas comme un *piocheur* intrépide.

Son goût pour la lecture devenait chaque jour plus impérieux, et donnait à son père une certaine inquiétude.

M. Berthet commençait à craindre que cette passion trop exclusive ne finît par être nuisible aux études classiques de son fils. L'enfance n'entrevoit guère la nécessité de marier l'utile à l'agréable; elle

cède beaucoup moins à la raison qu'à l'attrait.

Pour le contraindre au travail, son père, usant d'une tendresse pleine de sévérité, l'enfermait, dans l'intervalle des cours, tout en haut d'une espèce de donjon fort pittoresque, que l'enfant, dans sa rancune, appelait pigeonnier.

Du reste, Élie ne tarda pas à rendre les précautions inutiles.

En revenant du collège, tous les matins, il faisait sa provision de volumes aux éta-lages des bouquinistes. Ceux-ci conve-naient avec lui de reprendre, le lendemain, ce qu'il avait acheté la veille, et notre

jeune élève rentrait dans son nid, les poches bourrées de bons ou de mauvais livres.

Quelques heures après, tout était dévoré, sinon digéré.

Si vous avez lu les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, vous devez vous rappeler avec quel appétit furibond l'ingrat protégé de madame de Warens engloutissait, dans son enfance, tous les livres sur lesquels il pouvait mettre la main.

Élie Berthet, s'il est possible, était plus vorace encore que Jean-Jacques.

Pourtant cette incontinence de lecture

ne l'empêchait pas de faire ses devoirs. Quelquefois même son imagination surexcitée lui procurait des bonnes fortunes de style et d'invention qui surprenaient ses professeurs.

Mais, d'ordinaire, afin d'être plus tôt libre et de se livrer sans réserve à ses goûts favoris, il *bâclait* ses thèmes et ses versions avec une incroyable rapidité.

En un mot, il était laborieux à force de paresse; mais de cette paresse qui est celle des natures intelligentes.

Les choses n'allaient pas trop mal de la sorte.

Par malheur, M. Berthet père, qui n'é-

t point un Argus indolent, découvrit subterfuge.

Avant de cadenasser dans son colom-
er le pauvre latiniste, il ne manquait
is de le visiter aussi scrupuleusement
'un douanier visite le fraudeur qu'on
signale.

Donc, pour ne pas mourir d'ennui dans
solitude, Élie fut obligé de se venger
r le latin.

Néanmoins il ne perdit pas l'espoir de
prendre ses chères lectures, et la né-
sité, d'ailleurs, rend inventif. Bientôt,
algré la fouille scrupuleuse exercée dans
s poches, il eut autant de livres à sa dis-
sition que précédemment.

Sa jeune sœur devint sa complice.

Elle plaignait la dure captivité de son frère.

Notre collégien matois profita de la pitié qu'il lui inspirait pour l'engager à cacher dans ses chiffons les volumes interdits, et à les lui faire parvenir dans son cachot aérien.

On attachait le paquet de livres à l'extrémité d'une grosse ficelle dont le captif tenait l'autre bout. Élie tirait de sa fenêtre, et le tour était joué.

Grâce à cet enfant secourable, il eut comme par le passé sa pitance intellectuelle du jour.

Mais, ô catastrophe !

Un matin, l'habitant du pigeonnier, n'ayant pas su contenir sa vive impatience, communique, sans le vouloir, à la ficelle, une forte secousse. Le paquet de livres s'en va heurter contre les vitres de la chambre au-dessous, et les brise avec le plus épouvantable fracas.

Aussitôt une tête se montre. C'est la tête de M. Berthet père.

Il voit la bibliothèque frauduleuse qui se balance dans l'espace et la saisit au passage.

L'expédient de la ficelle n'était plus possible.

Une semaine ou deux, Élie fut complé-

tement sevré de lectures étrangères au programme du collège; mais son esprit imaginaire ne tarda pas à lui suggérer une foule d'autres ruses, dont le succès le consolait pleinement de ses heures d'abstinence.

Tout le magasin des bouquinistes de Limoges y passa dans l'espace de quatorze mois.

Certes, un pareil amalgame de notions hétérogènes, pêchées, pour ainsi dire, au *hasard de la fourchette*, était bien fait pour troubler et bouleverser le cerveau de notre collégien; mais Elie, fort heureusement,

l'avait plus solide que l'illustre chevalier Don Quichotte de la Manche.

Il résista au régime qui avait rendu fou le brave hidalgo.

La manière dont le jeune homme fut élevé nous explique son caractère droit, grave et affectueux, bien qu'il soit assombri par une légère teinte misanthropique. Dès son plus jeune âge il observait religieusement sa parole, et jamais il ne s'est rendu coupable du plus léger mensonge, même en forme de plaisanterie.

Son père se montra pour lui toujours rigide, mais toujours tendre et bon ; toujours inflexible, mais toujours juste.

Il résulte de ce qui précède qu'Elie Berthet, pendant ses premières années de collège, ne fut pas ce qu'on appelle un écolier de premier ordre, grâce à sa passion frénétique pour la lecture et la négligence qu'il apportait à ses devoirs de classe.

Pendant son année de troisième, il lui prit, un beau jour, fantaisie de composer un roman.

Comme il en avait immensément lu, depuis son enfance, de tous les genres et de tous les formats, il devinait à peu de chose près la recette mystérieuse de ce *mixtum compositum* qu'on appelle une œuvre d'imagination.

Quinze jours durant, il roula dans sa

tête le plan fantastique d'une nouvelle (1).

Une fois tous les détails de ce plan bien fixés, notre littérateur précoce prit la plume et se mit à voyager dans les campagnes fleuries du style.

Pour mener son œuvre à bonne fin, l'élève Berthet s'adjoignit un aide.

Les fonctions de ce collaborateur étaient fort simples, utiles sans doute, mais peu glorieuses. Elles consistaient à transcrire d'une main superbe, sur un cahier de *corrigés*, les élucubrations du romancier en chef.

(1) Cette nouvelle a paru dans le recueil intitulé *la Veilleuse*, publié sous le pseudonyme d'Elie Raymond.

Or, ce copiste émérite, presque aussi content de lui que l'âne portant des reliques, perdit tout par excès de zèle.

Un jour qu'il s'avisait de mettre au net le manuscrit pendant la classe, on le lui confisqua.

Elie Berthet le savait par cœur, et la postérité n'y perdit rien.

Nous le voyons obtenir, en rhétorique et en philosophie, les deux premiers prix d'excellence.

Mais cette fièvre de travail était une fièvre intermittente, et presque aussitôt notre lauréat retombait dans les rêveries de l'imagination et dans une somnolence

méditative qui ressemblait beaucoup à la paresse.

De semblables dispositions d'esprit chez son fils plongeait M. Berthet dans un chagrin réel.

Vif et laborieux de sa nature, il ne comprenait ni le calme bizarre, ni l'extérieur tout contemplatif du jeune homme. Il lui reprochait de passer des journées entières à herboriser ou à chasser des papillons dans la campagne.

— Mon ami, lui dit-il un jour, l'œil humide, je t'en conjure, travaille sérieusement, utilement ! Songe à te faire un avenir ! Il n'y a rien qui me soit plus antipathique au monde qu'un paresseux !

Elie prit à cœur ces paroles de son père.

Il se jura solennellement de ne jamais être à charge à sa famille et de subvenir lui-même à tous ses besoins.

Sans consulter personne, sans rien laisser paraître de sa résolution courageuse, il vend à des amateurs les collections d'histoire naturelle qu'il a formées dans ses loisirs de jeunesse, réalise près de mille écus, et annonce fièrement à sa famille son départ pour Paris, où il va chercher à s'ouvrir une carrière lucrative.

Cette carrière qu'il rêve est celle d'écrivain.

Mais le nom seul de littérature fait dresser les cheveux sur la tête du père d'Elie.

— Rassurez-vous, dit le jeune homme, je ferai mon droit. En même temps je vous promets de travailler chez un avoué. Les fonds que j'emporte sont destinés à pourvoir à mes frais d'étude, et je vivrai tant bien que mal avec les modestes appointements de ma plume de clerc.

Tout s'arrangea.

M. Berthet ne trouva plus d'objections au plan judiciaire de son fils.

Huit jours après, Elie se trouvait installé dans une petite chambre de l'hôtel de

Champagne , rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Aussitôt il se mit à travailler avec ardeur, sans perdre une minute aux distractions que lui offrait la grande ville.

Mais le droit fut sacrifié complètement à la littérature.

Notre jeune Limousin ne connut jamais que de nom MM. Ducaurroy et Duranton ; il ne passa que six fois le seuil de l'École, pour prendre au secrétariat ses six premières inscriptions.

Elie Berthet, feuilletoniste aimé des lecteurs du *Siècle*, est encore aujourd'hui étudiant de première année.

Du reste, il ne hanta point les estami-

nets et ne crut pas devoir exposer sa candeur provinciale sous les bosquets impudiques de la Grande-Chaumière.

Il travaillait sans cesse et sans perdre courage; mais il comprit bientôt que ses mille écus seraient insuffisants à lui faire attendre l'heure du succès.

— Avisons, se dit-il, au moyen de s'en passer.

Pourvu de ses deux diplômes de bachelier-ès-lettres et de bachelier-ès-sciences, obtenus à seize ans, il se présente chez un maître de pension de la rue Vaugirard, M. de Reusse, et lui propose de répéter gratuitement chez lui les classes d'huma-

nité, tout en donnant des leçons particulières aux élèves dont les parents voudraient lui accorder pour cela quelque rétribution.

M. de Reusse accepta bien vite.

— Je vois, dit-il au jeune homme, que vous avez été un excellent élève (il parlait sur la foi des diplômes), et je vous autorise à entrer aujourd'hui même en fonctions. J'estime que vous pourrez gagner ici quatre-vingts francs par mois.

C'était magnifique.

Une pareille somme représentait pour Elie l'existence indépendante et la possibilité de mener à bon terme ses ambitieuses espérances en littérature.

Des leçons de rudiment et des corrections de thèmes, à cinq heures du matin, dans une classe froide et humide, n'avaient rien d'agréable pour un romancier qui préférerait de beaucoup Walter-Scott à Virgile.

Mais bah ! ne faut-il pas souffrir pour la gloire ? Et, d'ailleurs, les quatre-vingts francs sont d'absolue nécessité.

Le chef d'institution offre au jeune homme la table et une chambre.

Elie n'accepte point.

Il préfère conserver sa mansarde à l'hôtel de Champagne, où il reçoit à son aise quelques amis. Pour ce qui concerne la

table, il a entendu si souvent faire une description affreuse des repas du réfectoire, qu'il lui répugne de s'exposer à cette cuisine.

Préjugé de collège.

— Mieux vaut cent fois, se dit Elie, vivre de pain et de fromage, et vivre en liberté.

Donc il passe toutes ses nuits à écrire, à lire et à méditer. Les plans de nouvelles et de romans se succèdent sous sa plume et s'entassent dans ses tiroirs en piles prodigieuses.

C'est Pélion sur Ossa !

Rarement on vit jeune écrivain dé-

ployer à ses débuts une volonté plus ferme.

En trois mois, un volume de nouvelles est achevé et parachevé. Mais Berthet cherche en vain un éditeur, un libraire...

Quærens bibliopolam quem devoret.

Il n'en trouve aucun qui veuille publier ce premier livre, et le découragement commence à se glisser dans son âme.

Un jour, Edouard Ourliac et Arsène Houssaye grimpent à la mansarde du jeune homme, qui, après une nuit passée au travail, dormait, à onze heures du matin, d'un sommeil fiévreux. Il rêvait qu'il corrigait des épreuves.

— Allons, haut le pied, monsieur le dormeur ! lui crient Edouard et Arsène.

— Hélas ! dit Berthet en se frottant les yeux, ce n'était qu'un songe !

— Lève-toi vite, et suis-nous.

— Pourquoi faire ?

— Nous avons ton homme.

— Un éditeur?... Vrai?... Mon rêve se réalise ! dit notre héros, passant un pantalon en toute hâte, puis endossant un habit bleu superbe à boutons d'or.

Ses obligeants amis le conduisent chez un éditeur de la rue Percée, qui se déclare prêt à entendre le chef-d'œuvre.

Edouard Ourliac fait monter de la bière.

On allume des pipes, et l'auteur commence d'une voix émue la lecture de ses chères nouvelles.

De temps à autre, Arsène et Ourliac, par quelques interjections admiratives jetées aux bons endroits, essaient d'allumer l'éditeur. Mais celui-ci reste froid et impassible.

A la fin, il rompt cet inquiétant silence.

— Vos nouvelles, dit-il au lecteur, sont pleines de style et d'observation; mais...

— Diable! il y a un *mais!* grommèle Ourliac.

— Mais vous n'avez pas de nom.

— Bah ? dit Arsène.

— Vous êtes inconnu, complètement inconnu du cabinet de lecture, cet arbitre poudreux du destin des gens de lettres. Malgré mon désir de vous être agréable, je ne puis pas éditer votre livre. Tous les exemplaires me resteraient en magasin.

— Quel dommage ! s'écrie Edouard, qui a son but : un garçon doué de si nombreux talents !

— Je n'en disconviens pas.

— Un si habile pêcheur. .

— Hein ?

— A la ligne !

— Vous dites ?

— Qui prend dans la Seine, — un fleuve où d'autres attrapent tout au plus quelques misérables goujons, — des anguilles magnifiques et des carpes monstres !

— O ciel ! fit l'éditeur avec un bond d'enthousiasme.

— C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire, poursuit le blond Arsène. Notre camarade a pris l'autre jour à Saint-Ouen un gardon qui pesait quatre livres.

— Pas possible ! s'exclame le libraire, en ouvrant des yeux gigantesques.

— Un beau gardon, je vous le jure !

— C'est bien singulier ; le plus gros que

j'aie pris dans la Seine ne pesait que huit onces.

— Ah ! c'est que vous amorcez de travers ou que vous choisissez mal votre temps. Les gros poissons ne mordent qu'à certaines heures. Pas plus tard que la semaine passée, moi qui vous parle, j'ai vu Berthet nous pêcher un énorme plat de friture dans l'espace de vingt minutes.

— En fouettant, sans doute ? J'estime peu ce genre de pêche, fit l'éditeur sur un ton dédaigneux.

— D'accord ; mais c'était uniquement pour se faire la main. Ne le prenez pas pour un autre. Après le poisson blanc les grosses pièces. Il y avait, à la nuit tom-

bante, onze carpes dans le panier.

— Prodigeux ! prodigeux ! s'écria le libraire. Je vous le disais à l'instant même, ce jeune homme est plein de moyens, plein d'avenir.

— Ainsi vous allez publier son livre, dit Ourliac.

— Il y a donc beaucoup de carpes à Saint-Ouen ?

— Beaucoup... C'est tout à la fois une œuvre d'action et une œuvre de style.

— Est-ce au pain ou au ver qu'il travaille ? interrompit l'éditeur, suivant toujours le fil de ses idées et de sa ligne.

— Non, c'est à *la veilleuse*, titre excellent pour un volume de nouvelles.

— Ta, ta, mon cher ! *Notre-Dame de Paris*, signée Elie Berthet, ne se vendrait pas du tout. Enfin, n'importe, je prends son volume pour cent cinquante francs, un tiers espèces, et le reste en une broche à trois mois. Il faut encourager le mérite, et je trouve scandaleux que ce garçon-là, un vrai pêcheur, qui vous prend onze carpes à la ligne en une soirée, n'ait pas encore de position faite.

Berthet sauta au cou du digne homme et de ses excellents amis.

— Un conseil, ajouta le libraire. Appliquez-vous dès à présent à vous faire connaître dans les revues et dans les jour-

naux. Présentez-vous de ma part à Louis Desnoyers. Je suis sûr que vos petites *machines* lui conviendront à merveille et qu'il vous imprimera tout vif dans le *Siècle*. Si vous parvenez à signer trente ou quarante feuilletons, le commerce de la librairie deviendra votre humble serviteur.

En effet, le conseil était bon.

Notre jeune écrivain le suivit sans plus de retard.

Il envoya, le jour même, sous enveloppe, trois ou quatre nouvelles au directeur de la partie littéraire du *Siècle*, avec une lettre bien capable de lui toucher l'âme.

Trois mois s'écourent. Point de réponse.

Berthet s'imagine que ses manuscrits ont paru indignes de l'insertion. Cette pensée lui enlève son courage. Trois ans d'un travail assidu ne le mènent à rien, et toute sa jeunesse s'écoule en impuissants efforts.

Mieux vaut abandonner la littérature.

Adieu donc cette carrière ingrate qu'il a rêvée ! ses dernières espérances sont éteintes ; il va briser sa plume.

Tout à coup on frappe à sa porte.

C'est le maître de l'hôtel de Champagne, un brave homme qui s'intéresse fort à son studieux locataire. Il entre tout

joyeux, tenant à la main un numéro du *Siècle*.

— Ah ! sournois ! s'écrie-t-il, vous avez un feuilleton qui passe, et vous n'en dites rien à vos amis !

Berthet se précipite.

Il est pâle de saisissement.

C'est bien une de ses nouvelles que le *Siècle* fait paraître, c'est bien son nom qui resplendit en petites capitales au rez-de-chaussée d'une grande feuille périodique !

Toutes les nouvelles qu'il avait envoyées, passèrent à quelques jours d'intervalle.

Son bonheur et sa joie furent au comble.

Endossant le fameux habit à boutons d'or, il alla rue de Navarin, remercier Louis Desnoyers, qui lui fit le plus charmant accueil et le complimenta sur ses premiers essais littéraires.

— Vos nouvelles sont remplies d'intérêt, lui dit-il, et je vous demande pardon de vous avoir fait languir si longtemps. Mais je vous avoue que je ne les avais pas lues. Ce n'est pas une sinécure, allez, que la direction littéraire d'un grand journal. Il faut remuer bien du fatras pour recueillir un morceau de quelque valeur.

Ce disant, il lui montrait du doigt une montagne de paperasses.

— Oh ! fit Berthet, dans la quantité pourtant il doit se trouver de bonnes choses.

— Vous croyez cela ? reprit Desnoyers, eh bien, jugez-en par vous-même. Je ne puis suffire à toutes ces lectures. Si vous voulez accepter les fonctions de secrétaire auprès de moi, vous n'aurez absolument qu'à dépouiller ces liasses, et il vous restera encore assez de loisir pour composer des nouvelles ou de petits romans que je reçois d'avance. Parlez, cela vous convient-il ?

— A merveille, répond Elie. Pour vous prouver ma reconnaissance, je m'engage à liquider, d'ici à quinze jours, tout votre arriéré de manuscrits.

— Faites cela, et vous verrez si je suis pessimiste.

Berthet se mit à la besogne.

Dès la première semaine, il la trouva rebutante et reconnut que Desnoyers avait raison.

Çà et là se trouvaient bien quelques idées heureuses, quelques passages réussis ; mais rien n'était complet, absolument rien. Pas une de ces œuvres, en conscience, ne méritait l'impression.

Le jeune écrivain conserva longtemps la position que lui avait offerte Desnoyers.

Ce fut pendant cette période qu'il fit paraître au rez-de-chaussée du *Siècle* cette foule de romans devenus populaires, et dont voici les titres : *Le Colporteur*, — *le Fils de l'usurier*, — *la Croix de l'affût*, — *le Premier Hareng*, — *la Convulsionnaire*, — *l'Auberge de la Baronne*, — *l'Incendiaire de l'Aveyron*, — *Une Rivale de femme*, — *Châlus*, — *la Tour de Zizim*, — *les Fils de Henri II*, — *Clodwig-le-Chevelu*, — *le Comte de Bonneval*, — *l'Abbaye de Solignac*, — *la Nièce du Masque de fer*, — *le Marquis de Beaulieu*, — *les Chasseurs de la Saône*, — *Une Pas-*

sion, — Jacques Brighton, — Un Alchimiste au XIX^e siècle, — Un Martyr, — Agrippa d'Aubigné, — le Chasseur de Marmottes, — le Pacte de Famine, — le Premier des Pénitents rouges, — Un Novateur dans les landes, — le Dernier Mérovingien, — la Maison murée, — les Garçons de recette, — la Famille du paysan, — la Favorite, — les Inconvénients de la Bravoure, — le Mûrier blanc, — la Chasse au sanglier, — la Mésange bleue, — l'Histoire de l'esprit en France, — les Prédications, — Une Plaisanterie, — les Souvenirs d'une Cigale pythagoricienne, etc., etc.

Nous en passons et la liste est loin d'être complète.

La fécondité d'Elie Berthet ne peut se comparer qu'à celle d'Alexandre Dumas *seul*, avec cette différence, que le premier n'a jamais eu l'ombre d'un collaborateur, et que le second en a eu par milliers.

Le bibliomane patient qui voudrait remonter aux sources et prendre des informations auprès de ses contemporains, arriverait à démontrer, sans réplique possible, que cet estimable Dumas *seul* n'a pas un volume, pas une pièce de

théâtre, pas un chapitre, pas une scène intégralement à lui.

Tout est volé, sans vergogne, aux auteurs vivants comme aux auteurs morts.

Elie Berthet, par sa production incessante, devait naturellement conquérir une influence énorme sur la gent abonnable.

Toute nouvelle signée de lui amenait au *Siècle* des renouvellements superbes.

Voici comment un critique de l'époque appréciait le talent de notre romancier :

« Ses compositions sont dramatiques ; les contrastes y abondent ; les mœurs douces s'y mêlent aux passions les plus énergiques ; la vérité des portraits s'y joint au charme des descriptions.

» Si l'auteur était moins sédentaire, et s'il avait eu le temps de vivre, on serait tenté de penser qu'il a exploré en détail tous les lieux dont il parle, qu'il a reçu la confession de tous les personnages qu'il met en scène, qu'il est intervenu comme témoin ou comme acteur dans tous les drames qu'il raconte, car il est impossible d'être plus vrai, plus naturel, plus intéressant. »

Cet éloge est aussi complet que mérité.

Si les George Sand et les Eugène Sue, météores dont les passions politiques ont triplé l'éclat, n'avaient pas envahi, de nos jours, presque tout le ciel littéraire, l'auteur de la *Croix de l'affût* aurait, certes, une étoile plus radieuse.

Telle qu'elle est, sa part de célébrité reste encore assez digne d'envie.

Mais, comme toute chose en ce monde, la célébrité a des inconvénients bizarres, et les noms livrés au public, sans parler de la sottise bourgeoise qui s'en amuse ou de la critique jalouse qui les déchire, sont

exposés à de nombreuses mésaventures.

On frappe, un soir, à la porte d'Élie Berthet.

— Entrez, dit-il.

Un jeune homme, un inconnu se présente, les bras ouverts, en s'écriant :

— Que je suis heureux de vous revoir, mon cher ami ! souffrez que je vous embrasse....

Mais, ces mots à peine proférés, l'inconnu s'arrête interdit.

— Pardon ! murmure-t-il, je croyais... j'avais demandé.... je voulais parler à M. Élie Berthet.

— C'est moi.

— M. Élie Berthet, le romancier?

— J'écris des romans.

— M. Élie Berthet du *Siècle*?

— Le *Siècle*, en effet, publie mes œuvres.

Pourtant, monsieur, j'ai connu très-intimement, au Croisic, un autre vous-même, un jeune homme se disant feuilletoniste, romancier, rédacteur du *Siècle*, et s'appelant Élie Berthet.

— Je ne suis peut-être pas le seul de mon nom ; mais je puis vous affirmer que nul autre que moi ne le porte en littérature.

— Est-ce possible ? j'ai donc été pris pour dupe ?

— Sans aucun doute.

— Mais c'est une abomination !

— Vous avez eu affaire à quelque mystificateur.

— Dites un filou, monsieur ! car ce personnage, tout en captivant mon amitié, s'est permis de m'emprunter des sommes assez rondes.

— J'en suis aussi désolé pour mon nom que vous pouvez l'être pour votre bourse. Mais comment ne vous êtes-vous pas douté de la fraude ? Il est assez difficile de prendre tout à la fois les bains de mer au

Croisic et de faire paraître trois romans ,
au *Siècle*, à la *Patrie* et au *Commerce*.

— Vous avez raison , je n'ai pas ré-
fléchi.

— Cet audacieux personnage est-il resté
longtemps au Croisic ?

— Environ six semaines.

— Pourriez-vous me dire où il est allé
ensuite ?

— A Bordeaux. Il devait, de là, se ren-
dre à Marseille , puis à Gênes , et visiter
toute l'Italie.

— C'est un loisir que le véritable Élie
Berthet n'aura jamais, monsieur, je vous le
jure.

Le visiteur s'en alla, quelque peu déconfit.

Berthet ne songeait déjà plus à cet incident, lorsqu'il lui arriva, la semaine suivante, une lettre timbrée de Bordeaux. C'était une réclamation d'un particulier de la Gironde, maître d'hôtel, si nous sommes bien renseigné, chez qui le faux Elie Berthet s'était hébergé pendant un laps de temps fort raisonnable, oubliant, à son départ, (les gens de lettres sont si distraits!) d'acquitter une note de trois cent cinquante francs.

— Bref, à deux mois de là, notre ro-

mancier reçut des nouvelles de Turin.

Ces nouvelles lui annonçaient qu'il avait pris résidence dans la capitale des États Sardes, où Français et Piémontais lui faisaient cordial accueil, tout en lui ouvrant un crédit fort raisonnable sur la simple notoriété de son nom.

Élie Berthet n'a pas été la seule victime de ces usurpations coupables.

Au nombre des vols nombreux inventés par notre époque honnête, on peut inscrire le vol à la littérature à côté du vol au bonjour, du vol à l'américaine et du vol à la Bourse.

Tout ceci se passait en 1839.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin éprouvait le besoin d'un succès d'argent. Sa caisse béante sonnait le creux, et l'hiver s'annonçait mal.

Harel, directeur de ce théâtre, avait compris, avec sa finesse de tact ordinaire, que, dans certains romans du jeune auteur, il y avait l'étoffe de quelques beaux drames.

Un jour donc, il va trouver Paul Foucher, qu'il sait lié très-intimement avec Élie Berthet, le priant d'engager celui-ci à donner une pièce à la Porte-Saint-Martin.

— Pourquoi , par exemple , dit Harel , ne pas mettre en scène le *Pacte de Famine* ?

— J'y pensais comme vous, répondit le beau-frère de Victor Hugo.

Berthet lui-même avait la conviction que son œuvre possédait tous les éléments d'une pièce émouvante ; on n'eut donc aucune peine à le décider.

Le *Pacte de Famine* obtint cent représentations successives.

Une autre pièce, écrite en collaboration avec Saintine, et qui a pour titre les *Garçons de recette*, fut accueillie avec la même faveur.

On se demande pourquoi le bagage dramatique de notre écrivain se borne à ces deux œuvres, si bien reçues de la foule.

Berthet répond à cela qu'il est *ensorcelé*.

Mais ensorcelé véritablement, ensorcelé au propre et non au figuré.

Notre héros est superbe lorsqu'il vous raconte de l'air le plus convaincu cette histoire de *Jettatura*.

Un homme au teint basané, à l'œil noir et profond, se présente chez lui.

C'était un compositeur de musique, Napolitain d'origine.

— Monsieur, dit-il, en fixant sur Elie son regard étrange, vous me trouvez audacieux peut-être de m'introduire chez vous de la sorte; mais on m'a fait l'éloge de votre caractère et de votre bienveillance. Je me nomme C....; je termine en ce moment la partition d'un opéra, et j'ose croire que vous ne refuserez pas de m'écrire un libretto, bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous. Mais je puis me recommander de plusieurs de vos amis, de MM. Théophile Gautier et Gérard de Nerval.

— Je ferai tout pour vous êtes agréable, monsieur, répond Berthet. Seulement, je dois vous prévenir que ce seront mes

débuts de poésie lyrique. Pour la première fois je vais m'essayer dans ce genre. Enfin, je prendrai, s'il le faut, un collaborateur.

— Monsieur, je vous rends mille grâces !
dit l'Italien.

Il salua son auteur avec la plus exquise politesse et sortit.

Le lendemain, Berthet rencontre dans l'avenue de Marigny Gérard et Gautier.

— A propos, dit-il, j'ai reçu hier la visite d'un de vos amis, un musicien qui cherchait un poème. Il se nomme C...

— Miséricorde ! s'écrie Théophile, tu es un homme enterré !

— Et pourquoi cela, bon Dieu ?

— Tu ne feras plus jamais rien au théâtre.

— Ah ! ça, perdez-vous l'esprit l'un et l'autre ? dit Berthet, voyant que Théophile était sous l'empire d'une sorte d'épouvante, et que Gérard, au nom de l'Italien, devenait d'une pâleur extrême. Explique-toi, de grâce ; que veux-tu dire ? ajoute-t-il en s'adressant à Gautier.

— Je veux dire que cet homme-là est un *jettator*.

— Hein ? fit Berthet , pâlisant à son tour , car il est très superstitieux de sa nature.

— Oui, mon cher, il a le *mauvais œil*.

En veux-tu la preuve ? continua Théophile en baissant la voix : l'année dernière, Gérard se croise avec lui dans la rue ; l'Italien le regarde de son œil sombre , et, le même soir, Gérard était fou.

Berthet sentit un frisson de terreur courir dans ses veines.

— Moi qui te parle , reprit Gautier , je me trouve quinze jours plus tard au Vaudeville à côté de cet homme, et à minuit, en rentrant chez moi , je fais dans l'escalier une chute à me rompre le cou. Cette chute m'a tenu au lit pendant six semaines.

Nous l'avons dit , Berthet raconte lui-

même cette histoire le plus sérieusement du monde.

— A dater de ce jour, vous dit-il , une étrange fatalité s'est appesantie sur mes œuvres dramatiques. Pas une n'est arrivée à bonne fin, tantôt par une circonstance, tantôt par une autre. Ici le théâtre brûlait, là le directeur faisait faillite. Ma foi , j'ai renoncé à écrire pour la scène, afin de ne pas multiplier les catastrophes. Toutes les administrations y auraient passé, je vous le jure !

Sous aucun prétexte Elie Berthet ne commence une nouvelle un vendredi.

Jamais il ne conclura, le treize du mois, un marché avec son libraire, et nous l'avons vu se signer à table devant trente convives, — lui, un rédacteur du *Siècle* ! — pour une salière renversée.

Puisque nous citons ses principaux ouvrages, il ne faut pas oublier ceux qui vont suivre :

La Malédiction de Paris, — *la Falaise sainte*, — *Honorine*, — *la Fille des Pyrénées*, — *la Roche tremblante*, — *le Roi des Ménétriers*, — *le Nid de Cigognes*, — *l'Etang de Précigny*, — *Paul Duvert*, — *le Château d'Auvergne*, — une *Maison de*

Paris , — *le Château de Montbrun* , — *la Fille du Cabanier* , — *la Ferme de l'Oseraie* , — *la Belle Drapière* , — *le Chevalier de Clermont* , — *le Braconnier* , — *la Mine d'or* , — *Richard le fauconnier* , — *Justin et l'Audore* , — et *les Catacombes de Paris* , toutes compositions de longue haleine. en plusieurs volumes.

On accuse Elie Berthet de manquer de style.

Mieux vaudrait dire qu'il a été jeté forcément, comme beaucoup d'autres, dans cette littérature à bâtons rompus que le

journalisme, depuis vingt ans, met à l'ordre du jour et qu'il paie au rabais en ne laissant jamais à l'écrivain le temps de corriger et de revoir son œuvre.

Tous les jeunes auteurs qui ont voulu dans ce siècle lutter contre la honteuse fabrique de romans du sieur Alexandre Dumas *seul*, ont dû produire et produire sans cesse, quand ils étaient assez heureux pour trouver un débouché, sous peine d'être engloutis sous l'avalanche éternelle des collaborations anonymes.

Rivée à cette chaîne de forçat, la muse gémissante changeait parfois ses pleurs en sourires et profitait pour déployer ses ailes

des rares occasions qui lui étaient offertes.

Voici, dans la *Malédiction de Paris*, un passage que nous plaçons sous les yeux du lecteur.

On verra qu'il y avait chez Elie Berthet, non-seulement l'étoffe d'un homme de style, mais aussi l'étoffe d'un poète.

L'auteur dans ce passage fait parler la Seine.

« Je suis le roi des fleuves. Je me suis couché comme un géant fatigué dans ce pays de France, et il y a cent lieues de mes pieds à ma tête. L'Yonne et l'Aube sont

mes jambes, que je tiens écartées comme fait un homme endormi; la Marne vient se pendre à ma ceinture et me forme une flottante écharpe d'or; l'Oise et l'Eure sont les deux bras que j'étends pour embrasser de riches provinces, et ma tête fauve se baigne dans les flots de l'Océan.

« Seigneur, Seigneur, ne m'avez-vous donné tant de grandeur que pour me faire l'esclave de l'homme ?

« Paris a resserré ma taille majestueuse dans un dur corset de pierre ; ses quais se rapprochent toujours, semblables aux mâchoires d'un étau. Malgré mes gémissements et ma colère, je vais être bientôt aussi

mince que le ruisseau des champs. Ses lourdes barques glissent sur ma poitrine et m'étouffent de leur poids ; ses machines rapides déchirent ma peau basanée. Il me torture nuit et jour comme un enfant vicieux qui enfonce ses ongles dans le sein de sa nourrice.

« Oh ! qui me délivrera de Paris, cet ulcère de mes flancs !

« Ses ponts entrent dans ma chair avec leurs dents de granit et me cachent l'air et le jour. Il faudra bientôt que je coule dans un sombre souterrain comme mon frère le Rhône, à la course impétueuse. N'est-ce pas à moi, miroir du monde, de réfléchir

la campagne, le firmament, le soleil ? Ne dois-je pas abandonner librement au vent qui passe mes vagues blondes et ma chevelure de roseaux ?

« Et mes eaux, Seigneur, ces eaux que vous m'avez données si larges et si belles, les hommes me les dérobent chaque jour comme des voleurs de grands chemins. Elles disparaissent dans des gouffres secrets où une force irrésistible les attire ; elles se portent à travers la ville en suivant d'innombrables canaux souterrains, puis elles tombent et reviennent à moi fétides, noires, chargées d'immondices. C'est dans mes profondeurs que les malheureux

cherchent un refuge contre leur désespoir, et il me faut les porter à l'Océan défigurés par la corruption et les membres tordus.

« Quand l'émeute gronde dans les carrefours, mes flots sont rouges de sang et je marche à la mer avec une charge de morts.

« La nuit, quand je sommeille sur ma couche de sable et quand mon humide haleine de brouillards s'élève autour de moi comme un nuage, quelque objet lourd tombe soudain dans mon onde silencieuse.

« Tantôt c'est une jeune fille fraîche et

rose, tantôt un beau jeune homme à la mise élégante, tantôt un père de famille aux vêtements délabrés, à la face pâle et maigrie par la faim.

« Mais que m'importe à moi ? Pauvre ouvrier, jeune fille séduite, ou amoureux désespéré, ne sont-ce pas toujours des cadavres infects qui empoisonnent mes ondes ?

« Paris ! Paris ! que me font tes obélisques et tes statues équestres qui m'insultent du haut de leur piédestal ? Que me font tes édifices, grands comme des montagnes, qui semblent me braver à mon passage ? Que me font tes lumières

qui glissent, le soir, sur ma rive, semblables à des comètes errantes ? Que me fait ton murmure immense qui ne saurait égaler le bruit de ma voix dans mes heures de colère ?

« J'existais avant toi, ville orgueilleuse !

« Tu n'étais encore qu'un amas de boue et de marécages, un groupe d'îlots rétrécis que j'avais formés de mon limon, quand j'étais, moi, depuis des siècles, la *Sequana* majestueuse, le beau fleuve vierge, roulant dans mes eaux des forêts entières.

« Je suis un ennemi digne de toi, Paris ; je ronge tes pierres et j'arrache à tes môles leurs anneaux de bronze ; j'emporte

tes constructions trop hardies, tes grands bateaux de chêne, et je les brise en me jouant.

« Paris, un jour viendra peut-être où je te ferai éclater toi-même comme une ceinture trop étroite, où mes flots, qui lavent depuis si longtemps tes pieds impurs, te prendront par le corps pour t'emporter dans l'Océan !

« A ce jour fatal, je frapperai à ta porte et j'escaladerai ta muraille ; je mugirai contre les sculptures les plus élevées de tes clochers ; j'entrerais en maître dans tes palais et dans tes temples. J'aurai ta coupe d'or et la goutte de vin qui y sera restée

de l'orgie de la veille ; j'aurai tes statues d'airain et leur voile de marbre ; tes diamants et tes perles se mêleront à mon gravier ; ton sceptre sera broyé entre les débris de tes somptueux hôtels. Je te balayerai honteusement des îles que tu m'as volées, et je ferai naître à ta place des joncs et des iris.

« Et jusqu'à ce que ce jour vienne, Paris, je ne cesserai de te maudire dans le clapotement de mes flots et le frémissement de mes rives. Je ne réfléchirai qu'à regret les ormeaux poudreux de tes promenades, les pointes élancées de tes tours. Je saisirai traîtreusement tes baigneurs à

la jambe et je les entraînerai dans mes abîmes, pour les étouffer en silence. Mes vagues te heurteront sans relâche, comme un ennemi qui menace sourdement, en attendant l'heure du combat ! »

Il nous semble que les pages qui précèdent sont d'un écrivain et d'un penseur.

Certains condottieri de la presse, race aussi absurde que méchante, ont appelé Élie Berthet le Bouchardy du feuilleton.

Ne serait-il pas temps qu'on fît justice des ennuques littéraires, qui ne tiennent compte ni de la patience du travail, ni des difficultés vaincues ?

Soyez aristarques, si vous ne pouvez pas être autre chose ; mais ne vous vengez pas de votre impuissance sur ceux qui, par leurs louables et constants efforts, ont droit à votre respect !

Pour estimer la science qui perce à chaque ligne dans les œuvres de l'écrivain dont nous faisons l'histoire, il faut la posséder soi-même, et l'on est mal venu de

jeter le dénigrement sur ce que l'on est incapable d'apprécier.

D'autres ont voulu opposer le talent d'Élie Berthet au talent d'Eugène Sue et à celui de Paul Féval.

Rien n'est plus injuste.

Il n'existe pas la plus mince analogie entre ces romanciers. Un abîme les sépare. La nature de leur esprit, leurs tendances, leur manière d'envisager les hommes et les choses, leur style même, ne se ressemblent pas plus que leurs personnes.

Élie Berthet, qui peut montrer aujour-

d'hui quatre-vingts volumes, a le travail difficile.

Chez lui l'invention n'est pas le résultat spontané d'une brillante disposition de l'esprit, mais le produit laborieux d'un enfantement pénible.

Il écrit ordinairement sur ses genoux, assis sur un siège très-bas, et entouré d'un rempart de livres.

Quand il habitait à la Celle-Saint-Cloud une petite maison précédemment occupée par Jules Sandeau, il composait ses livres dans un grenier à foin, couché dans un

hamac qu'y avait oublié l'auteur de *Marienne*.

Ce romancier, qui a décrit tant de régions, n'a presque pas fait de voyages.

Sa seule équipée de ce genre est une excursion de touriste au Puy-de-Dôme, faite en société d'un ami.

Cheminant tous deux en naturalistes déterminés, le sac sur le dos, le carton sous le bras, la boîte traditionnelle au flanc, ils gravissaient des sentiers ardues, creusés dans un terrain volcanique où l'on ne trouve pas une goutte d'eau.

Les deux herboriseurs ne tardèrent pas à subir le supplice de la soif.

Berthet descendit dans le cratère éteint d'un volcan, guidé par l'espoir d'y trouver un peu d'eau de pluie; mais ce sol crevassé avait tout bu.

Que devenir? Leur gosier était littéralement en feu, et déjà la fièvre faisait battre leurs artères, quand ils aperçurent à quelque distance, sur la croupe d'une colline, un petit pâtre conduisant un troupeau.

— Hé, petit! crièrent-ils en patois d'Auvergne, tu vas traire une de tes chèvres, et nous donner du lait.

— Nenni dà, répondit l'enfant.

— Pourquoi ? Nous te payerons bien.
Voici dix sous.

Le jeune pâtre secoua la tête.

— Vous êtes des sorciers, leur dit-il, et vous donneriez du mal à mes chèvres.

— Il faut respecter les convictions de cet enfant, dit Berthet avec un soupir, en se rappelant son Italien.

D'ailleurs, le petit pâtre sifflait deux énormes bouledogues, formidables compagnons, avec lesquels il eût été dangereux d'essayer une lutte.

Nos touristes rentrèrent à Clermont presque morts de soif.

Cette aventure dégoûta le romancier des expéditions lointaines.

Aujourd'hui , dans ses promenades de naturaliste ou de chasseur, il ne dépasse guère le département de Seine-et-Oise.

Elie Berthet s'est marié , en 1840, avec une jeune personne, allemande de nation, qui lui a donné deux fils. L'aîné manifeste des dispositions extraordinaires pour les

iences exactes. A onze ans , il fait de la géométrie descriptive entre deux parties de barres.

Par ce bon temps de coq-à-l'âne et de lembours (soit dit sans flatter l'esprit de notre époque) on devait nécessairement parler sur le nom de notre romancier.

— C'est bien dommage , disait Méry , dès 1848, que Berthet, le bras droit du *général* , ne soit pas nommé commissaire du gouvernement en Limousin, son pays natal, comme Altaroche vient de l'être en Auvergne.

— Et pourquoi cela ? lui demanda-t-on.

— Dame ! il aurait économisé beaucoup de temps à la République, attendu qu'en rédigeant les proclamations, sa signature aurait fait double emploi :

Fraternité, Egalité

Elie Berthet.

Une variante du même calembour se trouve consignée au *Moniteur*.

A l'une des séances de la Chambre, un représentant du peuple, ayant entamé l'exorde d'une harangue politique par ces mots : « Les libertés du siècle... » Un interrupteur goguenard de la droite s'écria :

— Que vient faire ici l'Élie Berthet du *Siècle* ?

L'auteur de la *Mine d'or*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mène une existence fort retirée.

Toujours on le voit en excellents termes avec les écrivains ses confrères, mais sans cultiver avec eux des relations intimes.

A l'époque où il était secrétaire de Desnoyers, il voyait souvent Balzac.

Celui-ci semblait le remarquer à peine et ne lui adressait jamais la parole.

Un jour Elie rencontre dans la rue l'illustre père d'*Eugénie Grandet*. Balzac venait de porter de la copie chez l'imprimeur. Il était fort mécontent de n'avoir pas trouvé là Desnoyers, qui seul pouvait lui ouvrir les portes de la caisse. Apercevant son jeune secrétaire, il vint à lui, le chapeau sur la tête, et, lui touchant l'épaule de l'index :

— Ah ! fit-il, vous direz à Desnoyers que j'ai remis la copie au journal.

Puis il tourna les talons et disparut.

Berthet s'acquitta, le soir même, de la commission.

Desnoyers lui répondit :

— Je ne l'oublierai pas , il me l'a déjà fait dire par trois personnes.

A quelques mois de là , Berthet rencontre Balzac précisément à la même place. Gardant son chapeau sur la tête, il va droit à l'auteur du *Lys dans la vallée* , et reproduisant avec scrupule sa pantomime :

— Ah ! fit-il, en lui touchant l'épaule de l'index, vous le lui aviez déjà fait dire par trois personnes !

Balzac resta tout ahuri de cette leçon de politesse.

Simple dans ses goûts, Élie Berthet loge

au faubourg Saint-Germain, dans un appartement modeste. Rien ne distingue son salon du salon d'un bourgeois, si ce n'est quelques toiles précieuses, un Garafalo splendide, trois Decaisne, deux Mabilhat, et de beaux émaux de Limoges, comme on n'en voit guère qu'au Louvre et au musée de Cluny.

Le docteur Félix Thibert, son ami, lui a fait présent d'un superbe bas-relief en cire, dans le goût des *rustiques figulines* de Bernard de Palissy.

Nombre d'écrivains médiocres ont le ruban rouge à leur boutonnière.

Élie Berthet, beaucoup plus digne

qu'eux de l'obtenir, ne l'a pas encore. Il est vrai qu'il faut le demander pour l'avoir : en ce cas, ni lui, ni certains autres, ne l'auront jamais.

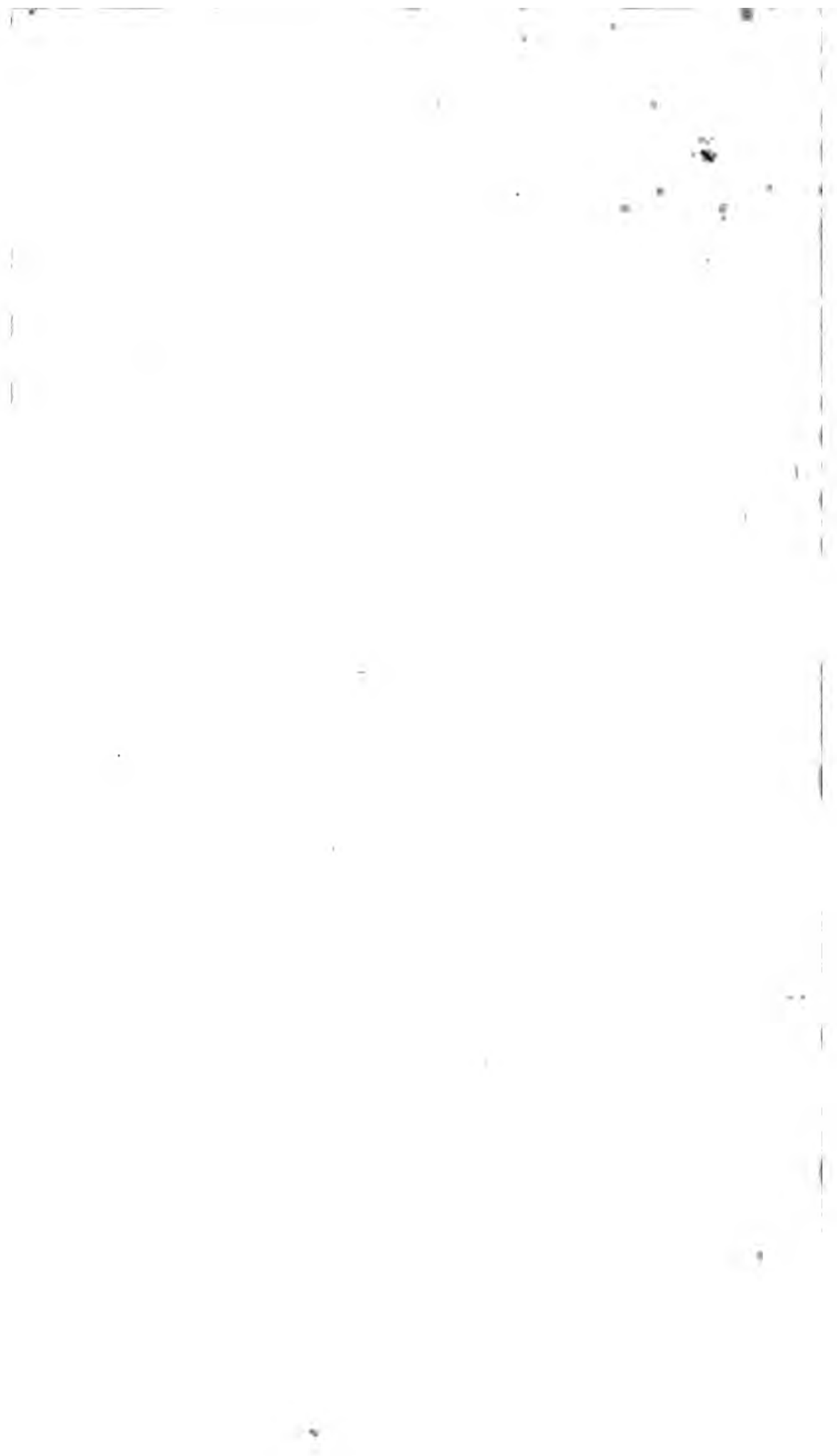
Sur ce tortueux chemin de la vie, où tant de voyageurs s'égarer, manquent à leur mission et se prostituent à la fortune, il est beau de rencontrer des âmes honnêtes que rien ne fait dévier de la droite ligne.

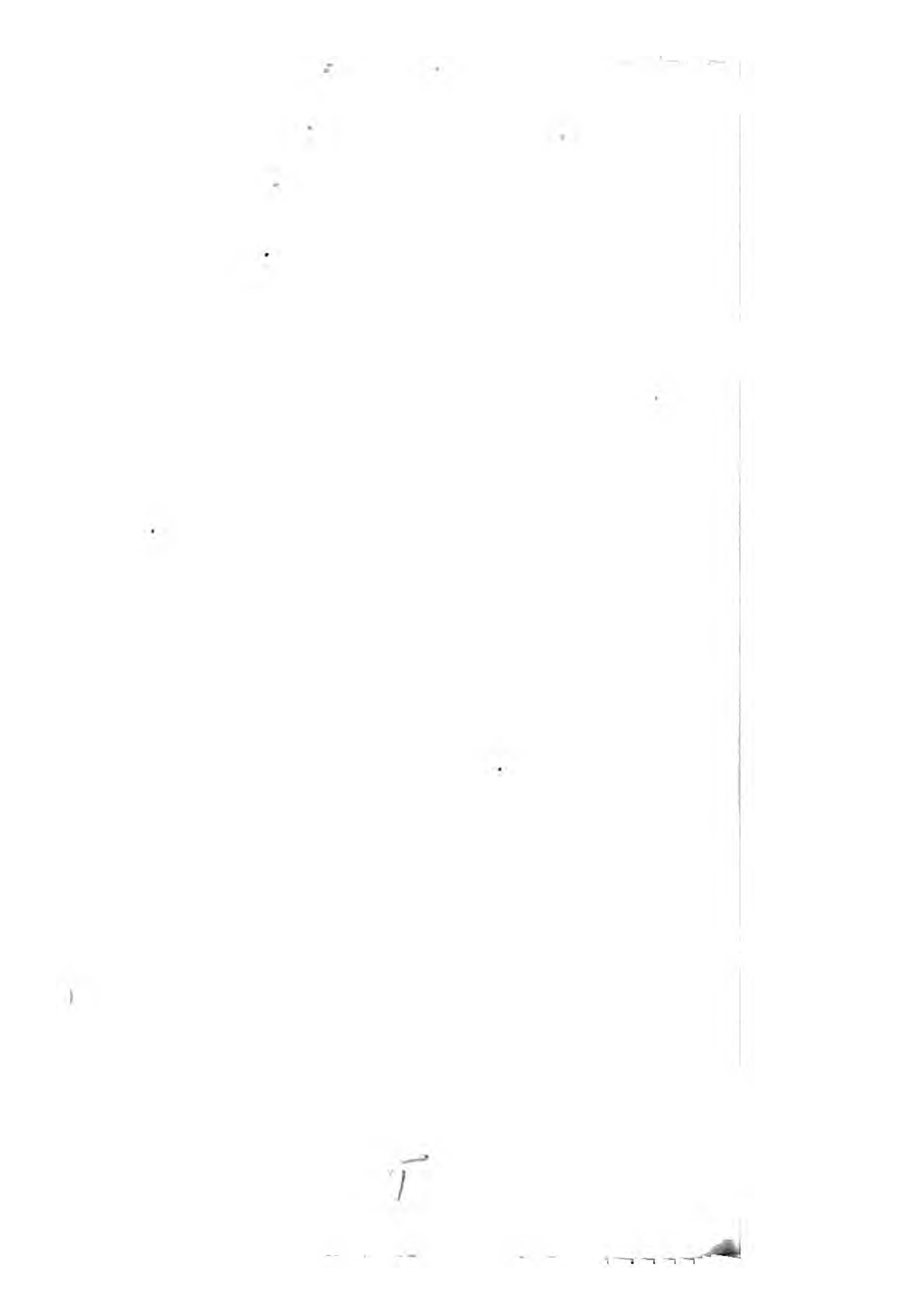
Notre héros est de ce nombre.

C'est l'homme probe, intègre, esclave de son devoir, ennemi de l'intrigue, étranger à toute coterie et ne sachant pas le premier mot du vocabulaire des courti-

sans. Nature bonne, intelligente, serviable, il gagne par la douceur de ses mœurs et par la loyauté de son caractère les sympathies de tous ceux qui l'approchent.

FIN





BIBLIOTHÈQUE MODERNE

à un franc le volume

EN VENTE

LE ROI D'OUDE

MOEURS DE L'INDE

Récit arrangé de l'anglais par B. H. REVOIL

SUIVI D'UN

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

et de

L'INSURRECTION DE L'INDE

PAR CHALLAMEL

Un volume in-18. — Prix : 1 franc.

LA BOURSE

ET

SES TURPITUDES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Un volume in-octavo. — Prix **cinq francs**.

Cet ouvrage paraîtra vers la fin de novembre.

On souscrit d'avance chez l'auteur, rue des Marais-Saint-Martin, 48. — A l'administration du journal *les Contemporains*, rue Coq-Héron, 5. — Chez M. Gustave Havard, libraire, 15, rue Guénégaud. — Et chez M. Blondeau, imprimeur, 26, rue du Petit-Carreau.

En envoyant un mandat de *cinq francs cinquante centimes* sur la poste, les souscripteurs recevront l'ouvrage *franco*, le jour même de la mise en vente.

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

MÉMOIRES
DE
NINON DE LENCLOS

PAR
EUGÈNE DE MIRECOURT

Auteur des Confessions de Marion Delorme

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

Cable

8 Vienne &

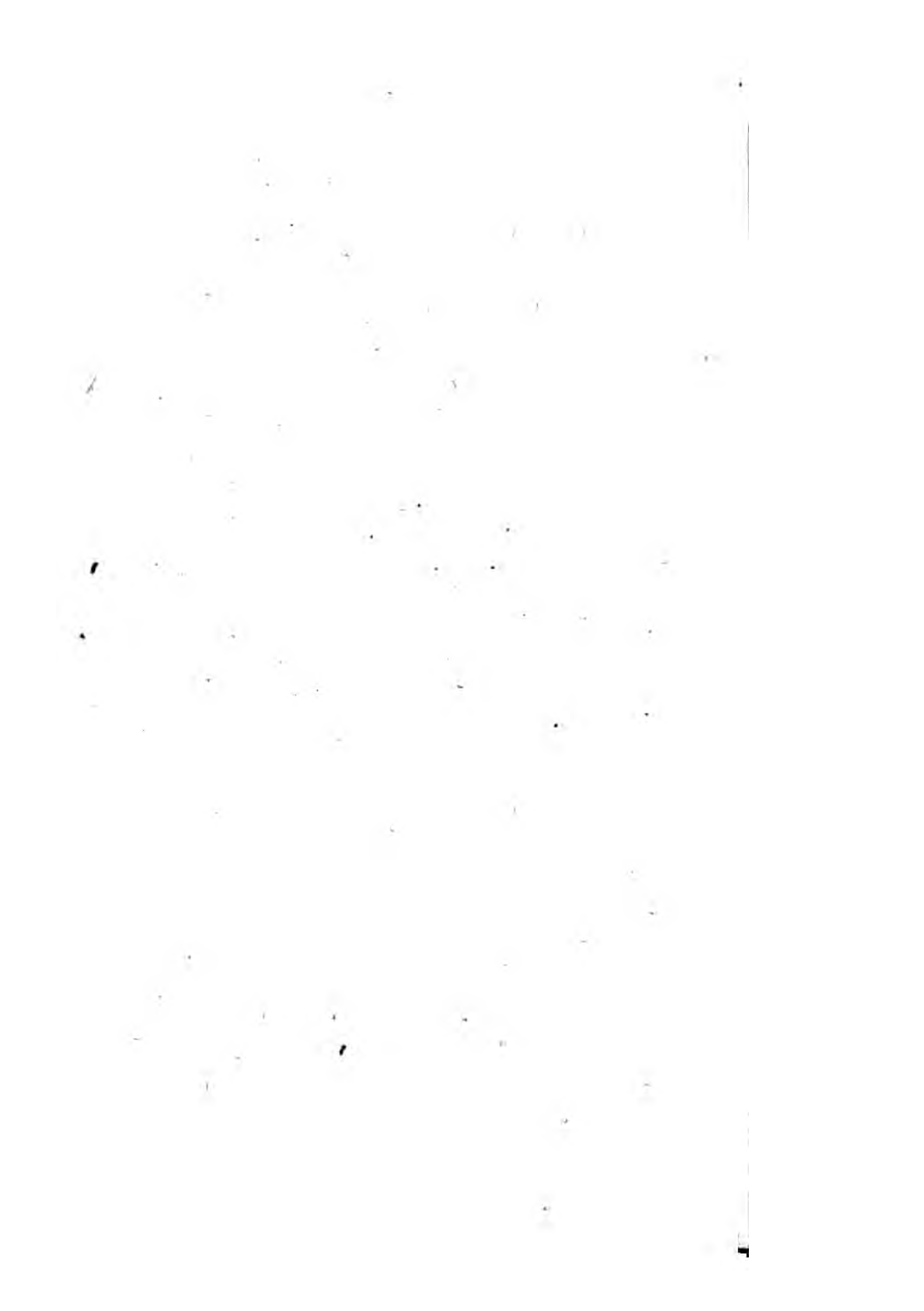
49 M'émée

48 Lula Monte's

27 Costa Benben

22 D'illon Banch

3 Elic Berthe &



1000

1000

1000

